onze

onze MONDIAL

TACTIQUE
FARIOLI

IMMERSION
CHILI

ENTRETIEN
SAÏSS

RENCONTRE
SOTOCA

YOUSSOUF FOFANA

L'INTERVIEW QUI CRÈVE LA TOILE

MAIS AUSSI :
BOUANANI
CASA PIA
THOMAS
RICHARDSON
VINTAGE
FOOT AMATEUR

BELUX 6.40€ - CH 10CHF - PORT-CONT 6.90€ - DOM 6.90€ - MAR 69MAD - TUN 13.20TND - CAN 10.50$CAD

357
FÉVRIER 2023

L 16712 - 357 H - F: 5,90 € - RD

foot national
le football en France
des pros aux amateurs
PREMIER SITE DU FOOT AMATEUR
EN FRANCE DEPUIS 2001.
WWW.FOOT-NATIONAL.COM
COUPE DE FRANCE
EQUIPE DE FRANCE
(DES A AUX JEUNES)
ACTUS ET RÉSULTATS
EN DIRECT DE LA LIGUE
1 AU NATIONAL 3
VIDÉOS DES MATCHS
WWW.FOOT-NATIONAL.COM

RESTEZ CONNECTÉS

WWW.ONZEMONDIAL.COM

onzemondial

Onze Mondial

@OnzeMondial

onze MONDIAL

onze MONDIAL

Président-directeur de la publication :
Eric Aderdor

Directeur général :
Stéphan Huyvenaar

Rédacteur en chef :
Zahir Oussadi
zahir@onzemondial.com

Comité de rédaction :
Rafik Youcef, Antoine Chirat, Florian Sermaise, Yahia Saouthi, Youssef Fekaïr, Erwann Penland, Julien Pédebos, Victor Willems, Nathan Bricout, Arnaud Dechelotte

Secrétaire de rédaction :
Ange Martini Bertin

Couverture :
Koria, Etoilevega

Photographes :
Koria, HB Production, So Graphic, N'kruma et Icon Sport

A collaboré à ce numéro :
Ianis Periac

Directeur artistique :
Florent Mosconi-Bertin @etoilevega

Remerciements :
Léa Terrier, Muriel Farradèche, Thomas Lebalé, Losseni Sy, Hugo Georgel, Le Pineapple Studio, The Maybourne Riviera, Dorine Girard, Ambre Moulin, Marie Thimoreau, Damien Rech, Cracksman Sport Management, Team avsports, Akim Benali, Medhi Benatia

Directeur financier :
Fakri Mrabet

Directrice des marques :
Églantine Monnoyeur

Publicité :
Horyzon Média

Directeur de la régie publicité :
Alexandre Chokron
achokron@horyzon.com

Directeurs de la publicité :
Olivier Girbas - ogirbas@horyzon.com
Yannick Reminiac - yreminiac@horyzon.com

ONZE MONDIAL, onzemondial.com
magazine mensuel
Édité par HORYZON MÉDIA
au capital de 625 000 €

32 avenue Pierre Grenier
92100 Boulogne-Billancourt

SERVICE ABONNEMENT ONZE MONDIAL
59898 Lille Cedex 9
Téléphone : (00 33) 01 87 64 56 22
abo@onze-mondial.com

IMPRIMÉ EN ESPAGNE
PAR ROTIMPRES
C/Pla de l'Estany
s/n 17181
Aiguaviva
Espagne

N° Commission paritaire : 0223 K 81293
(valable jusqu'au 28/02/2023)
Dépôt légal à la parution

Tous droits de reproduction réservés pour tous les pays. Les manuscrits non insérés ne sont pas nécessairement rendus. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations.

PEFC
10-31-1557
Certifié PEFC
pefc-france.org

ZAHIR OUSSADI
Rédacteur en chef

CHACUN SA ROUTE, CHACUN SON CHEMIN

Puisqu'il n'y a jamais une seule façon de faire les choses dans la vie, il n'y a pas un seul chemin pour devenir footballeur professionnel. Youssouf Fofana ne le sait que trop bien. Membre de l'INF Clairefontaine et promis à un avenir doré, l'enfant du 19ème arrondissement est tombé de haut après ses deux années au sein de la plus prestigieuse école de foot française. Oublié par les clubs pros au moment où ses copains s'envolaient vers les écuries les plus prestigieuses, il a su ravaler sa fierté pour redémarrer au plus bas de l'échelle.

À la JA Drancy plus exactement. Les trajets en RER pour se rendre à l'entraînement, les déplacements dans les coins les plus reculés d'Île-de-France, les retours dans son 19ème natal en Noctilien (service de bus de nuit) ou à pied pour éviter les contrôleurs, Fofana a tout connu ou presque. « Les galères font le galérien » écrivait Victor Hugo dans Les Misérables. Elles font surtout les courageux de demain. Trois années de va-et-vient sans jamais craquer. Un mental à toute épreuve qui surprend jusqu'au principal intéressé, qui se demande encore comment il a réussi à s'accrocher pour grimper tout en haut de la pyramide : la finale de la Coupe du Monde dont il a disputé une bonne demi-heure.

Ironie du sport, les autres entretiens à retrouver dans ce numéro 357 concernent des garçons au profil similaire à celui de Youssouf Fofana. Avant d'atteindre leur altitude de croisière, Romain Saïss et Florian Sotoca ont également traversé de fortes zones de turbulences. Le premier, amateur jusqu'à l'âge de 21 ans, sort d'une demi-finale de Mondial avec le Maroc dont il porte fièrement le brassard de capitaine. Un véritable conte de fées pour le natif de Bourg-de-Péage qui a franchi les paliers tout en douceur : AS Valence, Clermont Foot, Angers SCO, Wolverhampton et enfin Besiktas.

Enfin, la palme du parcours le plus déroutant est à remettre à Sotoca. Jusqu'à ses 30 printemps, le Narbonnais n'avait effectué qu'une petite apparition en Ligue 1, sous les couleurs de Montpellier. Pour le reste, il était davantage rompu aux joutes amateurs avec des rencontres de CFA ou de National sous le capot. En 2020, il a profité de la remontée de Lens dans l'élite pour s'imposer sur le front offensif et devenir l'un des meilleurs attaquants de notre championnat. Chacun sa route, chacun son chemin. Passe le message à ton voisin.

Prochaine Parution : Onze Mondial N°358, le jeudi 2 mars 2023.

7

7 / PAROLE À LA DÉFENSE
DIDIER DESCHAMPS

8 / LEXICOFOOT / LA RECETTE
FRÂICHEUR / FERNANDES-RASHFORD

11 / SOCIAL FOOTBALL
PETIT TOUR SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

12

12 / TURFU
BADREDINE BOUANANI

TURFU

18

SNACK
LE FOOTOSCOPE

COUV'

20

20 / LA COUV'
YOUSSOUF FOFANA

34

SNACK
CONSTRUIS-MOI UN MUR

MONDE

36

38 / IMMERSION
AU CHILI, DES TRIBUNES RÉVOLUTIONNAIRES

44 / INSTANT TACTIQUE
FRANCESCO FARIOLI

52 / ENTRETIEN
ROMAIN SAÏSS

60 / FOCUS
DU COQ À L'OIE, UN FRANÇAIS À CASA PIA

66

SNACK
LA VIE CACHÉE DES STARS

FRANCE

68

70 / RENCONTRE
FLORIAN SOTOCA

76 / MY LIGUE 2
AMIR RICHARDSON

78 / MADE IN FRANCE
DANS LES COULISSES DU FOOT AMATEUR

82 / FOOT FÉMININ
LINDSEY THOMAS

86

SNACK
LES DIFFÉRENTES FAÇONS DE MARQUER
ET CE QUE ÇA DIT DE VOUS

88

C'ÉTAIT MIEUX AVANT
90 - CLASSIC TEAM : BULGARIE 1994
92 - ÉTOILE FILANTE : CARLOS EDUARDO
93 - HALL OF FAME : ALESSANDRO DEL PIERO

DOUBLE POSTERS INCLUS

94

CARRÉ VIP
GEORGIO

ABONNEMENT LIBERTÉ

TOUT EN DOUCEUR ET SANS ENGAGEMENT

AU LIEU DE 5,90€

3€90* PAR NUMÉRO

34%* de remise immédiate

LIVRÉ À DOMICILE

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT DE 3€90 PAR PARUTION

(OFFRE RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE ET AUX NOUVEAUX ABONNÉS)

A retourner sous enveloppe affranchie accompagnée de votre RIB à : Service Abonnements Onze Mondial, Garopôle, Place de la Gare, 80100 Abbeville

OU RENDEZ-VOUS SUR SHOP.ONZEMONDIAL.COM
POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES D'ABONNEMENT

TITULAIRE

(écrire en majuscule s.v.p)

NOM ______

PRENOM ______

ADRESSE ______

______

CODE POSTAL ______

VILLE ______

EMAIL ______

ORGANISME CRÉANCIER

HORYZON MÉDIA - 32 avenue Pierre Grenier, 92100 Boulogne Billancourt

N° ICS

FR67ZZZ608158

ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER

(écrire en majuscule s.v.p)

ÉTABLISSEMENT ______

ADRESSE ______

______

CODE POSTAL ______

VILLE ______

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

CODE BANQUE | | | | | |

CODE GUICHET | | | | | |

NUMÉRO DU COMPTE | | | | | | | | | | | |

CLÉ | | |

DATE | | | jour | | | mois | | | | | année

N'oubliez pas de joindre un Relevé d'identité Bancaire

SIGNATURE OBLIGATOIRE ______

* Offre valable jusqu'au 31/12/2023, réservé aux nouveaux abonnés (même nom + même adresse = même abonné) en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

PP357

En application de la loi du 6 janvier 1978 telle que modifiée par la loi du 6 août 2004, il est possible de s'opposer à ce que ces données soient utilisées à des fins de maling et / ou de prospection. Pour cela, il suffit de faire savoir par écrit, avec l'envoi de votre bulletin. lorsqu'un paiement de ONZE MONDIAL n'est pas honoré, les frais divers liés à l'impayé sont facturés à l'abonnée dans le respect des dispositions de l'article 32 de la loi du 9 juillet 1991. En cas de non-paiement par l'abonné des sommes dues, ONZE MONDIAL se réserve le droit de suspendre l'abonnement après une mise en demeure de régulariser la situation restée infructueuse au bout de 30 jours.

PAROLE À LA DÉFENSE...

DIDIER DESCHAMPS

Tous les mois, Onze Mondial choisit une actualité et prend le contre-pied de la pensée dominante. Cette fois-ci, c'est Didier Deschamps, le sélectionneur de l'équipe de France, qui a retenu notre attention.

Mesdames, messieurs, si je me trouve devant vous aujourd'hui, c'est pour prendre la défense d'un sélectionneur innocent, j'ai nommé Didier Deschamps, que vous accusez à tort de « prendre en otage » l'équipe de France depuis dix ans. Certes, la sélection appartient à 67 millions de Français, mais qui de mieux que mon client pour conduire cette dernière au sommet ? Dois-je vous rappeler l'état dans lequel il a récupéré ces Bleus toujours traumatisés par Knysna et encore touchés par la polémique des « quotas » de Laurent Blanc ? Je pense que c'est bien inutile, cela ravivera sans doute de trop mauvais souvenirs aux supporters.

Mais revenons-en aux faits. On reproche donc à mon client de ne pas avoir refusé une offre de prolongation de contrat pour continuer à porter cette équipe qu'il a fait briller plus que quiconque dans l'histoire du football hexagonal. Alors oui, son président Noël Le Graët lui a tout d'abord fait part de son envie de poursuivre jusqu'à l'Euro 2024 en Allemagne, et oui, "DD" a négocié pour allonger son bail jusqu'en 2026 et la Coupe du Monde nord-américaine. Mais peut-on réellement critiquer quelqu'un qui veut s'inscrire dans la durée ? Jamais Monsieur Deschamps n'a mis en difficulté un de ses clubs au moment de s'en aller, refusant même le conflit financier, comme c'était le cas à l'OM. Donc ne vous inquiétez pas, s'il ne se sent plus en odeur de sainteté, il saura dire au revoir dignement. Poursuivons la liste des arguments à charge . Son équipe ne proposerait pas un jeu assez flamboyant compte tenu du potentiel des joueurs sélectionnés. À cette attaque, je vous inviterais tout simplement à comparer son bilan par rapport aux autres sélections ces dernières années : une finale d'Euro en 2016, une Coupe du Monde remportée en 2018, une Ligue des Nations glanée en 2021 et une nouvelle finale (tragique) de Mondial en 2022. L'élégance allemande, la vista espagnole, la fougue anglaise ou le génie brésiliens ont beau cumuler les superlatifs, personne ne fait mieux. Alors oui, on s'ennuie parfois devant le jeu des Bleus. Mais dans 50 ans, quels souvenirs garderez-vous ? Je vais vous économiser cette projection dans le futur : la bande à Platini était sûrement plus séduisante, plus romantique, mais on s'en souvient davantage pour sa défaite dramatique contre l'Allemagne en 1982 que pour son titre à l'Euro en 1984. Et ça, c'est triste.

Enfin, le dernier argument contre mon client relève du divin (chauve), celui qui a aboli le racisme le temps d'une soirée d'été en 1998 : Zinedine Zidane. L'ancien numéro 10 lorgnait le poste, c'est vrai. Mais avoir fait sortir dans la rue des millions de Français ne vous octroie pas tous les droits, tout comme la conquête de trois Ligues des Champions consécutives avec le plus grand club du monde en tant qu'entraîneur. *« Zizou »* dirigera un jour l'équipe de France, certainement, mais son heure n'est pas encore venue et il faut se rendre à l'évidence. Pourquoi se séparer de l'un des trois hommes sur terre à avoir remporté la Coupe du Monde en tant que sélectionneur et joueur ?

Mesdames, messieurs, les jurés, j'espère que vous avez su entendre mes arguments. C'est pourquoi je vous demande tout bonnement d'acquitter mon client. Rendez-vous le 14 juillet 2024 sur la pelouse de l'Olympiastadion de Berlin.

• Par Antoine Chirat - Photo Icon Sport •

« FRAÎCHEUR »

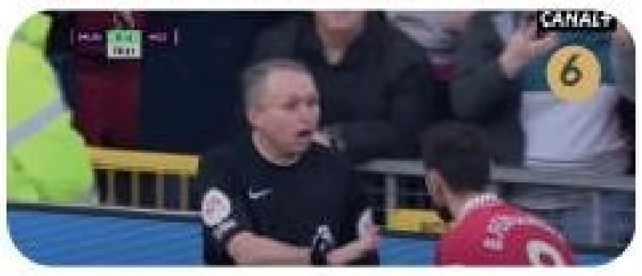
LEXICOFOOT

Et si 2023 nous offrait enfin le droit de croire à de nouveaux exploits ? À travers l'Europe souffle un vent de fraîcheur, comme si les empereurs d'hier étaient sur le point de laisser leur couronne aux challengers. Et si les habituels leaders devaient s'incliner face aux nouveaux explorateurs ? Gunners, Lensois, Fribourgeois, Napolitains… ils rêvent tous de devenir les héros de demain, de rentrer dans les livres des historiens, mais le chemin est long et le but encore loin d'être atteint. Wolfsburg 2009, Montpellier 2012, Leicester 2016, quel secret se cache derrière ces succès que personne n'attendait ? Un brin de réussite, ne pas se fixer de limite, profiter de jeunes pépites, mais surtout beaucoup de mérite. Car le sommet réserve souvent ses accès aux écuries avec les plus gros budgets. Pour changer le cours de l'histoire, il faudra enchaîner les victoires et ne jamais perdre espoir. À la fin du chemin se dévoilera la gloire pour marquer à tout jamais les mémoires. Jubilatoire.

Par **Antoine Chirat**

La Recette
BY ONZE

Vous aussi, reproduisez *« hors-jeu passif »* des chefs Bruno Fernandes et Marcus Rashford, à la maison. Pour ça, rien de plus simple, il vous faut :



Ingrédients

- Un bouillant derby de Manchester
- Un duo de chefs au top
- Une décision arbitrale litigieuse

Place ensuite à la préparation

Veuillez suivre les étapes suivantes :

1. Dans un derby outrageusement dominé, vous êtes pris à la gorge, mené et ne savez pas comment vous sortir de cette situation.
2. Pour réveiller votre convive, votre Brésilien recruté cet été, Casemiro, tente le tout pour le tout en lançant un Rashford pourtant clairement hors jeu.
3. Le numéro 10 laisse passer le ballon entre ses jambes pour profiter de son avance et filer vers le but.
4. Alors que l'Anglais va tenter sa chance, il s'arrête finalement pour laisser Bruno Fernandes conclure.
5. La finition est parfaite. Un enroulé du droit pour tromper facilement Ederson.
6. Évidemment, l'arbitre assistant refuse le but, car le chef Rashford apparaît clairement aux fourneaux sur l'action.
7. À la surprise générale, après une grosse pression des Red Devils, l'arbitre accorde finalement le but. Bien entendu, le chef portugais le plus apprécié de Manchester célèbre avec hargne.

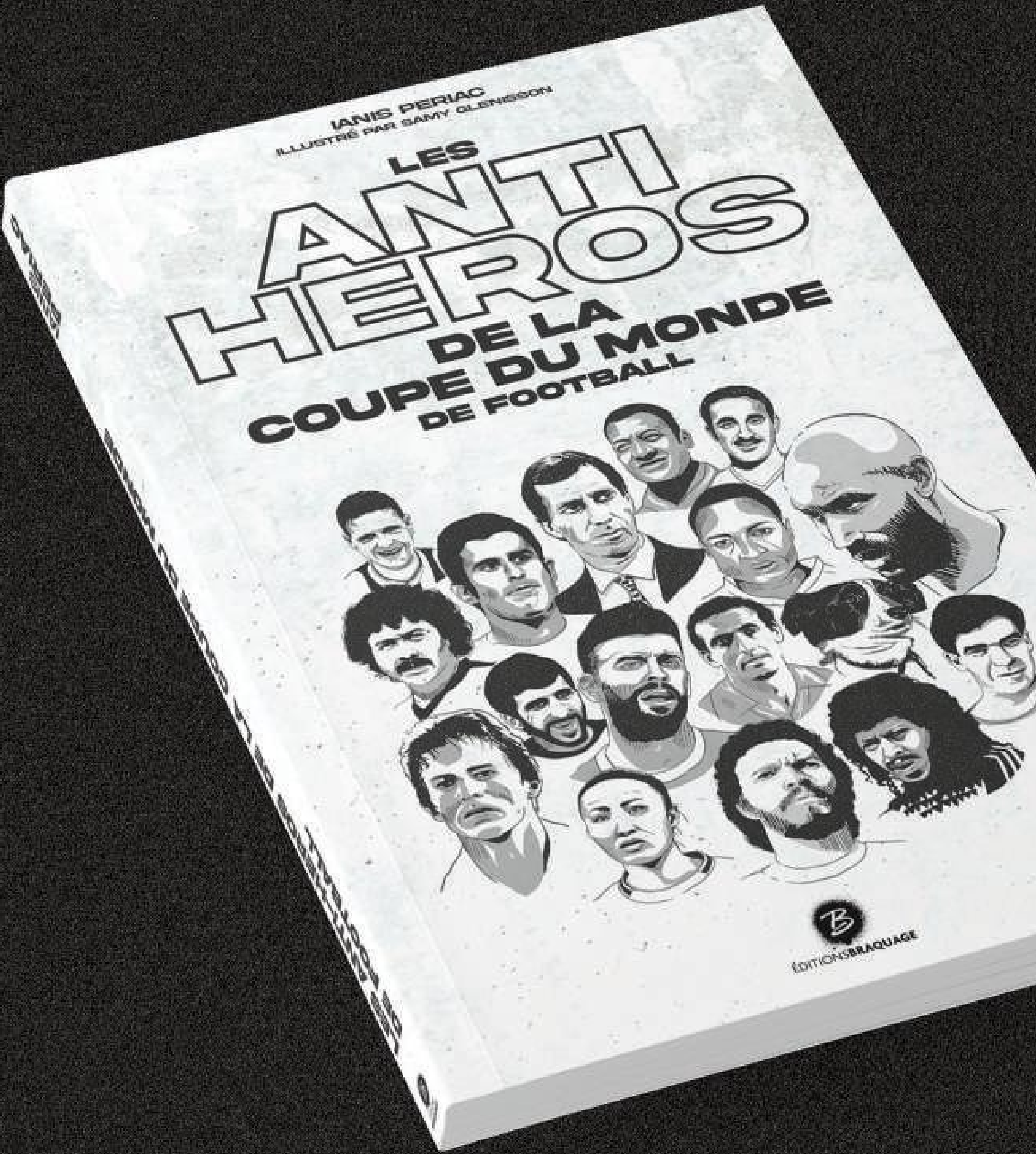
Conseils de dégustation :

- **Un stade mythique plein à craquer avec 75 000 supporters chauffés à blanc**
- **Une équipe locale dominée de la tête et des épaules par des nouveaux riches largement supérieurs**
- **Un scénario dingue avec une erreur d'arbitrage qui offre finalement la victoire aux locaux. Merci aux chefs Marcus Rashford et Bruno Fernandes pour ce magnifique accueil.**

À table, c'est prêt !

• Par Antoine Chirat - Photo DR •

ON EST TOUS LES
ANTI-HEROS
DE QUELQU'UN



17 ANTI-HEROS
17 PORTRAITS
17 HISTOIRES

DISPONIBLE PARTOUT ET SUR WWW.LESEDITIONSBRAQUAGE.COM

ABONNEZ-VOUS À ONZE MONDIAL

PRÉSENT SUR LE TERRAIN DEPUIS PLUS DE 40 ANS

1 AN

SOIT 10 N° DU MAGAZINE
POUR SEULEMENT

34%* de remise immédiate

39€

AU LIEU DE 59€

+ NOUVEAU

Version digitale offerte !

BULLETIN D'ABONNEMENT

A retourner sous enveloppe affranchie accompagnée de votre règlement à :
Service Abonnements Onze Mondial, Garopôle, Place de la Gare, 80100 Abbeville

OU RENDEZ-VOUS SUR SHOP.ONZEMONDIAL.COM

☐ **1 AN : 10 N° PRINT + DIGITAL POUR 39 €**
AU LIEU DE 59 € SOIT 34% DE RÉDUCTION IMMÉDIATE (SUR LE PRIX DE VENTE AU NUMÉRO) **SOIT 3 NUMÉROS OFFERTS.**

☐ **2 ANS : 20 N° PRINT + DIGITAL POUR 74,90 €**
AU LIEU DE 118 € SOIT 37% DE RÉDUCTION IMMÉDIATE (SUR LE PRIX DE VENTE AU NUMÉRO) **SOIT 7 NUMÉROS OFFERTS.**

PA357

NOM ________________ PRÉNOM ________________

ADRESSE ________________________________

VILLE ________________ CODE POSTAL ________________

EMAIL ________________ TEL. ________________

MON RÈGLEMENT :

Je règle par chèque à l'ordre d'Horyzon Media

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Simple et sécurisé, rendez-vous sur
https://shop.onzemondial.com

J'accepte de recevoir par email des offres de la part :

☐ de Onze Mondial
☐ des partenaires de Onze Mondial.

MENTIONS LÉGALES :

Offre valable jusqu'au 31/12/23, réservée aux personnes résidant en France métropolitaine pour tout nouvel abonnement. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Le coût du renvoi de(s) produit(s) est à votre charge. Responsable de traitement des données personnelles : Horyzon Media. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 06/01/78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données par mail à abo@onzemondial.com.

*sur le prix de vente en kiosque

SOCIAL FOOTBALL

Le football se regarde, se joue, mais se vit avant tout. Avec le temps, les réseaux sociaux sont devenus un puits inépuisable de blagues, montages et vannes en tout genre sur l'actualité du ballon rond. Voici un florilège des exploits les plus remarqués du mois écoulé.

• Par Antoine Chirat - Photo DR •

« Quand tu penses avoir enfin trouvé des successeurs aux Invincibles »

« Quand Igor est définitivement le plus fort »

« Quand tu ne sais pas si tu dois être heureux pour lui ou malheureux pour ton pays »

« Quand un Italien qui souffre te rend heureux »

« Quand la magie de la Coupe de France, c'est bien réel »

« Quand ton pote qui a redoublé trois fois terrorise tout le monde dans la cour de récré »

« Quand tu pousses la revanche contre ton ex un peu trop loin »

-BADR
EDINE
-BOUA
NANI-

TURFU

« JE VAIS BOSSER À FOND POUR FAIRE UNE GRANDE CARRIÈRE »

• Propos recueillis par **Rafik Youcef** à Nice - Photo **HB Production & Icon Sport** •

BADREDINE **BOUANANI**

DATE DE NAISSANCE :
8 DÉCEMBRE 2004 À LILLE (NORD)

NATIONALITÉ : FRANÇAISE

TAILLE : 1,77 M

POIDS : 71 KG

POSTE : ATTAQUANT

CLUBS SUCCESSIFS :
US RONCHIN (2010-2011), LOSC LILLE (2011-2022), OGC NICE (DEPUIS 2022)

INTERNATIONAL : U19 (3 SÉLECTIONS)

Courtisé par de nombreux clubs la saison dernière, Badredine Bouanani a opté pour l'OGC Nice. Après une période d'adaptation, le milieu offensif formé au LOSC a réalisé des débuts professionnels remarqués le 11 janvier dernier. Passeur décisif, *« Badr »* s'est distingué par son culot et sa créativité. Cité parmi les plus grands espoirs mondiaux, l'international U19, couvé par sa famille, refuse de s'enflammer. À la découverte de la nouvelle pépite de notre championnat.

RFU

"MON PÈRE ÉTAIT FOOTBALLEUR PROFESSIONNEL AUSSI, IL ÉTAIT GARDIEN EN ALGÉRIE. VOILÀ POURQUOI J'AI TOUJOURS FAIT DU FOOT"

ENFANCE

Comment s'est déroulée ton enfance ?
J'ai grandi avec mes parents, mon grand frère et ma grande sœur, à Ronchin, un quartier de la banlieue de Lille. À la maison, tout se passait super bien, encore aujourd'hui d'ailleurs. J'étais forcément plus proche de mon grand frère, car il faisait du foot, comme moi. Ma famille a toujours été là pour moi.

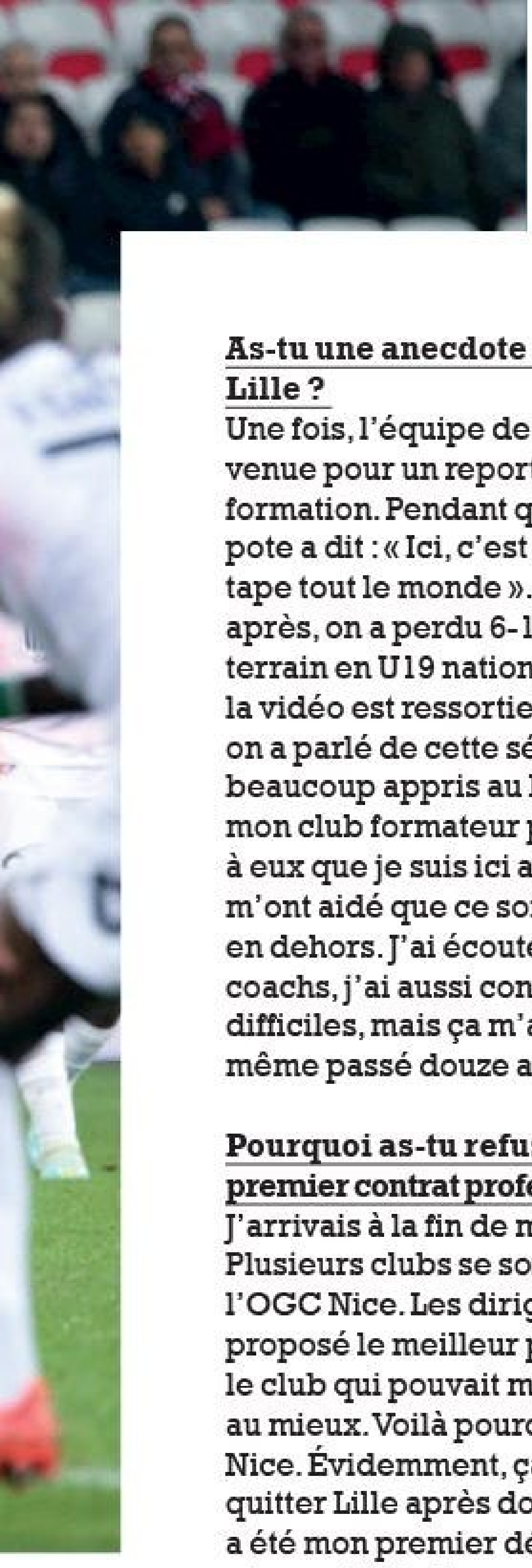
Quel type d'enfant étais-tu ?
J'étais passionné de foot. Je ne voulais faire que du foot, dès mon plus jeune âge *(sourire)*. J'étais un garçon très actif, je bougeais beaucoup. À l'école, j'étais un élève très travailleur. J'étais beaucoup plus concentré sur le football mais quand il fallait bosser, je bossais. J'ai obtenu le bac ES en juin dernier, maintenant, je donne tout pour le football. Mes parents auraient aimé que je continue mes études, mais l'école prend beaucoup de place. Même quand j'étais en classe, je ne pensais qu'au ballon. J'attendais d'avoir le bac pour arrêter l'école et me consacrer entièrement au football.

As-tu essayé d'autres sports ?
Non aucun, je n'ai fait que du foot. Comme mon grand frère jouait au foot, j'ai voulu faire comme lui. De temps en temps, je fais quelques sports, comme du ping-pong et du basket pour me détendre. Mon père était footballeur professionnel aussi, il était gardien en Algérie. Voilà pourquoi j'ai toujours fait du foot. Il se mettait dans les buts, je lui mettais des frappes *(rires)*. Ma mère venait à tous mes matchs. Mes parents ont été très importants dans mon évolution.

As-tu une histoire marquante concernant ton enfance ?
Oui, elle concerne mon recrutement au LOSC. J'étais petit, genre 6 ans et demi, et on faisait un plateau. Ça ne faisait que trois mois et demi que j'étais dans mon club. À la base, j'étais latéral gauche, je courais partout sur le terrain, je marquais des buts. Et à la fin, un gars vient me voir, il me demande si on peut discuter. Comme ma mère m'avait dit : *« Ne parle jamais aux inconnus »*, j'ai donc refusé de parler avec lui, en plus, je ne savais pas que c'était un recruteur du LOSC. Il a ensuite été voir mon coach en lui disant : *« Le petit ne veut pas parler avec moi, je peux voir sa mère ? »*. Au départ, ma mère ne voulait pas que je signe au LOSC car c'était trop tôt, mais mon coach a insisté et ça a marché.

FORMATION

Comment s'est passé ton passage au LOSC ?
J'ai effectué toutes mes classes au LOSC : école de foot, préformation et formation, de mes 6 ans et demi à mes 17 ans. J'étais externe, j'habitais à 15 minutes du centre d'entraînement. De temps en temps, je restais tard pour traîner avec mes coéquipiers. Ça me faisait du bien de retrouver ma famille tous les jours. C'était un vrai plus de rester avec ses proches, dès que j'avais un problème, je leur disais. Je ne me sentais pas seul, et au club, je n'étais pas à l'écart par rapport aux autres. Certains coéquipiers étaient contents d'être loin de leurs parents, ils étaient *« libres »*, ils faisaient ce qu'ils voulaient. D'autres ressentaient un manque.



As-tu une anecdote sur ton passage à Lille ?
Une fois, l'équipe de Free Ligue 1 est venue pour un reportage au centre de formation. Pendant qu'ils filmaient, un pote a dit : « Ici, c'est le terrain où l'on tape tout le monde ». Quelques jours après, on a perdu 6-1 sur ce même terrain en U19 nationaux *(rires)*. Ensuite, la vidéo est ressortie, toute la saison, on a parlé de cette séquence. Sinon, j'ai beaucoup appris au LOSC, je remercie mon club formateur pour ça. C'est grâce à eux que je suis ici aujourd'hui. Ils m'ont aidé que ce soit sur le terrain ou en dehors. J'ai écouté les conseils des coachs, j'ai aussi connu des moments difficiles, mais ça m'a forgé. J'ai tout de même passé douze années là-bas.

Pourquoi as-tu refusé de signer ton premier contrat professionnel au LOSC ?
J'arrivais à la fin de mon contrat aspirant. Plusieurs clubs se sont manifestés dont l'OGC Nice. Les dirigeants niçois m'ont proposé le meilleur projet sportif, c'est le club qui pouvait me faire progresser au mieux. Voilà pourquoi j'ai opté pour Nice. Évidemment, ça a été dur de quitter Lille après douze ans au club. Ça a été mon premier départ de la ville, ça n'a pas été facile, mais je me suis bien adapté. Surtout que mes parents sont toujours proches de moi.

NICE

Pourquoi Nice ?
Quand le projet sportif de Nice a été mis sur la table, j'ai bien réfléchi avec mon entourage. Et on a vu que tout était parfait pour réussir ici : le stade, les infrastructures, les supporters et les dirigeants. Le grand projet d'INEOS est très attractif. Il m'a forcément donné envie. Le sportif a été déterminant dans mon choix. À Nice, tout est réuni pour être au top. Je sais que je vais progresser et m'épanouir encore plus ici.

Comment imaginais-tu ton premier match professionnel ?
Je rêvais d'entrer en jeu et de faire une passe décisive ou de marquer à l'Allianz Riviera. Et on peut dire que mon rêve a été accompli *(sourire)*. Avant d'entrer en jeu contre Montpellier, j'avais envie de bien faire, tout le monde m'a mis en confiance. J'ai fait une bonne entrée, j'avais de la liberté, j'ai pu m'exprimer. J'ai fait une passe décisive à Ross (Barkley) et on a gagné 6-1. C'était une soirée parfaite.

Comment as-tu été accueilli dans le vestiaire ?
J'ai été super bien accueilli, dès le début. Que ce soit par les plus vieux ou les plus jeunes, c'est pareil. Au départ, je restais avec les jeunes car je suis timide, mais j'ai réussi à me libérer, petit à petit. J'ai ma place dans le vestiaire, à côté de Jordan Lotomba et Sofiane Diop. Tout le monde me fait confiance. Tout ça me permet de bien m'exprimer sur le terrain.

Un joueur t'a pris sous son aile ?
Tout le monde m'a aidé. Sofiane (Diop), JC (Todibo), Dante et Mario (Lemina), qui est parti, ont été là pour moi. Ils m'ont toujours prodigué de précieux conseils.

Tu partages le vestiaire avec des joueurs que tu regardais à la télé la saison dernière.
Grave, c'est beau. Quand je jouais à la play, je me disais : « Imagine je joue avec Dante un jour ». Et aujourd'hui, je suis avec eux, ce sont mes coéquipiers. Parfois, je ne réalise pas. Le soir avant de dormir, je me dis : *« Tu franchis les étapes »*. À ce sujet, je vais te raconter une histoire marrante. Quand je croisais les gars, je les appelais par leur nom de famille. Par exemple, un jour, j'ai vu JC et je lui ai dit : *« Eh Todibo »*, il m'a répondu : *« Appelle-moi JC s'il te plaît » (rires)*. Du coup, je ne les appelais pas trop, car je ne voulais pas les déranger.

Comment ça se passe avec Didier Digard ?
Il est proche des joueurs. C'était mon

"QUAND LE PROJET SPORTIF DE NICE A ÉTÉ MIS SUR LA TABLE, J'AI BIEN RÉFLÉCHI AVEC MON ENTOURAGE. ET ON A VU QUE TOUT ÉTAIT PARFAIT POUR RÉUSSIR ICI : LE STADE, LES INFRASTRUCTURES, LES SUPPORTERS ET LES DIRIGEANTS"

coach en réserve. Quand il a été promu, il m'a donné sa confiance. C'est un super coach qui aime échanger avec ses joueurs.

PERSONNALITÉ

Qui est le vrai Badredine Bouanani ?
Je suis un jeune joueur travailleur et ambitieux. Je suis très humble, j'ai la joie de vivre, je ne me prends pas la tête. Je rigole beaucoup. Et je suis très heureux chaque jour. Concernant mes défauts, je suis susceptible. Quand on me dit un truc, parfois, je prends trop les choses à cœur. Par exemple, quand on me taquine en me disant : *« Tu es nul »*, ça va me piquer.

On te l'a dit cette saison ?
Non, pas cette saison *(rires)*. Mais à Lille, pour rigoler, on me disait : *« T'es nul »*. Moi, je me disais : *« Mais il est fou lui »* *(rires)*. Ça me touchait car les gars ne me disaient pas qu'ils rigolaient. Pour le reste, il faut demander à ma mère. Sinon, je garde mon insouciance. Je reste dans mon insouciance. Aujourd'hui, je suis très heureux, je suis très bien.

Il y a de l'attente autour de toi, tu n'as pas la pression ?
Non, car mes parents me protègent beaucoup des attentes des gens. Je me concentre à 100% sur le foot. Ça ne me touche pas trop. Je vais bosser à fond pour faire une grande carrière. J'ai conscience de mes qualités, je peux aller loin. Mais tout ça passe par le travail.

Ta famille a emménagé avec toi, était-ce primordial ?
Au début, seul mon père m'a suivi, le reste de ma famille était à Lille. Mais là, tout le monde va venir sur Nice. Ma mère est assistante sociale, mon père était agent de sécurité. À un moment, je me suis dit : *« Ce serait bien de vivre seul »*, mais mes parents sont tellement importants pour moi que je préfère vivre avec eux. En plus, mes parents ne veulent pas que je parte trop vite *(rires)*.

As-tu le permis ?
Non, pas encore. Tous les matins, mon père me dépose à l'entraînement et il me récupère ensuite. Il est vraiment aux petits soins. Pareil au niveau des repas, ma mère fait attention à tout, elle

"MES PARENTS ME PROTÈGENT BEAUCOUP DES ATTENTES DES GENS. JE ME CONCENTRE À 100% SUR LE FOOT"

surveille mon sommeil aussi. Quand mon frère mange un truc que je ne peux pas manger, ça m'énerve un peu *(rires)*.

Comment fais-tu pour éviter les tentations ?
Je ne sors pas beaucoup, je suis assez casanier. Le plus dur parfois, c'est la nourriture. Mais j'ai toujours fait attention, il faut que je continue.

As-tu des surnoms ?
À la maison, non, mais au LOSC, oui. Les autres m'appelaient : *« Booder » (rires)*. Car un jour, un cuisinier m'a appelé *« Bader »* au lieu de *« Badr »*, du coup, Kevin Mercier l'a transformé en Booder, il a lancé sa propagande, c'est resté. Je n'aime pas ce surnom.

STYLE DE JEU

Comment définis-tu ton jeu ?
Je suis un créateur. J'aime jouer en 10 ou milieu droit. J'aime être entre les lignes et délivrer des passes clés. Je suis un dribbleur, un mec qui se déplace entre les lignes. J'ai joué numéro 9 jusqu'en U17. Après, j'ai reculé car je redescendais trop pour toucher le ballon. Mes points forts, c'est le dribble, ma capacité à éliminer en un contre un, mon placement entre les lignes, les combinaisons et mes stats : mes buts et mes passes décisives.

As-tu des exemples ?
Mon plus grand exemple, c'est Mahrez. Je m'inspire beaucoup de lui. J'aime sa capacité à éliminer. Il est imprévisible, on ne sait jamais quand il va tirer ou feinter. Il a des contrôles impressionnants et une intelligence de jeu incroyable. J'aime aussi Messi. Je le regarde depuis petit. Et niveau travail, je m'inspire de Cristiano Ronaldo.

Tu as déjà croisé Lionel Messi en Ligue 1 ?
À Lille, je l'ai vu depuis les tribunes, autrement, non. J'espère le voir au match retour avec Nice. S'il veut mon maillot, je lui donnerai *(rires)*. En tout cas, moi le sien, je le veux !

Qu'est-ce qu'un grand joueur pour toi ?
Un joueur qui remporte des trophées, marque le football et inspire les jeunes.

Comment gères-tu ton argent en tant que jeune joueur ?
C'est ma mère qui gère ça. Moi, je me concentre sur le foot. Elle fait attention à tout. De temps en temps, je me fais plaisir. D'ailleurs, un jour, j'ai acheté un ensemble et une paire de baskets. Quand ma mère a vu sur mon relevé bancaire, elle m'a envoyé 20 messages *(rires)*. Elle voulait me tuer. Elle veut que je garde la valeur de l'argent. Elle est un peu stricte par rapport à ça. Mais elle est compréhensive, elle fait ça pour mon bien.

Elle va surveiller l'achat de ta première voiture…
C'est certain ça *(sourire)*. Ma mère ne veut pas que je prenne les mêmes voitures que les joueurs pros. Elle veut que je reste simple. Je lui ai montré une voiture, elle a aimé. Il manque le permis maintenant.

CONCLUSION

Tu as des rêves ?
Je rêve de gagner le Ballon d'Or, la Ligue des Champions et la Coupe du Monde. Voilà mes rêves absolus.

Si tu n'avais pas été footballeur, tu aurais fait quoi ?
J'aurais voulu être coach. J'aurais été très proche de mes joueurs, mais aussi très exigeant, j'aurais proposé un beau jeu où on ne dégage jamais, j'aurais voulu un jeu propre, avec du pressing et des courses.

Si tu pouvais bénéficier d'un super pouvoir, tu choisirais lequel ?
J'aurais aimé être mis au courant dès que les gens parlent de moi et savoir la teneur de la discussion.

Si tu étais journaliste, quelle question poserais-tu à Badredine Bouanani ?
C'est dur d'être journaliste. Mais je lui aurais, peut-être, demandé : *« Comment il a fait pour arriver jusqu'ici ? »*. J'aurais répondu : *« Grâce à mon travail et mon insouciance »*. J'ai toujours voulu jouer au foot, j'ai été exigeant avec moi-même pour réaliser mes objectifs.

Si tu devais terminer l'interview par une phrase qui te représente, que dirais-tu ?
Je dirais : *« Le talent, c'est courir là où les autres marchent »*. En gros, le talent ne suffit pas, le plus important pour faire une carrière, c'est le travail, il faut en faire toujours plus pour réussir.

Comment tu te notes pour cette interview ?
Je dirais 7,5 sur 10. Je me suis trouvé bon pour une première, ça va. J'aurais pu faire mieux.

LE FOTOS

VERSEAU

21 JANVIER - 19 FÉVRIER

Tu es Enzo Le Fée *(03/02/2000)*
Régis le Bris a remis Lorient sur la carte du football hexagonal et tu n'es pas pour rien dans cette réussite. Le Merlu a un goût savoureux cette année, tout comme ton soyeux toucher de balle et tes orientations de jeu. Le Moustoir déjà trop petit pour talent, la Ligue 1 aura quand même bien profité de toi. Qu'importe où se jouera ton avenir, on te surveillera de près.

Conseil : conserve cette insouciance.

POISSON

20 FÉVRIER - 20 MARS

Tu es Rudi Garcia *(20/02/1964)*
Pendant que les supporters de l'Olympique Lyonnais se coltinent Dejan Lovren, une place dans le ventre mou du championnat ou encore des défaites à domicile contre Clermont et Strasbourg, tu es désormais l'entraîneur de Cristiano Ronaldo, quintuple Ballon d'Or, et tu oses même faire des blagues sur Lionel Messi en conférence de presse. C'est donc ça que l'on appelle le multivers ?

Conseil : les blagues sur Messi devant Cristiano, c'est une fois, pas deux.

BÉLIER

21 MARS - 19 AVRIL

Tu es Adrien Rabiot *(03/04/1995)*
Le genre de pote à qui on peut toujours faire confiance, celui qui répond toujours présent aux déménagements. Avec les absences de Kanté et Pogba, « DD » t'a passé un coup de fil pour dépanner dans l'axe, et finalement, tu as tout simplement été l'un des meilleurs bleus du tournoi. Des performances qui ont rendu nostalgiques plus d'un supporter parisien.

Conseil : si tu reçois un coup de fil d'un certain Luis C., tu n'es pas obligé de décrocher.

LION

23 JUILLET - 22 AOÛT

Tu es Harry Kane *(28/07/1993)*
Toute ta vie, tu te repasseras ce duel avec ton pote de Tottenham, Hugo Lloris, et tu te maudiras d'avoir voulu forcer ta frappe sur ce deuxième penalty qui a finalement terminé dans les tribunes. La Coupe du Monde, ça n'est pas encore pour toi. Le *« Prince Harry »* devra attendre pour être couronné roi. Rendez-vous en 2024 ?

Conseil : les plus grands ont raté des penaltys, mais ils ont aussi gagné des trophées. Tu as compris le raisonnement ?

VIERGE

23 AOÛT - 22 SEPTEMBRE

Tu es Emiliano Martinez *(02/09/1992)*
Tu es *« un bébé »* pour ton sélectionneur Lionel Scaloni, qui peine à justifier ton comportement. En France, tu es plutôt considéré comme *« un abruti »*. Tu as été immense en finale, bien moins élégant dans tes célébrations. Chambrer un mec qui t'a collé un triplé, on a du mal à saisir le concept. Mais bon, quand on est champion du monde, on a visiblement tous les droits.

Conseil : attention, seules les montagnes ne se croisent pas.

BALANCE

23 SEPTEMBRE - 23 OCTOBRE

Tu es Alejandro Baldé *(18/10/2003)*
Si certains s'inquiétaient à Barcelone de trouver un successeur digne de ce nom au vieillissant Jordi Alba, tu as levé les doutes de toute une région. Des jambes de feu et une masterclass contre le Real Madrid au point de faire passer Dani Carvajal pour un retraité ont fait rêver les Culés. La dernière mobylette catalane a le moteur rempli d'essence !

Conseil : faire du Jordi Alba sans le vice.

COPE

Sur le terrain comme dans la vie, rien n'est prévisible, mais un petit coup de pouce des astres est toujours le bienvenu. Pour tenter de savoir ce qu'il se passera dans les semaines à venir, Onze Mondial a sorti sa boule de cristal.

• Antoine Chirat - Photo DR •

TAUREAU

20 AVRIL - 20 MAI

Tu es Cody Gakpo *(07/05/1999)*
23 ans et déjà tout d'un grand. Trois buts pour ta première Coupe du Monde, un transfert à Liverpool dans la foulée, ton hiver ressemble quasiment à un rêve. Sauf que tu n'avais peut-être pas remarqué que les Reds végétaient dans le ventre mou de la Premier League depuis le coup d'envoi de la saison. Le défi n'en est que plus grand.

Conseil : te méfier du nouvel accent néerlandais de Manchester.

GÉMEAUX

21 MAI - 21 JUIN

Tu es Ibrahima Konaté *(25/05/1999)*
En une année, tu auras perdu la finale de la Ligue des Champions contre le Real Madrid pour un but, la Premier League pour un petit point derrière Manchester City et la finale de la Coupe du Monde contre l'Argentine pour un penalty. Alors si certains pensent avoir passé une année de merde, on leur dira de t'appeler. Dis-toi que ça ne peut pas être pire en 2023.

Conseil : si tu veux te consoler, pense à Michael Ballack en 2002.

CANCER

22 JUIN - 22 JUILLET

Tu es Zinedine Zidane *(23/06/1972)*
À la guerre avec Zizou, à tout jamais. À peine Noël Le Graët avait pris la parole que le peuple français s'était soulevé comme un seul homme pour te défendre, Kylian Mbappé en tête. Quelle a été ta réaction à ce soulèvement populaire ? Le silence, la meilleure des réponses. Ou alors peut-être un « *c'est bieng* » lancé depuis ton canapé. La grande classe.

Conseil : garde un créneau libre après l'été 2024, tout va très vite dans le football.

SCORPION

24 OCTOBRE - 22 NOVEMBRE

Tu es Marcus Rashford *(31/10/1997)*
Pas de Cristiano Ronaldo, pas de problème ! Le boss d'Old Trafford a rejoint l'Arabie saoudite et Al Nassr, pas de souci, tu récupères volontiers son costume de patron. Des buts en pagaille dès ton retour, notamment dans le derby de Manchester, et un rôle de leader offensif retrouvé après une première partie de saison compliquée.

Conseil : le théâtre des rêves est ton jardin, tu n'as plus qu'à réaliser les tiens.

SAGITTAIRE

23 NOVEMBRE - 22 DÉCEMBRE

Tu es Martin Odegaard *(17/12/1998)*
18 ans. Cela fait 18 ans que les supporters d'Arsenal attendent des successeurs aux Invincibles et tu sembles bien parti pour leur offrir le bonheur d'une vie. Au pire, si tu ne réussis pas, tu auras déjà réconcilié de nombreux amateurs de football avec les Gunners grâce au fantastique jeu déployé par les tiens cette année sous les ordres de Mikel Arteta.

Conseil : si le grand Erling vient t'embêter en sélection, ne réponds pas par la force.

CAPRICORNE

23 DÉCEMBRE - 20 JANVIER

Tu es Noël Le Graët *(25/12/1941)*
La France entière s'embrase pour le projet de réforme des retraites à 64 ans, toi, tu n'y vois pas de problème. Au contraire, du haut de tes 81 ans, tu ne comprends pas pourquoi le peuple souhaite arrêter si tôt de travailler. C'est peut-être pour éviter de dire n'importe quoi sur une radio nationale à une heure de grande écoute.

Conseil : pour un ancien maire de gauche, être favorable au report de la retraite, ça passe mal.

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME -

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

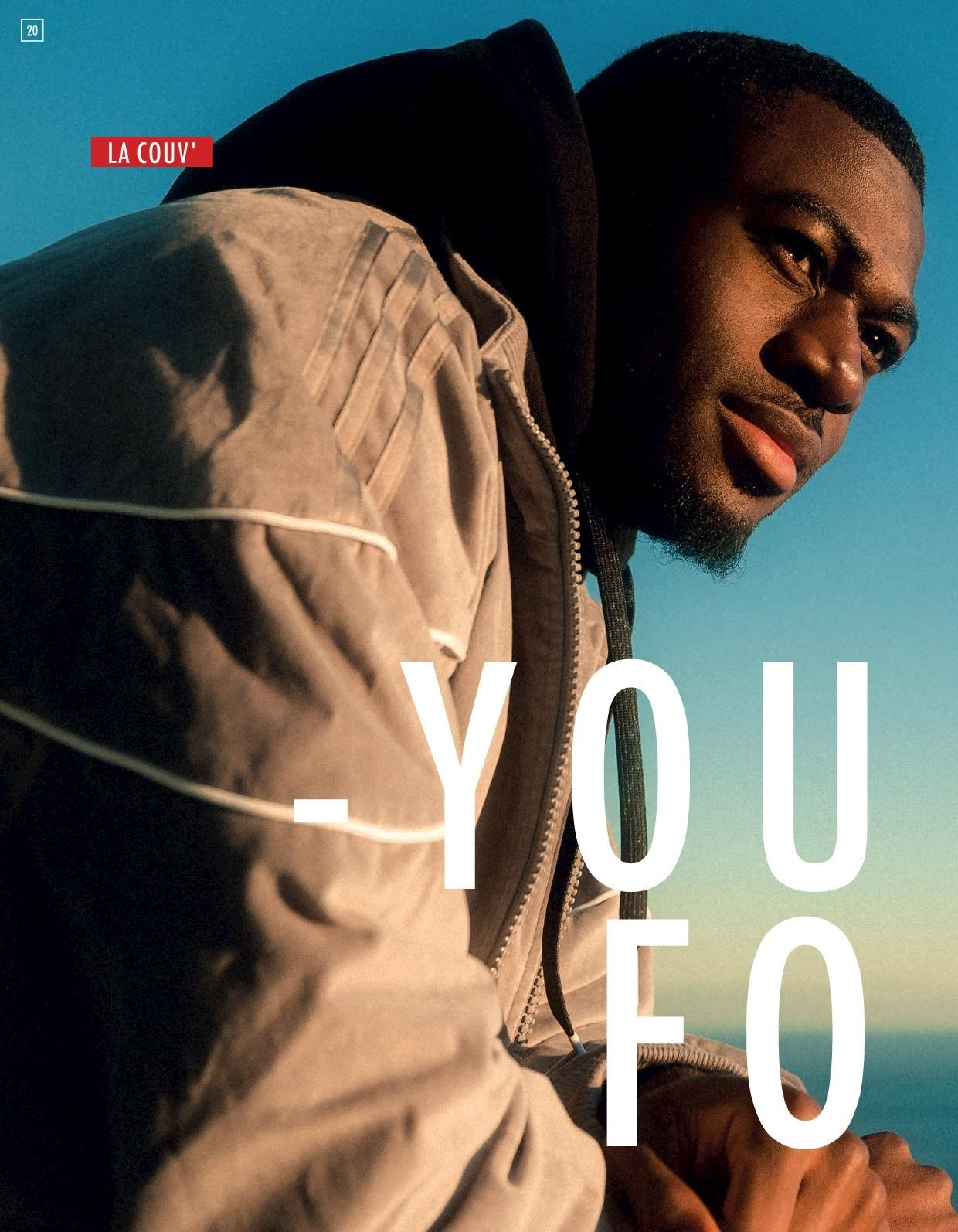
18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu



- YOU
FO

« JE NE SAVAIS MÊME PAS QUE JE POUVAIS CROIRE EN MOI »

Accoudé à la terrasse de la sublime suite du « Maybourne Riviera », Youssouf Fofana replonge dans ses souvenirs avec un petit sourire : *« Il y a deux ans, on faisait une interview dans un local et aujourd'hui, on se retrouve ici, l'évolution est belle, non ? »*. Depuis notre première rencontre, le milieu de terrain de l'AS Monaco est devenu international français. Il a même disputé une finale de Coupe du Monde. Avant un shooting photo tout en décontraction, le gamin du XIXème arrondissement de Paris distille les anecdotes aussi savoureuses les unes que les autres.

• De notre envoyé spécial **Rafik Youcef** à Monaco - Photo **Koria & Icon Sport** •

SSOUF FANA-

A COMME ARGENTINE

Humainement parlant, cette finale a été une expérience de fou, c'est un truc à vivre. C'est une finale de Coupe du Monde. Combien de joueurs peuvent dire « J'ai joué une finale de Coupe du Monde » à la fin de leur carrière ? Pas beaucoup. En tant que compétiteur, ce match restera gravé à jamais. Nous sommes passés tout proches de soulever le titre le plus prestigieux qui existe dans le football. Rien n'est au-dessus de ce titre. C'est aussi décevant. Mais après avoir vécu un tel match, tu es avide de trophées, tu as envie de plus. Pour résumer, cette rencontre a été un très bel apprentissage. Aujourd'hui, je ne pense pas forcément à ce match, je pense à la compétition dans son intégralité. Je me dis qu'on a été assez performants, tout n'est pas à jeter, il faut retenir le positif de cette aventure. À quoi s'est joué ce match ? C'est un tout. En première mi-temps déjà, on ne joue pas comme la France doit jouer. Ça arrive, quand on regarde les effectifs, le nôtre était un peu moins expérimenté. Niveau roublardise et maturité dans le jeu, l'Argentine a été meilleure. Ce qui a été fort, c'est notre réaction. On a montré qu'on était des hommes avec du caractère. Concernant mon entrée en jeu lors de la finale, je n'ai pas eu la pression, le coach m'avait fait confiance tout au long de la compétition. J'étais prêt. Le stress et la pression, je les avais laissés à l'hôtel. Dans ma tête, je n'avais qu'un mot : « la gagne ». Je suis content de ce qu'on a fait sur ce match. Et personnellement, je suis content de mon entrée en jeu. La célébration des Argentins me laisse forcément un goût amer. Surtout que ce type de trash-talking n'est pas dans la culture foot. S'ils en ont fait autant, c'est parce qu'ils savent qu'ils n'ont pas battu n'importe qui. Ils connaissaient la force de leur adversaire. Je ne vais pas dire que ça fait partie du foot, mais ils ont fait ce qu'ils ont voulu faire. Ils ont gagné, ils ont le droit, on ne va pas les empêcher de célébrer. Chacun sa manière de célébrer.

B COMME BALLON

Quand tu me dis ballon, je pense au ballon de la finale de la Coupe du Monde 2006, un peu doré. Le logo ressemble à celui du Qatar en plus, je pense aussi aux crampons dorés de Zidane. Sinon, mes premiers souvenirs de ballon remontent à mon enfance, dans mon quartier. Dès mes 3 ou 4 ans, on jouait déjà avec mon grand frère à la maison, on a perché plein de ballons d'ailleurs (sourire). Ensuite, je pense au quartier, avec mes amis d'enfance en bas de la maison, au city stade. Quand on vient d'un quartier, on n'est pas obligé de faire du foot, mais c'est le premier sport qui nous est proposé et qui est limite gratuit. C'est un sport populaire, le sport de tout le monde, tu n'as pas besoin de grand-chose pour jouer au foot, pour faire un match. Du coup, c'est la première chose qui te vient à l'idée.

C COMME CLAIREFONTAINE

Je suis passé par Clairefontaine et ce passage a été un échec. Mais avec du recul, je me dis que ce n'était pas plus mal. J'avais, peut-être, besoin de ça pour accomplir de meilleures choses. J'en parle souvent avec mes amis. Si j'avais trouvé un club professionnel à ma sortie

"EN TANT QUE COMPÉTITEUR, CE MATCH RESTERA GRAVÉ À JAMAIS. NOUS SOMMES PASSÉS TOUT PROCHES DE SOULEVER LE TITRE LE PLUS PRESTIGIEUX QUI EXISTE DANS LE FOOTBALL"

de Clairefontaine, je ne pense pas que je serais devant toi aujourd'hui. Cet échec m'a appris beaucoup de choses, il m'a rendu mature, indépendant, ça m'a fait grandir. J'en suis fier. On peut dire qu'à Clairefontaine, je me la racontais un peu. J'avais le sentiment du joueur déjà arrivé. Je me prenais pour quelqu'un d'autre. Et ce n'était pas la meilleure chose à faire. Avant mon entrée à Clairefontaine, on me répétait : « Le plus dur va commencer », mais ça, c'est trop compliqué de le faire comprendre à un gosse de 13 ans. Quand tu es petit, tu veux juste kiffer, tu ne penses pas à bosser. Surtout que, inconsciemment, ton ego gonfle quand tu entres à Clairefontaine…

D COMME DÉCISION

Il y a un an, début 2022, je me suis marié. Ça a été la plus belle décision de ma vie. Si on fait le résumé de mon année 2022, tout va dans mon sens. Je peux dire que ma femme n'y est pas pour rien. Elle m'a beaucoup soutenu, elle m'a soulagé sur plein de choses, elle m'a permis de me concentrer dans mon travail. J'espère que ça continuera encore longtemps comme ça. Au début, elle ne connaissait pas grand-chose au foot. Et au fur et à mesure, elle a commencé à s'y intéresser un peu. Maintenant, elle est rodée, elle sait quand on peut parler de foot et quand il ne faut pas en parler. On a aussi nos moments à nous, et là, on coupe avec le football. Comment j'ai pris la décision de me marier ? Déjà, il faut savoir que le mariage n'est pas forcément lié à l'âge. Pour moi, il faut avant tout se sentir capable d'assumer un foyer. Et quand tu as ce sentiment, il faut décider de se marier. Je ne dis pas avec la première venue, mais il faut y penser. Dans mon cas, j'étais en couple avec ma femme actuelle depuis très longtemps, du coup, tout s'est fait naturellement.

E COMME EXEMPLE

Petit, j'avais plein d'exemples, j'en avais presque dans chaque équipe de foot. J'arrivais toujours à repérer un joueur qui m'inspirait. Et pour moi, le fait d'être un exemple aujourd'hui, je le vis bien. Parce que j'ai été ce gamin qui avait besoin d'être orienté. Et qui n'était pas vraiment sur le bon chemin. Si je peux mettre en lumière cette partie du football « plus difficile » et permettre aux jeunes qui aspirent à devenir professionnels d'avoir une prise de conscience, c'est avec plaisir. Petit, je kiffais les mêmes joueurs que les autres. Ce sont des joueurs que nous ne sommes pas devenus (rires). Je pense à Ronaldinho, Zidane, Cristiano Ronaldo, Messi et plein d'autres. Le joueur moins médiatisé que je regardais énormément, c'est Lass Diarra. Il était différent. Il vient du même coin que moi. Il avait un truc que les autres n'avaient pas. Ça se ressentait dans sa manière de jouer. Durant les Classicos, que ce soit en France ou en Espagne, quand tu voyais comment il rentrait dans les mecs, tu comprenais directement qu'il avait un ADN spécial.

F COMME FAMILLE

Je suis très proche de ma famille, de mes parents et de mon entourage. Je suis un mec qui n'ouvre pas facilement mon cercle, je suis très conservateur. On va dire que je suis vieux jeu, je suis ancienne école. Je traîne avec les mêmes personnes depuis longtemps et je fais les mêmes choses. J'ai une très bonne relation avec ma famille. Elle m'a beaucoup aidé à devenir ce que je suis aujourd'hui. On garde toujours cette relation. Niveau football, on va dire que j'ai mis de côté ma famille. Elle m'aide surtout sur le plan

humain. On ne parle pas beaucoup de foot, j'essaie de ne pas les mêler à tout ce qui est foot. Car la famille ne pense pas comme nous à ce niveau. Elle n'a pas le recul nécessaire. Concernant mes amis, ce sont ceux qui me font redescendre sur terre. J'ai quatre sœurs et deux frères. Je suis proche de tous de manière globale. Quand j'étais petit, je passais beaucoup de temps avec mon grand frère, il me ramenait partout, il jouait un peu le rôle du père en m'accompagnant aux entraînements. Quand mon petit frère est arrivé, on a fait la même chose avec lui. Généralement, on a toujours une belle relation avec la personne juste au-dessus de nous. Du coup, je m'entends très bien avec ma grande sœur. Sans oublier mes petites sœurs et ma plus grande sœur qui gère tout le monde. Je suis proche de tout le monde quoi (sourire). Mes parents pensent comme des parents, ils sont fiers de moi, ils veulent toujours me voir faire plus que les autres. Ils aimeraient me voir au niveau de légendes comme Messi carrément (rires). J'essaie de les calmer en leur expliquant que je n'ai pas ce talent-là. Je leur explique que je suis un travailleur, que je peux être fatigué, que je peux avoir besoin de repos, que je reste un être humain. Je suis leur petit enfant, ils profitent au maximum. J'essaie de les rendre heureux. Ce qui est marrant, c'est que depuis que je suis professionnel, mon père m'appelle après chaque match pour faire un débriefing. Alors qu'avant, pas du tout (il éclate de rire). On ne parlait pas trop de football à l'époque de Drancy. Mais ça, c'est les parents, c'est la fierté. Concernant ma mère, elle ne supporte pas de regarder un match de foot. Quand je suis sur le terrain, que je veux gagner une faute et que je crie un peu trop fort, elle pense immédiatement que c'est une grosse blessure. Elle n'a jamais fini un match.

G COMME GALÈRES

Si on reste dans la thématique foot, c'est ma sortie de Clairefontaine. En dehors du football, j'ai connu plein de petites galères. Je n'en ai jamais connu une vraie grosse. Si je dois en choisir une, je vais te raconter une anecdote au collège. Je me souviens, j'avais pris des heures de colle, mais c'était un jour d'entraînement. Du coup, je devais rester de 17h à 18h au collège. Mais ce jour-là, je devais aussi accompagner mon petit frère au foot. On jouait dans le même club et lui avait entraînement juste avant moi. Je n'ai pas

"MA VISION DU FOOTBALL ET DU JEU, C'EST L'ÉQUIPE ET LE COLLECTIF AVANT TOUT. C'EST LE STYLE DE JEU OÙ TOUT LE MONDE JOUE DE FACE, EN UNE TOUCHE, DEUX TOUCHES"

accepté d'être collé, du coup, j'ai grimpé la grille. Et au moment où j'atterris de l'autre côté, je tombe nez à nez avec le surveillant qui m'a collé. On s'est regardés dans les yeux, j'ai pris mon sac et je suis parti en courant. Comme si je n'allais plus jamais revenir au collège (sourire). Le lendemain, j'ai été convoqué, ils m'ont dit : « Tu es fou, ce n'est pas bien ce que tu as fait, tu aurais pu te blesser, c'est le collège qui est responsable de toi ». J'ai été expulsé deux jours de l'école. Quand j'ai sorti mon excuse à ma mère, elle a rigolé. Car je lui avais dit : « Je devais accompagner le petit au foot ». Mais la réalité, c'est que je ne voulais juste pas être collé. Mon père, lui, était vraiment énervé. Tu connais les papas…

H COMME HAUT NIVEAU

Quand j'ai signé à Strasbourg, j'ai compris qu'il fallait passer une étape et activer le mode haut niveau. Cette signature, c'était ma deuxième chance. Je m'étais loupé à Clairefontaine. Là, je me suis dit : « Bon, on me relance dans de bonnes conditions, donc c'est maintenant ou jamais ! ». J'étais dans le groupe réserve, j'avais un contrat stagiaire-pro. Je prenais les choses au sérieux, je savais que j'avais deux ans pour intégrer le groupe pro, pour jouer avec les pros et m'imposer dans ce club. Je n'avais qu'une chose en tête : devenir un joueur majeur en Ligue 1, un joueur reconnu du championnat de France. Et pourquoi pas plus. J'ai mis toute ma vie dans ce projet. Pour te dire, lors de ma première année à Strasbourg, mes parents ne sont pas venus me voir parce que je leur ai clairement dit : « Ne venez pas me voir tant que je ne suis pas pro ». Je leur ai dit : « Vous viendrez le jour de la signature de mon premier contrat professionnel, pas avant ». Un an et quelques mois après mon arrivée à Strasbourg, ils sont venus pour la signature, c'est beau. Je ne voulais pas qu'ils voient mon année galère avec mes déplacements à Sarreguemines ou Haguenau (rires). Et tant mieux.

I COMME INSPIRATION

La personne qui m'inspire le plus, c'est une personne de mon entourage. Je connais très bien cette personne, elle préfèrera sûrement que je taise son nom. Ceux qui me connaissent vont comprendre qui est cette personne. Cette personne m'inspire énormément, car on se connaît depuis que je suis tout jeune. Il a carrément investi sur moi. Alors que franchement, moi-même, si on m'avait laissé le choix d'investir sur moi, je ne l'aurais pas fait. Je n'aurais pas mis 1 euro sur moi. Il a investi 10 ans de sa vie. Et 10 ans après, cet investissement porte ses fruits. Il est toujours dans mon entourage, à me conseiller, à être derrière moi, et à jouer le rôle de grand frère. Pour ça, il mérite tout mon respect. Il m'inspire dans sa valeur du travail, dans sa discipline et dans sa détermination. Quand il a investi sur les autres et moi, il n'avait pas un contact non plus. Il s'est fait au fur et à mesure. Il est parti chercher les choses. Il fallait le suivre et lui donner raison. Il a cru en moi alors que je ne croyais même pas en moi (rires). Je ne savais même pas que je pouvais croire en moi.

J COMME JEU

Ma vision du football et du jeu, c'est l'équipe et le collectif avant tout. C'est le style de jeu où tout le monde joue de face, en une touche, deux touches. Tout le monde joue avec ce qu'il voit. Et limite, personne n'a besoin de courir tellement c'est fluide. Le ballon circule tellement bien que des mini-déplacements suffisent pour se retrouver dans les bonnes zones. J'aime quand tout le monde se comprend sans se parler. Voilà le football que j'aime. Je vais te donner un exemple : Thiago Motta. J'aimerais me rapprocher du niveau de Thiago Motta. Je sais que j'ai d'autres qualités qui me rapprochent d'un autre joueur. Mais ce que Thiago Motta faisait, ça m'a toujours impressionné. Il était toujours bien placé, sans courir, je ne l'ai jamais vu sprinter. Si j'arrive à faire ça, avant la fin de ma carrière, ce serait top. Sur le terrain, j'aime bien être face au jeu. J'aime me projeter sur mon contrôle. Et quand je suis lancé, je sais que personne ne peut me toucher. Concernant mon positionnement, tout dépend. Quand je suis gourmand, j'aime être en 6 car je sais que je vais toucher le ballon. Quand c'est un match à haute intensité où il faudra faire plus que d'habitude, je préfère être en 8.

K COMME KILOMÈTRES

Quand j'ai commencé en professionnel, je faisais plus de kilomètres qu'aujourd'hui, je courais plus. Ce n'est pas une mauvaise chose. Quand j'ai commencé, je n'avais pas l'intelligence de jeu que j'ai acquise aujourd'hui. Du coup, je courais plus, je faisais toujours

20 mètres de plus. Souvent parce que j'étais moins bien placé, que je n'avais pas suivi mon joueur ou que je n'avais pas senti le jeu. Maintenant, je cours moins car je suis mieux placé et je sens mieux le truc. Sinon, petit, j'en ai parcouru des kilomètres (il éclate de rire). Que ce soit en métro, en RER, en bus et même à pied ! À Drancy, l'arrêt de bus n'était pas à côté du stade. Quand on voyait le bus, il fallait courir derrière le bus, sinon, on ratait le train et comme souvent, c'était le dernier. Ce qui voulait dire qu'on ne pouvait pas rentrer à la maison. Ça m'est déjà arrivé de rater le dernier train. Et ça, c'est une galère de fou (rires). J'ai déjà fait du stop, j'ai pris le bus de nuit. Et le bus de nuit, personne ne veut le prendre, car souvent, tu croises des vrais fous à l'intérieur (rires). Je suis déjà rentré à pied aussi. Comme on était plusieurs, on se disait : « Allez les gars, on rentre à pied de Drancy jusqu'au 19ème ». On faisait des checkpoints à La Courneuve et à Aubervilliers dans des épiceries. Quand on arrivait vers Porte de la Villette, on savait qu'on était quasiment arrivés. On faisait des tactiques pour esquiver les contrôleurs aussi (rires). Notre maman avait un carnet de 10 tickets. Et ce carnet devait me servir pour 10 entraînements, pas pour 5. Tu suis ou pas ce que je veux dire ? (rires). Du coup, j'avais un ticket pour faire l'aller-retour. Souvent, j'utilisais le ticket pour le retour. À l'aller, je me débrouillais toujours sans. Au retour, je savais où se cachaient les contrôleurs, il fallait être en règle.

L COMME LE TEMPO

« Le Tempo » car depuis que le coach est arrivé, il utilise beaucoup ce terme. Au vestiaire, ça nous faisait rire car ça faisait longtemps qu'on n'avait pas entendu cette expression dans le football. Par la suite, je me suis rendu compte qu'il s'adressait à moi quand il disait ça (sourire). Quand il répétait « Tempo, tempo », c'était plus pour moi que pour les autres. Il voulait que j'accélère le jeu. Depuis, j'ai décidé de reprendre ce terme sur mes réseaux sociaux. Je sais que le coach a Instagram, je sais qu'il ne me suit pas, donc je ne sais pas s'il voit que j'utilise le hashtag #LeTempo.

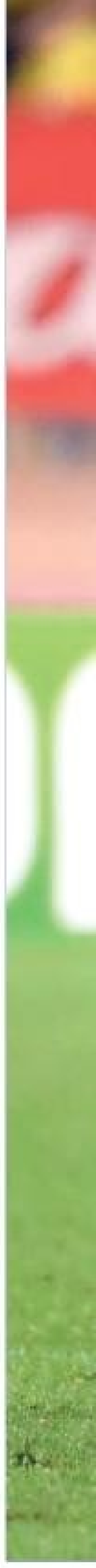
M COMME MONACO

En signant à l'AS Monaco, j'ai coché toutes les cases que je m'étais fixées. Je voulais devenir un joueur phare de Ligue 1. Je pense que c'est chose faite. Je voulais atteindre les 100 matchs en professionnel. Je les ai atteints. J'ai même joué plus de 100 matchs avec l'AS Monaco. Je voulais jouer l'Europe, c'est fait. Je voulais jouer les premières places, c'est coché aussi. Maintenant, on aspire toujours à d'autres horizons pour voir ce qu'il se passe ailleurs. Et pour voir jusqu'où je peux aller. Je suis content d'être un joueur de l'AS Monaco. J'ai fait le très bon choix en venant ici. Quand j'ai signé ici, Strasbourg était devant Monaco au classement, on me l'a fait remarquer. Je répondais aux gens : « C'est un choix sur le long terme ». Et je ne me suis pas trompé. Monaco fait partie des meilleurs clubs en France, personne ne peut me contredire à ce sujet.

N COMME NOM

Franchement, porter le même nom que beaucoup de joueurs, c'est relou, mais relou, relou, relou (il éclate de rire). Et d'un autre côté, c'est bien car certains Fofana font du beau boulot. Ce ne sont pas des Fofana comme ça. Ce sont de vrais Fofana. Ça me donne envie de faire plus pour montrer que c'est moi le vrai des vrais Fofana (rires). Je pense à Seko Fofana de Lens et à Wesley Fofana de Chelsea. Ils étaient devant moi, aujourd'hui, je pense qu'il y a débat (rires). Je peux me poser à leur table et parler. Je suis très content de ce qu'ils font. J'espère pour eux qu'ils vont continuer comme ça. J'ai une anecdote sur mon nom. Elle n'est pas marrante. Mais je vais te la raconter. Elle concerne le Fofana qui a fait de mauvaises choses en France (Youssouf Fofana, condamné en 2009 à la réclusion criminelle à perpétuité pour l'enlèvement et l'assassinat du jeune juif Ilan Halimi, ndlr). Quand les faits se sont passés en 2006, j'avais 7 ans, j'étais en primaire. Les grands de mon quartier me disaient :« Écoute, déjà que tu viens d'ici, tu es condamné à réussir. Car si tu passes par la case travail, CV et compagnie, tu n'y arriveras jamais avec un tel prénom et un tel nom ». Aujourd'hui, ils m'en parlent encore, ils me disent : « Tu te rappelles quand on te disait ça ? ». Je m'en rappelle très bien, ils me le répétaient tous les jours quand je passais devant eux. Au début, ça me faisait chier, mais quand j'ai grandi, j'ai compris ce qu'ils voulaient me dire. Ce n'est pas plus mal comme ça. Je n'ai jamais pensé à mettre «Youssouf » à la place de « Fofana » sur mon maillot. Par contre, j'ai pensé à ajouter le Y. Je ne vais jamais retirer Fofana, c'est le nom de famille de mes parents, je représente quand même.

"JE VOULAIS ATTEINDRE LES 100 MATCHS EN PROFESSIONNEL. JE LES AI ATTEINTS"



"QUAND TU ME PARLES DE ORGUES, JE PENSE DIRECTEMENT À MON QUARTIER AU 19ÈME, À TOUTE MA VIE"

O COMME ORGUES

Quand tu me parles de Orgues, je pense directement à mon quartier, au 19ème, à toute ma vie. J'ai grandi là-bas, c'est le seul quartier que j'ai connu. Mes amis viennent de là-bas, j'étais en primaire là-bas, au collège là-bas, le lycée n'était pas loin. J'ai tout fait. Mes souvenirs, ce sont les fêtes du quartier car j'étais trop fort lors des tournois (rires). Je ne voulais pas spécialement briller, c'était comme ça malgré moi (sourire). Je jouais avec les grands parce que tout le monde me voulait dans son équipe. J'étais la petite coqueluche. Et je faisais le taf sur le terrain aussi. Tout le monde me connaissait comme « le petit à la grande bouche ». Tout le monde disait : « Bah viens jouer, on verra ». Et tout le monde voyait (rires). Quand j'étais petit, je parlais beaucoup. J'aimais les débats footballistiques. Je me prenais pour Pierre Menès (rires). J'avais mon avis, et si tu ne me suivais pas, ça voulait dire que tu ne connaissais rien au foot. Tu sais c'est quoi le pire ? C'est que je n'avais même pas les chaînes pour voir le foot à la maison (sourire). Je regardais Téléfoot le dimanche matin, je suivais les résumés, c'était parti. Je pouvais débattre avec toute la terre.

P COMME PERSONNALITÉ

Aujourd'hui, je ne suis plus une grande bouche. Je me suis assagi, j'ai pris en maturité. Depuis mes 13 ans, je suis loin de mes parents. Je suis vite devenu « adulte », ma relation avec les personnes s'est améliorée. Quand tu quittes ton quartier, tu te fermes naturellement, alors que ce n'est pas la chose à faire. Il faut se mélanger, faire des rencontres. Même si tu ne rencontres pas la personne attendue, il faut tout de même avoir un bon relationnel pour laisser une bonne image de toi. Je dirais que je suis dans le relationnel, dans l'humain, je suis accessible. Je peux parler de tout et de rien pendant des heures avec n'importe qui.

Q COMME QUESTION

Si j'étais journaliste, je demanderais à Youssouf Fofana : « Comment as-tu fait pour te relever ? » ou plutôt : « Comment as-tu fait pour passer trois ans dans le milieu amateur et te relever comme si de rien n'était ? ». Moi-même, je ne sais pas. Si je devais répondre, je dirais : « J'ai joué, et un beau jour, j'ai eu la chance d'être là au bon moment ». Tenir trois ans après mon échec à Clairefontaine, c'est fort. J'ai voulu arrêter plein de fois. Je faisais le trajet entre le 19ème et Drancy. Normalement au bout d'un an et demi, quand je ne voyais aucun résultat, j'aurais dû lâcher. Je me cassais la tête à partir à Drancy alors qu'il n'y avait rien à gratter. J'aurais pu craquer, mais je ne sais pas, j'ai continué.

R COMME REGARD

Depuis que j'ai signé à Monaco, j'ai senti qu'on me regardait différemment. Monaco fait partie des plus grands clubs français avec Paris, Marseille et Lyon. Quand tu rejoins Monaco, tu prends une autre dimension dans le football français. Ensuite, c'est toi et tes performances qui font la différence. Je sens que le regard a changé, mais c'est normal. Je suis international français, je sors de la Coupe du Monde. Les gens me connaissent un peu plus. Maintenant, les gens disent : « Monsieur Fofana, merci pour cette aventure ». Je ne suis plus le milieu de Monaco, je suis Fofana aux yeux des gens. Quand c'est dans le contexte foot, je le vis bien. Mais quand ça empiète dans ma vie privée, c'est un peu relou. Je veux devenir encore meilleur, donc je sais que ça fait partie du travail. Mais là, ce sont les débuts, je trouve ça un peu relou. Je vais m'y faire avec le temps.

S COMME STRASBOURG

Je me souviens de ma première titularisation en match professionnel avec Strasbourg. C'était en Coupe de la Ligue contre Lille, à La Meinau, guichets fermés au mois d'octobre. Tout était parfait. Durant l'échauffement, les joueurs expérimentés me donnaient des conseils. Ils me disaient : « Pas de pression, pas de pression ». Moi, j'ai répondu : « Tranquille, c'est comme un match de préparation ». Lionel Carole a entendu ça. Et là, il se retourne en mode énervé et me dit (il l'imite) : « Non, ce n'est pas un match de prépa, c'est un match de Coupe de la Ligue, c'est ton premier match ». Moi, je le regardais et je me disais : « Mais pourquoi il me crie dessus ? ». Quand j'ai dit « match de prépa », c'était un pense-bête pour moi, pour être relâché.

Durant le match, j'ai marqué et pendant ma célébration, on s'est regardés et il m'a envoyé une petite insulte avec de la bienveillance (sourire). Il était content pour moi. Concernant mes années au centre de formation, je n'ai pas d'histoire précise à raconter. Mais comme j'avais fait Clairefontaine, je savais comment me comporter dans une structure. Lors de mon arrivée au club, beaucoup de joueurs originaires de la région parisienne venaient de signer aussi. C'était leur première fois. Moi, j'étais le mec qui lançait les conneries, mais qui ne se faisait jamais attraper. Par exemple, je disais : « Venez, on fait un chat ». Là, tout le monde courait et se cachait dans le centre et moi, je restais dans ma chambre tranquille devant Prison Break. Le lendemain, les surveillants et le directeur grondaient les autres. Et moi, je n'étais jamais pris. Ils disaient : « Regardez le comportement de Youssouf, faites comme lui ». Moi, je regardais tout le monde en mode sérieux. Autre exemple, dans la salle de cinéma. J'envoyais un coussin, puis deux coussins sur les autres. Et ça dégénérait. Pendant ce temps-là, je rentrais dans ma chambre calmement. Au bout d'un moment, les adultes ont compris que tout partait de moi à chaque fois (rires).

T COMME TIAKOLA

J'ai joué avec Tiakola à Drancy. C'était un bon joueur, il jouait 6, juste derrière moi. Il ramassait tous mes déchets et me les redonnait recyclés (sourire). Techniquement, il n'était pas mal car il faisait du futsal en parallèle. C'est un gaucher. C'était Matuidi avec une gestuelle plus naturelle. Par contre, non, je ne pense pas qu'il aurait pu percer dans le foot (il éclate de rire). Aujourd'hui, il est bien dans la musique et je suis content pour lui. Quand il a commencé à faire de la musique, je jouais encore à Drancy. Il avait une tablette avec des sons enregistrés dessus. Il nous faisait écouter ses sons. Par rapport à ce qu'il fait maintenant, ce qu'il faisait à l'époque, c'était de la « merde ». Mais nous, à l'époque, on kiffait ! Tout simplement parce que c'était lui et parce qu'il avait déjà une belle voix. On kiffait de ouf, on lui disait tout le temps : « C'est lourd ce que tu fais ! Tu devrais faire ça et ça aussi ». Et le pire, c'est qu'il écoutait nos conseils. Jusqu'à maintenant, il a gardé contact avec tout le monde, il essaie de voir un peu tout le monde. Quand il vient

"JE ME SOUVIENS DE MA PREMIÈRE TITULARISATION EN MATCH PROFESSIONNEL AVEC STRASBOURG. C'ÉTAIT EN COUPE DE LA LIGUE CONTRE LILLE, À LA MEINAU, GUICHETS FERMÉS AU MOIS D'OCTOBRE"

enregistrer des sons dans le coin, on se voit et on mange ensemble.

U COMME ULTIME

Pour les caractéristiques du milieu de terrain ultime, je commencerais par l'explosivité de Renato Sanches. Lui, c'est un truc de fou à ce niveau. L'intelligence de jeu de Luka Modric. Pour la technique et la tactique, je dirais Bernado Silva. J'ajouterais le don de soi de Casemiro. Pour la qualité de frappe, Federico Valverde est parfait à ce niveau-là (rires). Kevin De Bruyne pour sa qualité de passe évidemment, facile. J'aime bien tous ces joueurs pour leurs qualités, mais je vais te faire une confidence : je ne regarde plus trop de foot. Vu que c'est mon quotidien, j'essaie de décrocher un peu, je regarde les gros matchs. Plusieurs adversaires m'ont impressionné à mon poste : Verratti et Rabiot déjà. Je vais te citer un joueur qui m'a fait du mal : Youssef Aït Bennasser quand il jouait à Saint-Étienne. Avec Yann M'Vila et Rémy Cabella, ils m'ont dégoûté du football.

V COMME VOLONTÉ

Sans ma volonté, sans ma dalle, je n'aurais jamais réussi. Certains trouvent cette volonté dans le travail, d'autres dans le succès, d'autres dans l'échec. Pour ma part, je pense que c'est naturel. Je suis né avec la dalle. J'ai grandi avec en tout cas. Quand tu grandis dans un environnement où les portes ne sont pas forcément ouvertes, la première chose que tu fais, c'est d'aller les ouvrir. Tu fais ça jusqu'à ne plus pouvoir marcher. Si je n'étais pas parvenu à ouvrir la porte du football, j'aurais été ouvrir une autre porte. J'aurais fait autre chose. Quand j'étais petit, j'aimais bien les sapeurs pompiers. Quand j'allais au collège, je les voyais courir le matin. Je disais : « Mais pourquoi je ne fais pas comme eux, courir dehors tranquillement, c'est bien ça ». M'orienter vers cette voie m'aurait bien plu.

W COMME WORLD CUP

« Je ne pensais pas être dans la liste, mais je m'y préparais. C'est quand même une Coupe du Monde. Et quand il y a des bruits de couloir, tu commences forcément à y croire. Du coup, tu te prépares un peu plus que prévu. Ça tombait bien car j'ai carrément joué. Tu imagines si j'avais attendu que ça tombe du ciel ? Je n'aurais pas fait la même

"JE SUIS UN JOUEUR NERVEUX ET EN MÊME TEMPS UN JOUEUR QUI A ENVIE. LA NERVOSITÉ EST OPPOSÉE À L'ENVIE DANS LE SENS OÙ QUAND TU ES UN MEC NERVEUX, MÊME SI TU AS ENVIE, TU NE PARVIENS PAS À BIEN FAIRE LES CHOSES"

impression. Tu me parles du match de la Tunisie, oui, je me suis loupé. Au début, je m'en voulais. C'était le « match des coiffeurs » comme on dit (sourire). On voulait absolument gagner, on voulait l'emporter sur un score large même. Le match ne s'est pas passé comme prévu et en plus, on a encaissé le but par ma faute. Ça m'a mis mal. C'était un match de Coupe du Monde quand même. Après cette prestation, j'ai même pensé : « Je ne vais plus jouer de la compétition ». Mais on a la chance d'avoir un coach qui est proche de ses joueurs. Il est venu me voir et m'a dit clairement les choses. Il ne m'a pas menti. Il m'a dit : « Tu as fait une erreur, tu l'assumes. Comment tu vas assumer ? Quand je ferai à nouveau appel à toi, tu auras intérêt de faire mieux ». Hormis mon erreur, le match dans l'ensemble n'était pas correct. C'était ma première Coupe du Monde, je ne sais pas comment se sont déroulées les autres. Mais je ne pense pas qu'un autre pays fera mieux. Je ne sais pas si les gens réalisent, mais tout s'est tenu dans une seule ville. Tout le monde dit Qatar, mais c'était Doha en réalité. Tous les pays étaient à Doha, tous les matchs étaient à Doha. En 2018, tu pouvais avoir 4 heures de vol entre deux villes. Tout était dans la même ville, et il n'y a pas eu de débordement. On n'a rien entendu de négatif. L'organisation était carrée. Tout était planifié à la perfection, il n'y avait jamais de retard, tout le monde était à l'heure. On était dans de bonnes conditions, on a été bien accueillis. Il n'y a rien à dire. »

X COMME X-FACTOR

Je ne saurais pas te donner le facteur-X de ma carrière. Il y a différentes périodes de ma vie. Le dernier facteur-X de ma vie, ça a été ma femme. À partir de ce mariage, tout est arrivé en 2022. Mais on en a déjà parlé. Du coup, c'est dur de sortir un autre facteur comme ça.

Y COMME YIN ET YANG

Les forces opposées et complémentaires de Youssouf Fofana ? (Il réfléchit). Déjà je suis un joueur nerveux et en même temps un joueur qui a envie. La nervosité est opposée à l'envie dans le sens où quand tu es un mec nerveux, même si tu as envie, tu ne parviens pas à bien faire les choses. Mais moi, c'est cette nervosité qui me permet de bien faire les choses. Quand je dis nervosité, ce n'est pas que

"JE SUIS ATTACHÉ À MON QUARTIER. C'EST POUR ÇA QUE JE PORTE LE NUMÉRO 19"

je tremble avec le ballon. Je suis exigeant avec moi-même et avec mes partenaires. Du coup, quand je vois un truc pas bien, je mords directement. C'est ce qui fait ma force, ça me permet d'avancer. Si je reste trop positif en disant : « Ce n'est pas grave, la prochaine, on va réessayer », je vais devenir un joueur laxiste, un joueur lambda. Je n'ai pas le temps de réessayer, je veux que ce soit bien tout de suite.

Z COMME ZOOM

Je vais parler de mon association au quartier, elle s'appelle « J'écris mon histoire ». Elle permet aux jeunes de sortir de leur quotidien. Je ne l'ai pas créée mais je suis parrain avec Amine Harit et Moussa Diaby. Les jeunes font des sorties pédagogiques comme visiter des musées, se rendre dans des forums ou encore des salons. Ils prennent également du plaisir en allant à Disneyland ou à Aquaboulevard. De temps en temps, on les fait venir à nos matchs. Les maillots, c'est plus pour la proximité. Car c'est bien beau de dire : « Nous sommes parrains », mais si les jeunes ne nous voient jamais, c'est inutile. Le plus important, c'est la proximité avec les jeunes. Quand j'étais petit, je profitais à fond des fêtes du quartier. Et ça, c'est une association du quartier qui les organisait. J'en ai profité de fou. J'ai envie de leur rendre en retour. Nous sommes trois parrains généreux, l'association a plus de fonds. J'ai envie de dire aux jeunes : « Proposez des idées, on est avec vous ! Faites ce que vous voulez, on vous suit tant que c'est bon pour vous ». Je me souviens d'un séjour à Saint-Malo organisé par l'association du quartier (rires). Le séjour était à 50 euros. Nous sommes partis à sept. Et c'était vraiment lourd, j'en garde de bons souvenirs. Je suis attaché à mon quartier. C'est pour ça que je porte le numéro 19. Quand tu es petit, tu vois plein de maillots de plein de clubs, mais toi, tu le floques à ta manière. Tu mets ton département, ton arrondissement ou un numéro qui te tient à cœur. Moi, j'ai toujours dit que je mettrais le 19 et mon nom, comme ça, j'ai tout en un. Même si un mec n'aime pas Monaco et ne m'aime pas moi, il est obligé de le porter car il y a le 19 (rires).

LA PHRASE QUI REPRÉSENTE YOUSSOUF FOFANA

En 2021, j'avais choisi une phrase de Ninho. Mais j'ai grandi depuis. Je vais choisir une phrase de Socrate. Il ne faut pas que je me trompe, sinon, on va me vanner. (Il réfléchit) C'est bon, je l'ai : « La chute n'est pas un échec. L'échec, c'est de rester là où on est tombé ». C'était la phrase de notre génération à Clairefontaine.

LA NOTE DE YOUSSOUF FOFANA POUR SON INTERVIEW

Je me mets 19 sur 10 (il éclate de rire). Je plaisante, je me mets un bon 7 sur 10. Je n'ai pas trop bégayé. |

LES BONUS DE L'INTERVIEW SUR
ONZEMONDIAL.COM

adidas PREDATOR ACCURACY

• Par Rafik Youcef - Photos Koria •

Adidas dévoile un nouveau modèle de la prestigieuse gamme Predator. Une paire de crampons pensée pour améliorer la précision de l'athlète. Le milieu de l'AS Monaco, Youssouf Fofana, décrypte la Predator Accuracy.

JOUE-LA COMME TES IDOLES

Un choix de crampons s'effectue, généralement, dès l'enfance. Youssouf Fofana a rapidement choisi la Predator. Dingue de foot, *« Youss »*, à force d'observer ses idoles, a tout simplement voulu les imiter : *« Je me suis rapproché naturellement de mon équipementier, car les milieux de terrain à la mode de l'époque évoluaient en adidas. Je pense notamment à Kaka, Xabi Alonso, Zinedine Zidane ou encore David Beckham. D'ailleurs, ils portaient tous la Predator. Tous les grands joueurs jouaient avec cette paire. Je voulais faire comme eux »*, se souvient l'international français.

TOUJOURS PLUS DE PRÉCISION

En recherche constante de résultats et d'optimisation des performances, adidas s'est intéressé à la perception des consommateurs et bien évidemment de ses athlètes. Leurs différents retours ont permis de donner naissance à la technologie *« HIGH-DEFINITION GRIP »*. Cette nouveauté composée de petits morceaux de caoutchouc sur la zone de coup de pied permet un meilleur contrôle du ballon. Et donc une amélioration de la qualité de passe et du tir. L'ancien pensionnaire du RC Strasbourg pour-

suit : *« Je ne vais pas dire que la Predator me rend meilleur, mais ce modèle va avec mon jeu. Elle me permet d'utiliser 100% de mes qualités ».*

DES CONDITIONS DE JEU OPTIMALES

Considéré comme leur outil de travail numéro un, la paire de crampons est un sujet important pour les footballeurs. Le confort et la sécurité du pied sont primordiaux. Afin de mettre ses athlètes dans les meilleures conditions, adidas a placé un FACETRAME sur la semelle extérieure de la Predator Accuracy. L'objectif ? Offrir une stabilité aux pieds et leur procurer une résistance aux différents chocs. *« Comme je suis un milieu de terrain box-to-box, il faut un maintien au niveau des chevilles,* explique Fofana. *J'ai besoin d'être fort sur mes appuis que ce soit offensivement et défensivement. Ce modèle m'apporte tout ce dont j'ai besoin. »*

NUMÉRO UN SUR LE MARCHÉ ?

Les crampons font parler. Dans chaque vestiaire, de nombreuses discussions tournent autour de cet incontournable produit. Après avoir reçu la Predator Accuracy, un débat est né dans les couloirs de la Turbie, le centre d'entraînement de l'ASM. Le natif de Paris raconte : *« Quand on reçoit nos nouveaux modèles, nous, les joueurs, on regarde tout. On fait attention à tous les détails. Il y a une grosse concurrence dans le vestiaire. On compare les paires. Et en ce moment, adidas se classe à la première place sans aucun doute. »*

LE MOT DE LA DIRECTRICE

Mahsa Aryan, directrice Footwear pour adidas football.

« Depuis sa création en 1994, la Predator a été largement considérée comme l'une des chaussures de football les plus emblématiques, et nous avons vu de nombreuses histoires différentes racontées au fil des ans. Avec la Predator Accuracy, nous sommes ravis d'enraciner la franchise une fois de plus dans ses principes fondamentaux : la précision. Nous avons écouté les retours des athlètes et des consommateurs pour créer une chaussure de football conçue pour une précision extrême dans le jeu moderne, afin de donner aux joueurs une confiance totale lorsqu'ils frappent la balle. »

CONSTRUIS-MOI UN MUR

Dernier rempart, des briques et du béton, les gardiens sont là pour construire des murs entre les attaquants et les filets. Ils maçonnent. Et plus on approche du grand final, plus leurs interventions coûtent cher. Des maçons non-conventionnés à 92 Ballons d'Or de l'heure. 130 carats l'intervention. Ne leur demandez pas de vous faire un prix, ils n'accepteront pas. Mais si vous avez besoin d'une main solide pour vous sauver la vie, comptez sur leurs gants. Retour sur les plus grands arrêts de tous les temps. Ceux qui font gagner des titres ou se lever de sa chaise.

• Par Ianis Periac •

EMILIANO MARTINEZ LE MUR AVEC UNE GRANDE BOUCHE

Argentine 3-3 France, Finale de Coupe du Monde 2022

Une grande bouche et de tout petits yeux. Attaque gratuite parce que grande souffrance. Emiliano Martinez a une grande bouche, c'est vrai, mais ça l'a aidé à construire un mur qui a mangé tous les attaquants français à l'exception notable de Termite Mbappe, un OVNI qu'on ne dévore pas. 123e minute, le bout du bout, la lumière, les étoiles et les paillettes. Kolo Muani est là, il a déjà renversé le match à lui tout seul ou presque, il n'a plus qu'à conclure. Un face à face idéal, une bonne frappe, il a marqué. On l'a tous vu faire trembler les filets. Sauf cette raclure de Martinez. Truelle dans toutes les mains, il a bâti solide et efficace. Un mur à l'enduit en prise rapide qui dure pour l'éternité. Une cicatrice béante avec laquelle il va falloir apprendre à vivre. L'Argentine est championne et tout le monde sait à qui elle le doit.

GIGI BUFFON LE MUR AVEC UNE GRANDE CLASSE

Italie 1-1 France, Finale de Coupe du Monde 2006

Autre finale de Coupe du Monde, autre arrêt de légende. Cette fois, c'est un mur vitrifié en iridium poli qu'a bâti Gigi Buffon. Pas une construction à la va-vite, non. 28 ans qu'il construisait sa carrière pour en arriver à ce moment-là. Ce moment où il met un point d'exclamation à sa légende en s'opposant à la tête irréelle du numéro 10 de l'équipe de France. Seul bémol à cet arrêt, il aurait pu choisir une légende du foot mondial comme adversaire, il s'est contenté d'un vulgaire pékin qui ne pourrait même pas avoir Noel Le Graët au téléphone s'il cherchait à le joindre.

LUIS SUAREZ LE MUR AVEC DES GRANDES DENTS

**Uruguay 1-1 Ghana,
Quart de finale de Coupe du Monde 2010**

Il n'est pas maçon à la base Luis, il est *pistolero*, mais quand il a vu sa maison s'effondrer, il n'a pas pu rester là, les bras ballants. Il a mis le bleu de chauffe et il a appris sur le tard. Tutos Youtube, conseils de pros, il a étudié un peu et s'est très vite mis au boulot, il n'y a que comme ça qu'on apprend. Les deux mains en avant sur sa ligne, les yeux fermés, il a senti son cœur se fissurer de joie quand il a senti le cuir s'écraser sur son mur bricolé à l'arrache. Évidemment, la fissure a explosé quelques minutes plus tard quand Asamoah a raté son penalty. Un arrêt de grande classe qui envoie les siens vers les demies.

GRÉGORY COUPET LE MUR AVEC UNE COUPE EN BROSSE

**Barcelone 2-0 Lyon,
Phase de groupe de la LDC 2001**

Un sourire d'entrepreneur qui rassure à moitié. Costume trois pièces, pento, les dents blanches - très blanches - comment ne pas se demander ce que ça cache ? Et puis un jour, on voit Edmilson - un de ses employés - envoyer une saucisse à Caçapa - son contremaître - face à Barcelone. Et Caçapa lui refiler le poisson. Une passe en retrait meurtrière qui se dirige droit vers sa propre lucarne et qui va faire s'écrouler tout l'édifice. C'est le moment de vérité. Le moment de voir de quel bois est fait notre entrepreneur. Il arrache son costume d'un seul mouvement, ravale son sourire et se met au boulot. Sprint vers son but, décollage imminent pour empêcher le désastre. De la tête, s'il vous plait car il s'agit d'une passe en retrait, il repousse le ballon sur la transversale. Ce n'est que la moitié du boulot. Du fond des filets, il voit la balle retomber sur la tête de Rivaldo qui n'a plus qu'à la pousser dans le but vide. Oui mais voilà, Greg n'est plus au fond des filets, il est déjà sur sa ligne, prêt à réaliser la deuxième partie d'un exploit retentissant qui n'offrira rien à Lyon, si ce n'est le respect éternel des adversaires.

RENÉ HIGUITA LE MUR AVEC DES BOUCLETTES

**Angleterre 0-0 Colombie,
Match amical, 1995**

Vous l'avez appelé pour vous faire un mur en béton armé, il a fait une palissade en bois. Mais il a rajouté des fleurs de Tiaré, des plumes de paon et ne vous a pas fait payer. Alors personne ne peut lui en vouloir. C'est beau. Tellement beau. En plus, ça fonctionne. Rien ne passe. L'arrêt, tout le monde le connaît, c'est une parade en forme de scorpion. Ça ne rapporte pas de points – c'est un match amical et l'arbitre avait déjà sifflé – mais ça n'a pas d'importance, c'est tout de même un chef d'œuvre. Un truc artistique à exposer aux Beaux Arts et qui ne mérite d'être regardé que sous cet angle-là. La beauté pour la beauté. N'en déplaise aux pragmatiques et aux ronds de cuir. |

- MONDE

38 / IMMERSION

AU CHILI,
DES TRIBUNES RÉVOLUTIONNAIRES

44 / INSTANT TACTIQUE

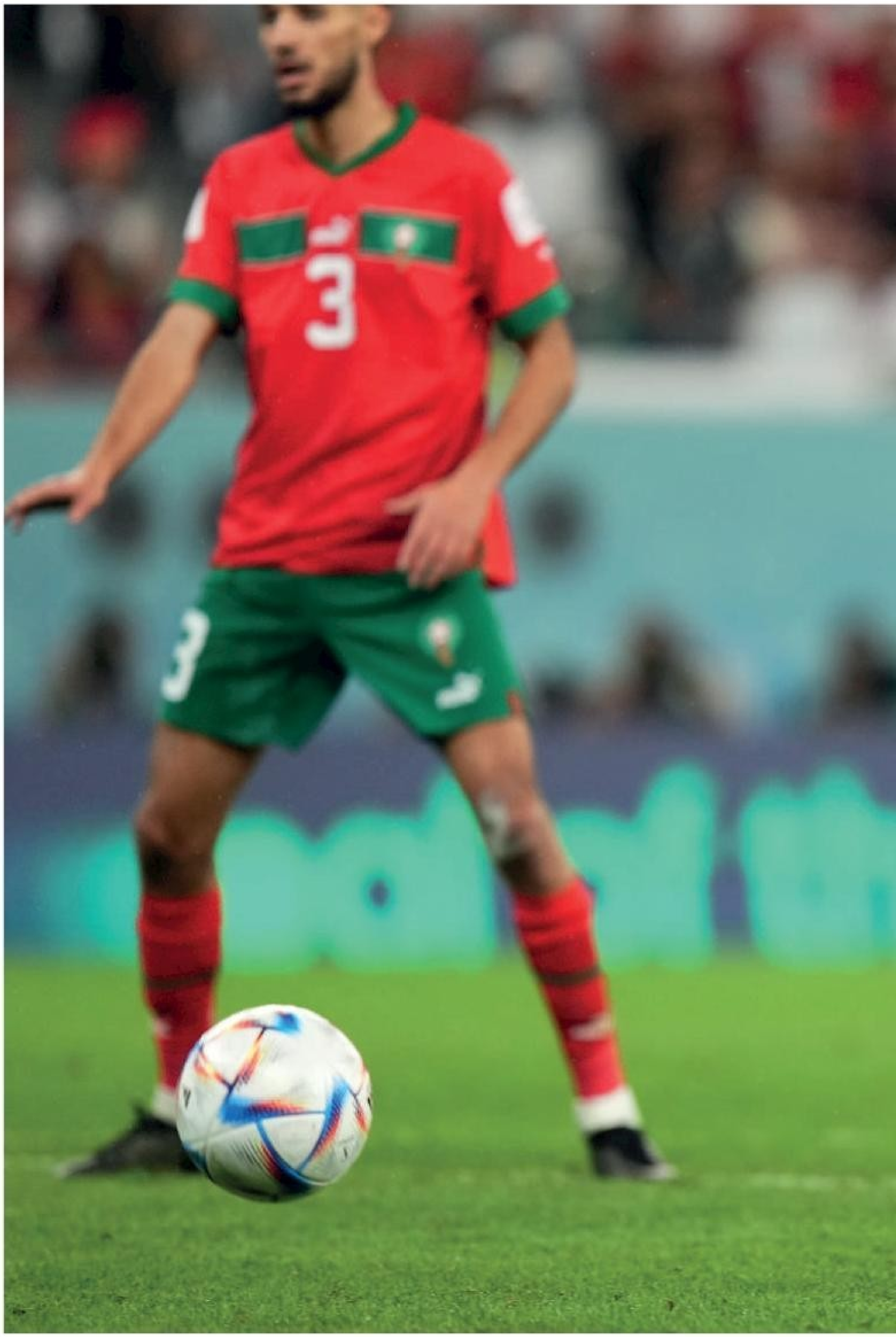
FRANCESCO FARIOLI

52 / ENTRETIEN

ROMAIN SAÏSS

60 / FOCUS

DU COQ À L'OIE,
UN FRANÇAIS À CASA PIA



EDUCATION
FOR ALL
PUMA

IMMERSION

AU CHILI, DES TRIBUNES RÉVOLUTION-NAIRES

AVANT LA PANDÉMIE DE COVID-19, LE CHILI A CONNU UNE VAGUE DE PROTESTATION ET DE MOBILISATION SANS PRÉCÉDENT AVEC EN FER DE LANCE LES PRINCIPAUX GROUPES DE SUPPORTERS QUI ONT TRANSFORMÉ LES DIFFÉRENTES TRIBUNES DES STADES DE FOOTBALL COMME L'ÉPICENTRE DE LA CONTESTATION SOCIALE DANS LE PAYS. MALGRÉ L'ACCALMIE GÉNÉRALE DUE À LA SITUATION SANITAIRE MONDIALE, CES MANIFESTATIONS HISTORIQUES ONT CONDUIT AU POUVOIR UNE NOUVELLE COALITION DE GAUCHE. RÉCIT AU CŒUR D'UNE NATION OÙ LES FRONTIÈRES ENTRE POLITIQUE ET FOOTBALL ONT TOUJOURS ÉTÉ TRÈS POREUSES...

• Par Bastien Poupat à Santiago du Chili au Chili - Photo DR •

> "LES DEUX CAMPS S'ÉPOUMONENT À L'UNISSON CONTRE LE POUVOIR EN PLACE, UN NÉOLIBÉRALISME QU'ILS ESTIMENT DÉVASTATEUR ET LA RÉPRESSION POLICIÈRE RESSUSCITANT LES PIRES SOUVENIRS DE LA DICTATURE DE LA JUNTE MILITAIRE DE L'ÉPOQUE"

Nous sommes le 18 janvier 2020. Après plus de trois mois sans football, le ballon rond refait son apparition à travers une demi-finale Coupe du Chili entre deux clubs de la capitale Santiago de Chile, Colo-Colo et l'Universidad Catolica. Délocalisée en province, à Temuco, au stade Germán Becker plein à craquer pour l'occasion. C'est le moment choisi par les supporters pour entonner un premier chant détonnant : *« Piñera, concha de tu madre, asesino, igual que Pinochet »*. Si la première partie peut se passer de traduction, la seconde, comparant l'ex Président chilien de droite, Sebastián Piñera, au Général Augusto Pinochet comme un assassin, est sans équivoque. Cela, à l'instar des deux banderoles déployées par les Barras-Bravas des deux clubs : *« En la calle y en la cancha, la lucha continua »*, comprendre : *« Dans la rue et au stade, la lutte continue »*. Rebelote lors de la finale du tournoi opposant les deux mastodontes Colo Colo et l'Universidad de Chile. Pourtant éternels rivaux et protagonistes du *« Superclasico »* (voir encadré), les deux camps s'époumonent à l'unisson contre le pouvoir en place, un néolibéralisme qu'ils estiment dévastateur et la répression policière ressuscitant les pires souvenirs de la dictature de la junte militaire de l'époque.

"IL EST VRAI QUE DEPUIS LE DÉBUT DE LA VAGUE DE PROTESTATION, LE FOOTBALL A UNE NOUVELLE FOIS JOUÉ UN RÔLE ET PAS SEULEMENT EN TRIBUNE"

« *C'était prévisible,* lâche Natalia Silva, sociologue et directrice de la fondation Futbol y Sociedad (Football et Société). *Lors des manifestations qui ont eu lieu dans le centre de Santiago sur la Place d'Italie, rebaptisée Place de la Dignité, on pouvait déjà apercevoir des fans des différents clubs du pays. Certes, ceux de Colo Colo et la Universidad de Chile ont été mis en avant, mais les supporters et les Barras-Bravas de beaucoup d'autres institutions sportives se sont ancrés dans la contestation sociale dès le début du mouvement, y compris en province.* » Il est vrai que depuis le début de la vague de protestation, le football a une nouvelle fois joué un rôle et pas seulement en tribune. Parmi les grands noms du football chilien, Gary Medel, Charles Aranguiz ou encore Claudio Bravo ont eu des prises de positions très fortes en soutien des manifestants et cela, dès les premiers jours. « *Ils ont vendu aux entreprises privées notre eau, notre électricité, notre gaz, notre éducation, notre santé, nos retraites, nos médicaments, nos routes, nos forêts, le désert d'Atacama, nos glaciers et nos moyens de transport,* a publié l'ex-gardien du Barça sur son compte Twitter. *Nous ne voulons pas d'un Chili appartenant à quelques personnes mais un Chili pour tous ! Ça suffit !* » Le tout sans oublier le soutien des anciennes gloires, notamment Carlos Caszely (voir encadré) « *Au vu des inégalités dont souffre notre pays, je ne pouvais pas me taire. J'ai voulu apporter mon soutien comme citoyen à toutes ces personnes qui revendiquaient une meilleure répartition des richesses et un pays plus juste, plus humain* » confie l'ancien attaquant.

UN PARFUM DE PRINTEMPS ARABE

C'est aussi lors de ces différents rassemblements que l'on a pu observer l'omniprésence de la culture tribune depuis le début de la controverse sociale. La forme de contestation reste d'ailleurs clairement inspirée des différents virages du pays comme le confirme Natalia Silva : « *Tous les chants entonnés lors des manifestations provenaient des stades de football, on apercevait même certaines gestuelles identiques* ».

Cela n'est pas sans rappeler le rôle joué par les groupes ultras lors du Printemps Arabe, en Égypte, au Maroc, puis en Algérie. Toutefois, il faut nuancer quelque peu, car les racines sociologiques et culturelles diffèrent entre mouvement ultra et Barras-Bravas. Moins politisées, ces dernières ne jouissent pas d'une image favorable et demeurent souvent diabolisées dans les médias locaux. « *Il est vrai que dans la forme, cela fait penser au Printemps Arabe, mais, à mon sens, aux yeux du peuple chilien, les Barras-Bravas n'ont pas la même crédibilité que les ultras dans le*

"LA POLICE CHILIENNE PRÉTEXTE AVOIR DÛ S'ÉCHAPPER À LA SUITE DE JETS DE PIERRE AYANT ENDOMMAGÉ LE PARE-BRISE DU VÉHICULE RÉDUISANT AINSI LA VISIBILITÉ. MAIS UNE VIDÉO DIFFUSÉE À GRANDE ÉCHELLE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX CONTREDIT CETTE VERSION"

Maghreb, étaye Silva. *Tout du moins à Santiago. En province, les villes sont plus petites et les leaders des Barras-Bravas – ou les personnes appartenant aux noyaux durs – ont plus de liens avec la population locale. Leurs actions, je pense notamment au sein des villes comme Valparaiso, Rancagua, La Serena ou Coquimbo, étaient suivies et respectées.* » Une insurrection grandissante qui a conduit à la délocalisation de la finale de Copa Libertadores 2019, de la capitale chilienne à celle du Pérou, Lima.

UN CHANGEMENT POLITIQUE ACTÉ

Alors que la contestation s'étend à tous les stades du pays, le championnat de clôture 2019 est définitivement suspendu après un énième incident durant la rencontre Union la Calera – Deportes Iquique. Mais dès la reprise, le 28 janvier 2020, un événement décuple la colère des supporters. À l'issue du choc entre Colo Colo et Palestino (3-0), un supporter de Colo-Colo, Jorge Mora, est renversé par un camion de police et décède avant d'être transféré à l'hôpital. La police chilienne prétexte avoir dû s'échapper à la suite de jets de pierre ayant endommagé le pare-brise du véhicule réduisant ainsi la visibilité. Mais une vidéo diffusée à grande échelle sur les réseaux sociaux contredit cette version. Cela, avant que Ariel Moreno Molina, 24 ans, soit tué d'une balle dans la tête. Cela marque le début d'une escalade de violence mais également

« ESTADIO NACIONAL, LA MÉMOIRE À VIF »

À la suite du coup d'État du 11 septembre 1973, la dictature d'Augusto Pinochet utilise le Stade Nacional de Santiago comme centre de détention pour des interrogatoires, tortures et exécutions.

Séparés par sexe, les prisonniers sont enfermés et entassés dans les vestiaires situés sous les tribunes. La Commission nationale sur les prisons politiques et la torture affirme qu'environ 40.000 prisonniers sont passés par le stade Nacional. Cette dernière confirme également la mort de centaines de personnes au sein de l'enceinte.

Aujourd'hui, une banderole est déployée à chaque rencontre de l'Universidad de Chile ou de la sélection chilienne, au-dessus du mémorial de la tribune nord : *« Un peuple sans mémoire est un peuple sans futur ».* Tout est dit.

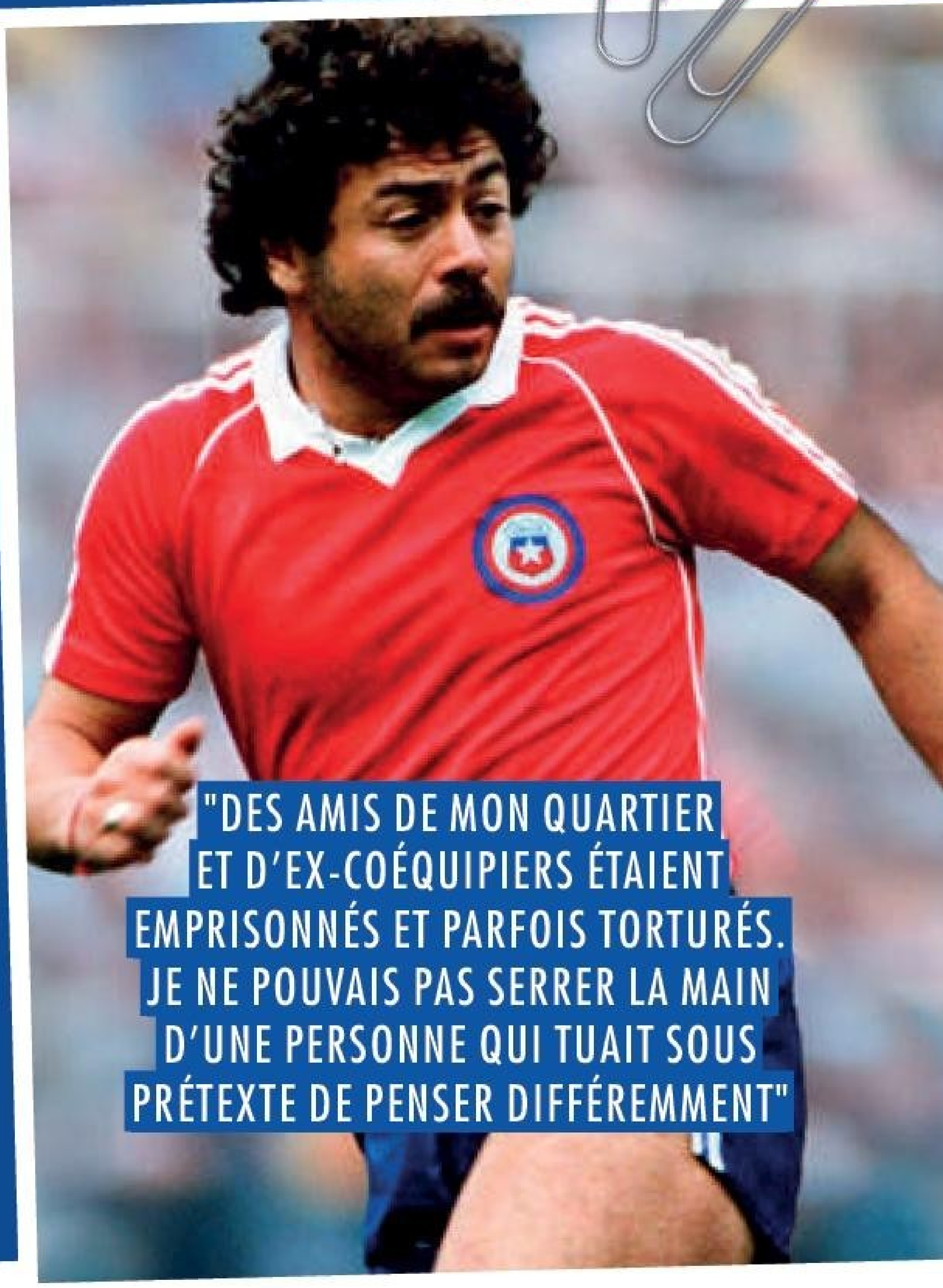
"UN PEUPLE SANS MÉMOIRE EST UN PEUPLE SANS FUTUR"

« CARLOS CASZELY, UN JOUEUR CONTRE UNE DICTATURE »

Avec 49 sélections sous le maillot de la Roja, cinq titres de champion du Chili, trois Coupes nationales et 286 buts au cours de sa longue carrière (Colo-Colo, Levante, Espanyol et Barcelona de Guayaquil), Carlos Caszely a marqué l'histoire du football dans son pays. Mais il s'est surtout signalé pour un geste en dehors des terrains : avoir courageusement refusé de serrer la main du dictateur Augusto Pinochet.

Quelques jours après le coup d'état du 11 septembre 1973, l'Union Soviétique refuse de se déplacer à Santiago pour jouer le barrage de qualification à la Coupe du Monde 1974 dans un stade qu'elle considère comme *« taché de sang »*. Seuls sur le terrain, les onze joueurs chiliens marquent dans le but vide avant que l'arbitre ne siffle la fin de ce marasme actant la qualification du Chili.

Avant son envol pour l'Allemagne où aura lieu le Mondial, le Général Pinochet reçoit la délégation chilienne et c'est à ce moment précis que Carlos Caszely refuse la main tendue du dictateur. *« Des amis de mon quartier et d'ex-coéquipiers étaient emprisonnés et parfois torturés. Je ne pouvais pas serrer la main d'une personne qui tuait sous prétexte de penser différemment. »* On découvrira des années plus tard, en 1988, que sa mère avait été torturée en guise de représailles. *« En réalité, j'avais informé les journalistes à l'époque. Mais vu que la presse était totalement cadenassée, cette histoire a tardé à sortir. »* 1988 n'est pas une année anodine dans l'histoire du Chili, c'est cette année-là qu'est voté le « non » au maintien au pouvoir de Pinochet, mettant fin à dix-sept ans d'une cruelle dictature. |



"DES AMIS DE MON QUARTIER ET D'EX-COÉQUIPIERS ÉTAIENT EMPRISONNÉS ET PARFOIS TORTURÉS. JE NE POUVAIS PAS SERRER LA MAIN D'UNE PERSONNE QUI TUAIT SOUS PRÉTEXTE DE PENSER DIFFÉREMMENT"

d'un « pacte » illustré par cette banderole déployée sur la Place de la Dignité : *« Perdimos mucho tiempo peleando entre nosotros » (Nous avons perdu beaucoup de temps à nous battre entre nous)*. Les nouvelles mesures répressives mises en place par l'entité gouvernementale baptisées *« Estadio Seguro »* (Stade sûr) comme l'interdiction des supporters visiteurs, mais aussi l'augmentation du prix des places n'amélioreront pas la situation. En février 2020, en Copa Libertadores, le match entre l'Universidad de Chile et Internacional est interrompu de longues minutes en raison d'affrontements entre les fans de la « U » et la police à l'Estadio Nacional (voir encadré). Une semaine plus tard, le premier *« Clasico »* de l'année entre Colo Colo et l'Universidad Catolica ne va pas à son terme en raison de nombreux projectiles et pétards dont un explose tout proche de l'attaquant argentin de Colo Colo, Nicolas Blandi. Derrière, la crise sanitaire mondiale relègue au second plan la situation sociale au Chili avant un tournant politique historique lors de l'élection de Gabriel Boric, leader de l'alliance de gauche, en tant que Président de la République le 11 mars 2022. Un tournant *« qu'il faut néanmoins relativiser et ne pas attribuer seulement aux supporters de football »* selon Cristobal Valencia, journaliste pour la TV Nacional de Chile. Et Carlos Caszely de conclure : *« Ils ont été un élément du contexte. Certes, pas le seul, mais leur rôle dans ce changement ne doit pas être minimisé »*. |

"LA CRISE SANITAIRE MONDIALE RELÈGUE AU SECOND PLAN LA SITUATION SOCIALE AU CHILI AVANT UN TOURNANT POLITIQUE HISTORIQUE LORS DE L'ÉLECTION DE GABRIEL BORIC, LEADER DE L'ALLIANCE DE GAUCHE, EN TANT QUE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE LE 11 MARS 2022"

LE SUPERCLASICO CHILIEN

PAR PEDRO REYES

Seulement huit joueurs chiliens ont foulé les pelouses de Ligue 1 dans toute son histoire. Onze Mondial est parti à la rencontre du premier d'entre eux, Pedro Reyes, passé par l'AJ Auxerre de 1999 à 2002. Ancien international aux 57 sélections, il a aussi la particularité d'avoir évolué dans les deux plus grands clubs du Chili, Colo-Colo et Universidad de Chile. Qui de mieux donc pour nous conter ce que représente ce superclasico ?

En quoi ce derby est si particulier pour toi ?

Pour le démarquer des autres, je dis toujours une chose : peu importe à quel moment de la saison se déroule la rencontre ou le classement des deux équipes, le plus important aux yeux de tous est de gagner ce match. Les supporters préfèrent une victoire face au plus grand rival qu'un titre sur la saison. Et c'est assez rare dans les autres championnats. Pour moi, c'est là que le mot superclasico prend tout son sens.

Iván Zamorano déclarait : *"J'ai participé à des Real Madrid – Barça, au derby milanais entre l'Inter et l'AC Milan et au choc mexicain entre l'América et les Chivas. Honnêtement, je dois dire qu'aucun de ces matchs ne vaut un Colo Colo – Universidad de Chile"*. Es-tu d'accord avec cela ?

Avant toute chose, je n'ai pas eu la même trajectoire que Zamorano et donc pas eu le chance de jouer ce genre de rencontres *(il rigole)*. Mais au niveau personnel, pour avoir porté le maillot des deux équipes, il n'y a aucun doute sur le fait que ce match est très spécial et je n'ai jamais connu ça ailleurs dans mon humble carrière. Une chose est sûre, je me suis fait siffler très fort par les deux hinchadas selon le club où j'évoluais *(il explose de rire)*.

"AVEC DU RECUL, LES ENJEUX QUI SE JOUAIENT DANS NOTRE PAYS ÉTAIENT BEAUCOUP PLUS IMPORTANTS QU'UNE RIVALITÉ SPORTIVE"

Dans ce contexte social explosif, au vu de cette rivalité que tu nous décris, l'alliance entre les fans des deux camps t'a-t-elle surpris ?

Oui, et dans le bon sens du terme. Je ne me serais jamais imaginé cela auparavant. Avec du recul, les enjeux qui se jouaient dans notre pays étaient beaucoup plus importants qu'une rivalité sportive. Cela m'a touché de voir que tous les fans se réunissent de la sorte pour améliorer les conditions sociales au Chili. C'est un grand pas en avant au niveau sociétal et on peut en être fier.

L'INSTANT TACTIQUE AVEC...

FRANCESCO FARIOLI

• Propos recueillis par **Youssef Fekaïr** - Photo **Icon Sport** •

« LES JOUEURS SONT LES PLUS GRANDS ATOUTS D'UNE ÉQUIPE »

À l'instar de Julian Nagelsmann, Francesco Farioli incarne la nouvelle génération d'entraîneurs décomplexés. Du haut de ses 33 ans, l'Italien a déjà roulé sa bosse pendant plus d'une décennie dans la peau d'adjoint avant de sauter dans le grand bain en Turquie. Après une expérience à Fatih Karagümrük, l'ancien étudiant en philosophie a pris les rênes d'Alanyaspor. L'occasion parfaite pour se prêter au jeu de l'Instant Tactique.

SON RAPPORT AU FOOT

« Ma relation avec le football est spéciale, entre amour et obsession. Quand tu as des sentiments forts et que tu es passionné par quelque chose qui ne te laisse pas dormir à cause de l'adrénaline et de l'excitation, je pense qu'on peut parler de bon mélange entre amour et obsession ! Tout a commencé quand j'étais petit avec des amis et des camarades de classe. On profite d'une activité en s'amusant avec des personnes avec lesquelles on s'entend bien. Le football commence à partir du moment où l'on frappe dans des objets sur la route ou dans le jardin. Ensuite, vous continuez à suivre votre passion et à apprécier ce que vous faites, et nous y sommes actuellement. »

SA VISION DU FOOTBALL

« Mon approche a toujours été de profiter du moment. C'était comme ça quand j'étais enfant, c'est exactement pareil maintenant. Le football, c'est la joie, le partage, faire partie de quelque chose de plus grand, en tant qu'équipe, communauté, culture... Aujourd'hui, je ressens un plaisir plus profond car cela implique les joueurs, le club, les supporters. Donc mon engagement et mes efforts en tant que coach me permettent de partager ce plaisir avec beaucoup de monde. »

ENTRAÎNEUR, UNE VOCATION ?

« Mon ambition de devenir entraîneur a grandi au fil du temps. J'ai pris conscience de mes compétences d'entraîneur au jour le jour, sur les terrains et en tant que membre de staff en occupant différents rôles. Cela m'a beaucoup aidé à comprendre l'importance de chaque membre du staff technique et à leur donner la valeur qu'ils méritent. Être un ancien joueur professionnel peut aider à démarrer une carrière d'entraîneur pour de nombreuses raisons, par exemple la crédibilité et la bonne réputation. Mais dans le football, il existe de nombreux exemples prouvant que les compétences d'entraîneur peuvent être développées de différentes manières. Sacchi, Mourinho, Nagelsmann, pour ne citer que quelques exemples, l'ont prouvé. »

SES PRINCIPES DE JEU

« Je préfère parler "d'attitude" de jeu plutôt que de "principes" de jeu. Nous exigeons de nos joueurs qu'ils se comportent d'une manière particulière : avoir le ballon pour mener le jeu, être agressifs et affamés, et garder en permanence le contrôle du match. »

"DANS LE FOOTBALL, IL EXISTE DE NOMBREUX EXEMPLES PROUVANT QUE LES COMPÉTENCES D'ENTRAÎNEUR PEUVENT ÊTRE DÉVELOPPÉES DE DIFFÉRENTES MANIÈRES. SACCHI, MOURINHO, NAGELSMANN, POUR NE CITER QUE QUELQUES EXEMPLES, L'ONT PROUVÉ"

" UNE ÉQUIPE AVEC UNE BONNE TACTIQUE PEUT ÊTRE AVANTAGÉE SUR UNE RENCONTRE, MAIS NOUS SAVONS QUE LE FOOTBALL EST IMPRÉVISIBLE"

LA DIFFÉRENCE ENTRE BONNE ET MAUVAISE TACTIQUE ?

« Les bonnes tactiques sont celles qui permettent aux joueurs de s'exprimer au mieux. Même la meilleure idée tactique doit pouvoir être communiquée efficacement et partagée facilement avec les joueurs. Les joueurs sont les plus grands atouts d'une équipe, donc la clé pour un entraîneur est de les mettre dans les conditions pour performer et livrer leur plus haut potentiel. Les attitudes de jeu, la qualité de l'équipe et la stratégie sont importantes : vous pouvez avoir les meilleures idées, mais si vous n'impliquez pas toute l'équipe dans votre projet, cela risque de perdre son sens. »

LA MEILLEURE TACTIQUE GAGNE SYSTÉMATIQUEMENT LA RENCONTRE ?

« Une équipe avec une bonne tactique peut être avantagée sur une rencontre, mais nous savons que le football est imprévisible. Être organisé aide à avoir plus de contrôle sur de nombreux facteurs, mais le football nous enseigne que les faits de jeu et les qualités intrinsèques d'un joueur peuvent totalement et instantanément changer l'histoire d'un match. Donc pour répondre clairement, non, la meilleure tactique ne permet pas de gagner systématiquement un match. »

PEUT-ON ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN BON ENTRAÎNEUR SANS AVOIR GAGNÉ DE TROPHÉES ?

« Au foot, il n'y a qu'un seul gagnant, mais évoluer au plus haut niveau est une ambition pour tout entraîneur dans ce sport. Les qualités individuelles sont importantes pour les joueurs et les entraîneurs, il est crucial de comprendre les enjeux et de se créer des opportunités pour poursuivre votre ambition et évoluer au plus haut niveau possible. Apporter de nouvelles idées au monde du football peut marquer l'histoire de ce sport, mais gagner est bien sûr l'étape la plus importante. C'est ce qui définit les plus grandes personnalités de l'histoire dans chaque sport. »

"LE FOOTBALL SE JOUE AVEC LES PIEDS SUR UN TERRAIN PLUS GRAND AVEC DES CONDITIONS MÉTÉOROLOGIQUES DIFFÉRENTES, AVEC 11 JOUEURS, DONC LES FACTEURS VARIABLES QUI POURRAIENT AFFECTER LE SCORE FINAL SONT VRAIMENT NOMBREUX"

SES MODÈLES

« J'ai différents modèles pour différentes raisons : De Zerbi, Spalletti, Terim, Gasperini, Guardiola, Bielsa, Arteta. J'ai été inspiré et influencé par eux, directement en personne ou en étudiant leur style de coaching. Leur expérience et leur parcours m'ont beaucoup aidé à construire mon propre style, en puisant chez eux ce que je trouvais le plus intéressant selon ma vision du football. »

LA CHANCE DANS LE FOOT

« C'est un vaste débat. Les faits de jeu uniques peuvent être cruciaux dans un sport comme le football, compte tenu de la faible chance de marquer. Bien plus qu'un sport comme le basket-ball par exemple, où mettre des paniers est plus facile. Le football se joue avec les pieds, sur un terrain plus grand avec des conditions météorologiques différentes, avec 11 joueurs, donc les facteurs variables qui pourraient affecter le score final sont vraiment nombreux. »

L'ENTRAÎNEUR N'EST-IL PAS PLUS PSYCHOLOGUE AUJOURD'HUI ?

« La gestion des ressources humaines est importante. Être un bon motivateur aide beaucoup, mais vous devez comprendre les besoins individuels et collectifs, et ils dépendent de nombreux facteurs, comme l'âge, les antécédents personnels et familiaux, les différentes expériences de vie, etc... Mais vous ne pouvez pas improviser en faisant un travail qui n'est pas le vôtre. C'est pourquoi je pense qu'aujourd'hui, un expert en psychologie pourrait devenir un rôle clé dans un club de football moderne. Ça me parait même indispensable dans le futur. »

LA CAUSERIE TYPE ?

« Vous devez ressentir l'ambiance dans le vestiaire, parfois vous devez être plus à l'aise et amical, d'autres jours plus dur et direct : vous devez adapter votre discours et votre langage corporel au sentiment que vous percevez à ce

moment-là. Il n'y a pas de causerie type, j'ai toujours une approche proactive pour comprendre les moments et les sensations puis adapter mon attitude afin de tirer le meilleur des joueurs. C'est une compétence clé dont le football moderne a énormément besoin. »

LA GESTION DES EGOS

« Le football a beaucoup changé au cours des quinze dernières années : désormais, chaque joueur est comme une petite entreprise, avec de nombreux intérêts et ambitions personnels. Être capable de concentrer toute l'attention et l'énergie de chaque joueur sur les besoins et les intérêts de l'équipe, en faisant correspondre les objectifs individuels et collectifs, est l'un des défis les plus difficiles pour un entraîneur dans le football moderne. C'est vraiment un facteur clé pour construire une équipe et réussir par la suite. »

L'AVÈNEMENT DES RÉSEAUX SOCIAUX

« Les réseaux sociaux ont vraiment changé la donne, désormais, les informations sont disponibles en temps réel, dans le monde entier. Vous pouvez être en mesure de communiquer directement avec les fans, avec les médias, sans aucun filtre. C'est une grande opportunité, mais aussi une grande responsabilité pour chacun d'entre nous. C'est pourquoi je porte mon attention de manière spécifique sur la communication, qui est un véritable atout dans le football moderne. » |

"LE FOOTBALL A BEAUCOUP CHANGÉ AU COURS DES QUINZE DERNIÈRES ANNÉES : DÉSORMAIS, CHAQUE JOUEUR EST COMME UNE PETITE ENTREPRISE, AVEC DE NOMBREUX INTÉRÊTS ET AMBITIONS PERSONNELS"

AUTO NEWS
L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE AU QUOTIDIEN
ACTU
HI-TECH
ESSAIS
SALONS
PASSION
WWW.AUTONEWS.FR
L'ACTU AUTO by MEN'S UP

auto MOTO shop

ABONNEZ-VOUS

EN QUELQUES CLICS ET EN TOUTE SÉCURITÉ !

DÉCOUVREZ LA NOUVELLE BOUTIQUE EN LIGNE AUTO MOTO

Achetez
les anciens numéros au format papier ou digital

Gérez
votre abonnement en toute simplicité dans votre espace mon compte

Lisez
vos magazines en version digitale dans votre bibliothèque

RENDEZ-VOUS SUR SHOP.AUTO-MOTO.COM

- R O
S A Ï
PUMA
FEDERATION ROYALE MAROCAINE DE FOOTBALL
FRMF

« CE QU'ON A FAIT AVEC LE MAROC, ÇA REMPLACE TOUS LES TROPHÉES DU MONDE »

Quelques semaines après le parcours historique du Maroc à la Coupe du Monde 2022, Romain Saïss s'est longuement ouvert à Onze Mondial. Sa fierté de capitaine, son amour des supporters, son histoire personnelle et sa passion pour le jeu, le Lion de l'Atlas n'a rien éludé. Interview avec un communiquant.

• Propos recueillis par Zahir Oussadi - Photo Icon Sport •

MAIN SS-

Est-ce que ta vie a changé depuis la fin de la Coupe du Monde 2022 ?
Non, pas trop. Pour moi, c'est toujours pareil. C'est un peu toujours la même routine. Je pense que le fait de revenir directement en club, de ne pas avoir le temps de récupérer, de retourner dans le vif du sujet, me donne l'impression que les choses n'ont pas changé. Après, tu vois bien que dans le regard des gens, des supporters, temps en temps ils te regardent d'une manière différente *(sourire)*. Ça fait un peu bizarre, mais ce n'est pas pour autant que j'ai changé mes habitudes, je suis toujours le même. On se rend compte par rapport aux gens que ce qu'on a fait, c'était vraiment exceptionnel.

Est-ce que tu mesures l'impact de ce que vous avez réalisé ?
Oui, un petit peu plus. En temps normal, après une Coupe du Monde, tu as l'été qui arrive derrière, tu vas voir ta famille, tu pars en vacances, tu es amené à voir des gens. Là, c'est un peu différent, on est tout de suite rentrés dans nos clubs, il a fallu se remettre au travail. J'ai quand même croisé des gens qui m'ont parlé de la Coupe du Monde et pas forcément des Marocains. Il y a eu aussi des Turcs, des Français, qui m'ont remercié, qui ont vibré avec nous et qui m'ont dit qu'on avait fait quelque chose d'exceptionnel. Tu te rends compte de l'impact que ça a eu pendant un mois, surtout pour les Marocains. On l'a vu quand on est arrivés au Maroc. La communion avec le peuple, c'était extraordinaire. Tu as tellement apporté de bonheur aux gens qu'ils t'en sont reconnaissants. Quand tu es joueur de foot, t'as envie de vivre des moments comme ça.

Il y a eu cette réception par Sa Majesté Mohamed VI et ce défilé en ville avec les supporters. Aurais-tu pu imaginer ça dans tes rêves les plus fous ?
L'imaginer oui parce que c'est gratuit de rêver. Mais je savais qu'on allait recevoir un bon accueil car on a un peuple passionné de football. Le foot au Maroc, c'est très important, surtout l'équipe nationale. C'était notre objectif de les faire vibrer dans de grandes compétitions. C'est ce qui manquait cruellement ces dernières années. Ils étaient tellement fiers du parcours qu'on a fait… On a reçu un soutien incroyable. Je savais qu'ils allaient nous accueillir comme il se doit, ça n'a pas manqué. C'était magnifique de voir toutes ces personnes dans les rues de Rabat et avec la cerise sur le gâteau, la réception de Sa Majesté. Ce sont des moments gravés à vie et qui te poussent à en vivre encore. C'est une source de motivation. On a envie de revivre ces moments-là.

Est-ce possible d'éprouver des regrets quand on fait une demi-finale de Coupe du Monde ?
Bien sûr. Quand tu ne gagnes pas, c'est qu'il t'a manqué quelque chose. On ne va pas faire la fine bouche non plus car on a fait quelque chose de magnifique.

"ÇA FAIT UN PEU BIZARRE, MAIS CE N'EST PAS POUR AUTANT QUE J'AI CHANGÉ MES HABITUDES, JE SUIS TOUJOURS LE MÊME. ON SE REND COMPTE PAR RAPPORT AUX GENS QUE CE QU'ON A FAIT, C'ÉTAIT VRAIMENT EXCEPTIONNEL"

Mais sur cette demi-finale, bien sûr que tu peux avoir des regrets. Tu te dis qu'on a eu tellement de pépins physiques, de joueurs qui étaient malades, que ça aurait pu être différent. Mais c'est le football, on va garder le meilleur de ce qu'on a fait. Ne pas avoir gagné, c'est une source de motivation supplémentaire pour repartir de l'avant. Il va falloir garder cette mentalité, aussi bien en CAN qu'en Coupe du Monde pour ramener un trophée au Maroc.

Je t'ai croisé en zone mixte le visage fermé après la demi-finale, toi qui es d'ordinaire si souriant. C'était lié à quoi ?
On reste des compétiteurs, tu ne peux pas te réjouir d'avoir perdu. Ça ne nous ressemble pas. On voulait aller au bout. C'était de la déception parce qu'on était éliminés et doublement encore parce que j'ai dû sortir sur blessure. Ça faisait beaucoup de déceptions à digérer, à chaud, c'était normal. Avec du recul, avec tous les sacrifices effectués, tu te dis que c'est quand même quelque chose de merveilleux. Il y a encore une marge de progression si on veut rééditer ce genre de performance et ramener un trophée.

"AUCUNE DES ÉQUIPES NE NOUS ATTENDAIT AUSSI LOIN. ON N'ÉTAIT PAS FAVORIS. JE NE VAIS PAS DIRE QU'ON JOUAIT SANS PRESSION MAIS VOILÀ, ON ÉTAIT PRÊTS À ALLER AU COMBAT, À ALLER À LA GUERRE"

Cette blessure était-elle juste physique à cause de l'enchaînement des matchs ou était-ce aussi mental avec la grosse pression que vous avez subie ?
Non, je pense que c'était physique. Mentalement, aucune des équipes ne nous attendait aussi loin. On n'était pas favoris. Je ne vais pas dire qu'on jouait sans pression mais voilà, on était prêts à aller au combat, à aller à la guerre. On était en mission. On a eu une accumulation de pépins tout au long de la compétition. Tout le monde est allé au bout de lui-même. C'est ce qui nous a amené en demi-finale. Il faut bien se rendre compte de tout ce qu'on a fait.

Regrettes-tu d'avoir démarré la demi-finale contre la France alors que tu étais diminué ?
Non. Je l'aurais regretté si je ne m'étais pas senti bien avant. Ce n'était pas le cas, j'ai beaucoup travaillé entre le quart et la demi. Le but, c'était de tenir une mi-temps, une heure. J'ai fait beaucoup de soins, à l'entraînement, je me sentais bien. Je n'ai pas triché, j'ai effectué tous les sprints nécessaires à l'échauffement. J'aurais préféré ressentir quelque chose à l'échauffement et abandonner plutôt que de jouer et que sur une action bénigne, je me reblesse au bout de quinze minutes. C'est le seul petit regret que je peux avoir. Mais j'ai pris la décision avec le staff d'essayer parce que je me sentais bien et que j'ai tout fait pour être là. J'ai tenu vingt minutes.

On revient au tout premier match contre la Croatie. Tu te dis quoi quand tu vois le public complètement acquis à votre cause au moment de l'échauffement ?
Je savais que ça allait être comme ça. Je l'avais déjà vécu en Russie, je savais que ça allait être la même chose au Qatar, voire plus. Ça n'a pas manqué, je savais que ça allait être une grande aide. Avoir le public avec toi pendant 90 minutes, ça te permet de te surpasser. Quand tu n'es pas bien physiquement, ça t'aide. C'est aussi grâce à eux ce parcours, ils ne nous ont jamais lâchés. C'est tout à leur honneur. On n'a fait qu'un avec les supporters pendant le Mondial. C'était comme si on était 30 ou 40 000 sur le terrain. C'était magnifique la ferveur.

Le fait que la compétition se déroule dans un pays arabe a-t-il aussi joué un rôle ?
C'était une première, c'était une fierté car c'est l'événement sportif le plus important avec les JO. Ça a été très bien organisé. C'était une source de motivation supplémentaire de vouloir réussir. On l'a vu au fur et à mesure de la compétition que le monde arabe était réuni derrière nous. C'était bien pour la Coupe du Monde de s'ouvrir à autre chose que l'Europe ou l'Amérique du Nord et du Sud. C'est bien. Ça montre que les pays sont prêts à organiser de tels événements.

Comment éviter le relâchement après une telle compétition ?
Le coach va veiller à ça. C'est aussi à nous les joueurs de prendre conscience que ce qu'on a fait n'est pas une fin en soi. On a désormais un statut. On est onzièmes au classement FIFA. Il va falloir l'assumer dans les mois et années à venir. Il faut que ça reste la place du football marocain et pas juste

un événement dans l'Histoire du foot et qu'on retombe dans nos travers. Il faut que ça serve pour les générations futures. Le football marocain doit continuer à se développer, à évoluer dans le bon sens pour réitérer ce genre d'exploits dans le futur.

Un petit mot sur le coach Walid Regragui. Il arrivé à transcender les journalistes en conférence de presse. Je suppose qu'il en va de même avec vous ?
Bien sûr *(sourire)*. Il a un discours, quand tu l'entends avant le match, t'as envie de tout donner sur le terrain. Il a amené ce côté gagneur qui faisait cruellement défaut à la sélection. Ça faisait pas mal de temps qu'on ne faisait rien dans les grandes compétitions. Il fallait arrêter de se trouver des excuses. On n'était pas plus nuls que d'autres équipes, on a de bons joueurs, il fallait devenir une équipe. On a su créer quelque chose de fort entre nous. Ça s'est ressenti. On faisait tous les efforts, même ceux qui jouaient moins. Tout le monde donnait envie à l'autre de se surpasser. C'est cette ambiance qui nous a permis d'aller aussi loin. Il suffit qu'un joueur ne soit pas dedans pour mettre à mal la symbiose. On a créé des liens forts et ça s'est ressenti sur le terrain. Il va falloir tirer les enseignements de cette compétition pour continuer à avancer. Il faut que ça soit une base solide et ajouter des détails pour encore s'améliorer.

Comment fais-tu pour communiquer, toi qui es capitaine, avec tous les joueurs qui viennent de pays différents (France, Pays-Bas, Espagne…) ?
Malgré le fait qu'on soit pas mal de binationaux, on avait un objectif commun. On défend tous le même pays. Il y a eu pas mal de divergences par le passé. On a montré que ce n'était plus le cas. On était tous derrière une seule patrie, une seule nation, peu importe d'où l'on venait. Niveau communication, on parle tous plusieurs langues (anglais, français, marocain, espagnol). C'est un mélange de différentes cultures. On a tous discuté ensemble. Il n'y a pas de clans, pas de barrières de la langue. Ça permet aussi d'apprendre d'autres langues.

Tu es originaire de la Drôme où tu es resté jusqu'à tes 20 ans…
Je suis toujours resté dans ma Drôme

"REGRAGUI A UN DISCOURS, QUAND TU L'ENTENDS AVANT LE MATCH, T'AS ENVIE DE TOUTDONNER SUR LE TERRAIN. IL A AMENÉ CE CÔTÉ GAGNEUR QUI FAISAIT CRUELLEMENT DÉFAUT À LA SÉLECTION. ÇA FAISAIT PAS MAL DE TEMPS QU'ON NE FAISAIT RIEN DANS LES GRANDES COMPÉTITIONS"

"MOI, C'ÉTAIT LE FOOT. TOUT LE MONDE RIGOLAIT. ON ME DISAIT DE ME CONCENTRER SUR LES ÉTUDES. VOUS ME DEMANDEZ CE QUE JE VEUX FAIRE, JE VEUX FAIRE DU FOOT, POINT *(RIRES)*"

natale, j'ai commencé le foot à côté de chez moi, à Saint-Laurent-en-Royans jusqu'à mes dix, onze ans. Je suis ensuite parti dans l'Isère, à Saint-Marcellin avant de rejoindre Valence qui était le club phare de la région. Je suis allé à Clermont à 20 ans. Petit, je n'ai jamais quitté ma région natale.

Tu étais enfant de restaurateur ?
Oui. Mon père avait un restaurant. S'il avait besoin d'un coup de main, j'allais l'aider. Donner les menus, prendre des commandes… J'étais timide donc c'était un peu compliqué *(rires)*. J'aidais aussi à débarrasser après les services ou quand il y avait du monde. Je m'occupais aussi de mon petit frère. À côté, je faisais mes études et je jouais au foot.

En aurais-tu fait ton métier si tu n'avais pas été footballeur ?
Ouh là, je ne pense pas *(rires)*. Moi et la cuisine, disons qu'on n'est pas très copains. En plus, c'était de la cuisine marocaine. Se lancer dans un couscous ou un tajine…Tu m'aurais dit de te faire un steak-frites, je me serais sûrement débrouillé, mais là *(rires)*.

Comme tu l'as dit, tu étais aussi étudiant. Quel a été ton parcours scolaire ?
J'ai obtenu ce qui s'appelait à l'époque un BAC STG avant de passer en BTS. J'ai eu cette opportunité d'aller à Clermont, en Ligue 2. Le choix a été vite fait, je ne me voyais pas faire autre chose que du foot. Je faisais des études mais c'était un plan Z. Je ne me voyais rien faire d'autre que du foot. Mais un moment donné, tu arrives à un âge, il faut assurer ses arrières pour pouvoir faire un métier. J'étais dans tout ce qui était marketing, je n'étais pas sûr de vouloir faire ça. C'est la chose qui m'ennuyait le moins, on va dire que je me débrouillais un peu. Mais il fallait que je fasse du foot. En BTS, tout le monde voulait être commercial. Moi, c'était le foot. Tout le monde rigolait. On me disait de me concentrer sur les études. Vous me demandez ce que je veux faire, je veux faire du foot, point *(rires)*.

"QUAND TU AS UN RÊVE, IL NE FAUT JAMAIS L'ABANDONNER MÊME AVEC 0,000001% DE CHANCE. JE NE VOULAIS PAS AVOIR DE REGRETS EN ME DISANT QUE JE N'ÉTAIS PAS SÉRIEUX. J'AI TOUT FAIT POUR Y ARRIVER ET J'AI ÉTÉ RÉCOMPENSÉ"

Tu n'as pas eu envie de tout plaquer quand tu continuais à évoluer dans des divisions inférieures ?
J'avais la chance d'être dans un club anciennement professionnel. J'ai côtoyé pas mal d'anciens pros qui étaient revenus au club avec des profils atypiques. Je me suis dit que tout était possible. C'était l'époque des Ribéry, Valbuena, qui avaient eu des parcours différents de ce qui se faisait normalement. J'étais dans un club structuré qui voulait revenir dans le monde professionnel. J'ai continué à travailler même si je jouais en DH. J'ai commencé en DHR, j'ai gravi les échelons avec le club. J'ai réussi quatre montées en cinq ans. On est arrivés en CFA. Tu commences à jouer des réserves professionnelles, à gravir des niveaux. J'ai tapé dans l'œil de certains clubs comme Clermont. Quand tu as un rêve, il ne faut jamais l'abandonner même avec 0,000001% de chance. Je ne voulais pas avoir de regrets en me disant que je n'étais pas sérieux. J'ai tout fait pour y arriver et j'ai été récompensé.

Ne pas avoir fréquenté de centre de formation, était-ce une motivation supplémentaire ?
Forcément. Encore aujourd'hui à 32 ans, mentalement je me sens bien, physiquement aussi. Je veux encore vivre des émotions fortes. Je n'ai pas ce truc d'être un joueur formaté. Petit, j'aurais adoré faire un centre. Ça m'a aidé à rester spontané, à garder cette fraîcheur, à ne pas calculer. Je me rends compte des efforts fournis. Tu peux avoir autant de talent que tu veux, si tu ne bosses pas, tu n'y arriveras pas ou alors tu auras beaucoup de mal.

Après Clermont, tu franchis à chaque fois plein d'échelons : Le Havre, Angers, Wolverhampton... Tu te disais quoi ?
Je ne me prenais pas la tête. Je n'ai pas gravi les échelons à 2 000 à l'heure. Tout ce que je rencontrais, c'était nouveau pour moi. Il fallait que je valide chaque palier, c'est ce que j'ai fait tout au tout long de ma carrière. C'est nécessaire pour aller plus haut. Si je n'arrive pas à être performant, je ne peux pas aspirer à aller au-dessus. C'est le fil conducteur de ma carrière. Je suis passé de Clermont, qui à l'époque était un club stable de L2, au Havre, un club confirmé qui sortait des gros talents, puis la Ligue 1, la Premier League. J'aurais pu aller plus vite à certains moments. Ça aurait pu être mieux, ça aurait pu être pire.

Es-tu un mordu de foot à la télé ?
Avant, je regardais je ne sais combien de matchs à la télé. Aujourd'hui, c'est un peu plus compliqué sinon ma femme et mes enfants vont être un peu moins contents *(rires)* même s'ils étaient fiers de notre parcours au Mondial. Mais quand je me lève, je regarde les applications pour voir les matchs qu'il y a. Si j'en vois un qui m'intéresse ou si c'est un ancien club, je vais regarder. J'ai toujours cette passion. Le jour où je ne l'aurai plus, c'est que ça ne sera plus pour moi.

Hormis le Championship, tu n'as pas remporté de trophées. Est-ce un manque pour toi ou alors le fait d'être décoré par Sa Majesté est-il une plus belle reconnaissance de ta carrière ?
Je ne l'échangerais pas contre d'autres

trophées, c'est certain. Être distingué par Sa Majesté, par son pays, c'est quelque chose d'exceptionnel. C'est sûr cependant que j'aurais aimé gagner de nombreux trophées. Je n'oublie pas d'où je viens, je viens de tellement loin que je suis reconnaissant de ce que j'ai aujourd'hui et de ce que j'ai fait pour l'avoir. Tu peux toujours avoir plus mais tu peux aussi avoir moins. J'ai joué en Ligue 1, en Premier League, ce qui était mon rêve, en sélection, j'ai disputé des CAN, des Coupes du Monde, je suis capitaine de ma sélection. Ce sont des choses qui me font chaud au cœur. En tant que compétiteur, ce ne sont pas des fins en soi. Mais je fais tout pour avoir plus, gagner des titres. Je veux finir ma carrière et me dire que j'ai tout donné, que je n'ai pas triché. Si tu n'as pas eu mieux, c'est que tu as atteint tes limites. Ce qu'on a fait avec le Maroc, ça n'a pas de prix. Ça remplace tous les trophées du monde, sauf peut-être la Coupe du Monde *(rires)*…

Si tu pouvais avoir un super pouvoir, quel serait-il ?
Il y en a tellement qu'on pourrait avoir pour faciliter les choses. Peut-être le pouvoir d'amener la paix chez tout le monde. Je pense que parfois on se prend un peu la tête pour pas grand-chose. Ça peut créer des tensions, des problèmes au sein d'une famille, entre deux personnes de différentes cultures alors qu'il n'y a pas de raison. Quand tu réfléchis, on est tous de passage. On doit bien se comporter et faire le bien autour de soi. Une vie, ça doit être agréable, il faut surmonter les épreuves de la meilleure des manières.

Si tu étais journaliste, quelle question poserais-tu à Romain Saïss ?
Sûrement les mêmes questions que tu m'as posées sur mon parcours. Alors peut-être : *« Qu'est-ce qui me rend fier aujourd'hui »* ?

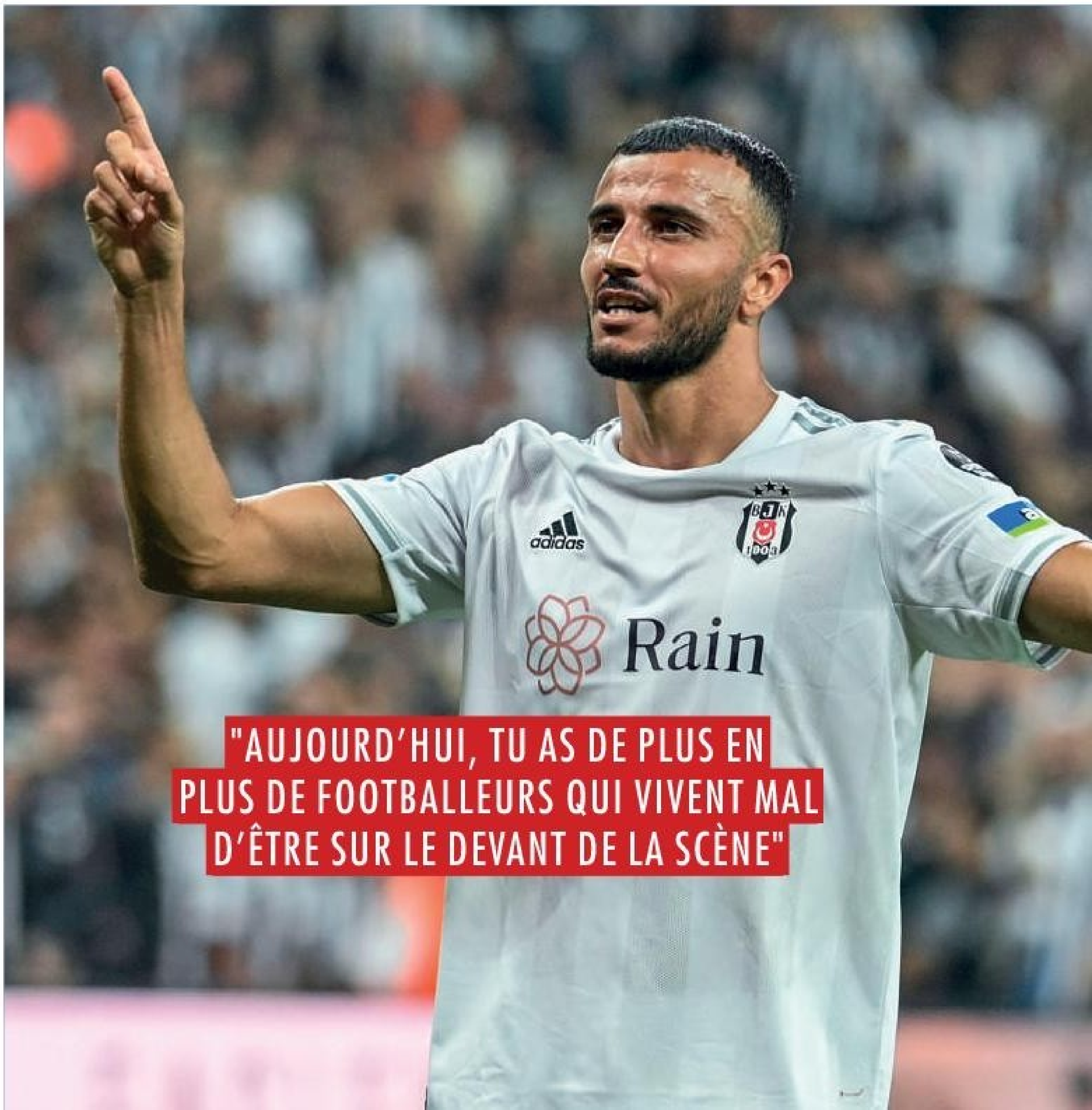
Du coup, qu'est-ce qui te rend fier ?
Comme je te l'ai dit, ma carrière me rend fier. Je sais tout ce que j'ai fait pour en arriver là. Voir les gens autour de moi, mes proches, les voir heureux de ce que j'ai fait, qu'ils soient fiers de ce que je suis devenu et de ce que je fais aujourd'hui pour le foot, pour mon pays, pour mon club… Voir la fierté dans les yeux de ma femme, de mes enfants, de mes parents, de mes grands-parents… Je suis quelqu'un d'assez pudique. Il n'y a pas mieux que de rendre ses proches fiers. Quand je les voyais pleurer à la Coupe du Monde, ça n'avait pas de prix. C'est pour ça qu'on fait du foot, pour procurer ce genre d'émotions. Je les remercie du soutien qu'ils m'apportent depuis tant d'années.

Si tu devais finir cette interview par une phrase qui te représente, quelle serait-elle ?
Cette phrase vient d'une personne qui avait aussi galéré dans ce qu'elle avait entrepris. Elle disait que la critique était aisée mais que l'art était difficile. C'est un peu ça tout au long d'une carrière. Même plus jeune quand tu aspires à faire quelque chose. C'est facile de critiquer les gens et de leur mettre des bâtons dans les roues. Réussir à faire les choses, c'est tout un art dans un sens où ce sont des détails qui font la différence. C'est facile de critiquer mais faire les choses, c'est difficile. En général, les gens critiquent mais ne font pas beaucoup. Les critiques m'ont fait beaucoup avancer. Ça a été une source de motivation, je n'ai pas plongé dans le doute ou une quelconque dépression. On ne se rend pas compte. Aujourd'hui, tu as de plus en plus de footballeurs qui vivent mal d'être sur le devant de la scène. Les gens ne se rendent pas compte que les critiques peuvent heurter. Pas seulement la personne en question mais aussi l'entourage. C'est ce qui m'a fait avancer et finalement je remercie ceux qui m'ont critiqué *(rires)*.

Sur 10, quelle note te mettrais-tu pour cette interview ?
Je ne sais pas, j'étais pas mal non ?

Tu étais même très bien, j'étais content de te croiser à chaque fois en zone mixte, je savais que j'avais un bon client.
En même temps, j'étais obligé, j'étais capitaine *(rires)*. Si personne ne s'arrête… Ça fait partie du métier aussi. C'est normal. Allez, je me mets un petit 8, la perfection n'existe pas.

LES BONUS DE L'INTERVIEW SUR
ONZEMONDIAL.COM



"AUJOURD'HUI, TU AS DE PLUS EN PLUS DE FOOTBALLEURS QUI VIVENT MAL D'ÊTRE SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE"

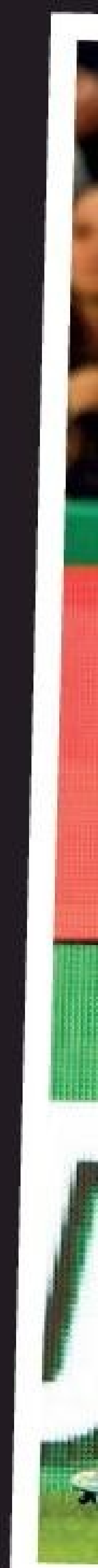
FOCUS

DU COQ À L'OIE, UN FRANÇAIS À CASA PIA

• Par Ianis Periac à Lisbonne au Portugal - Photo DR & icon Sport •

ÊTRE UN FRANÇAIS À L'ÉTRANGER, C'EST DÉCOUVRIR UN NOUVEAU CHAMPIONNAT, SE PRENDRE DE PASSION POUR UNE NOUVELLE ÉQUIPE. INSTALLÉ À LISBONNE DEPUIS DEUX ANS, KARIM EST DEVENU FAN DU CASA PIA ATLÉTICO CLUBE. IL NE L'A PAS SUBI, IL L'A CHOISI À BASE DE TABLEAUX EXCEL ET D'ÉTUDES CROISÉES ET IL NE L'A JAMAIS REGRETTÉ. DÉCOUVERTE D'UN CLUB ATYPIQUE AUX VALEURS BIEN MARQUÉES.

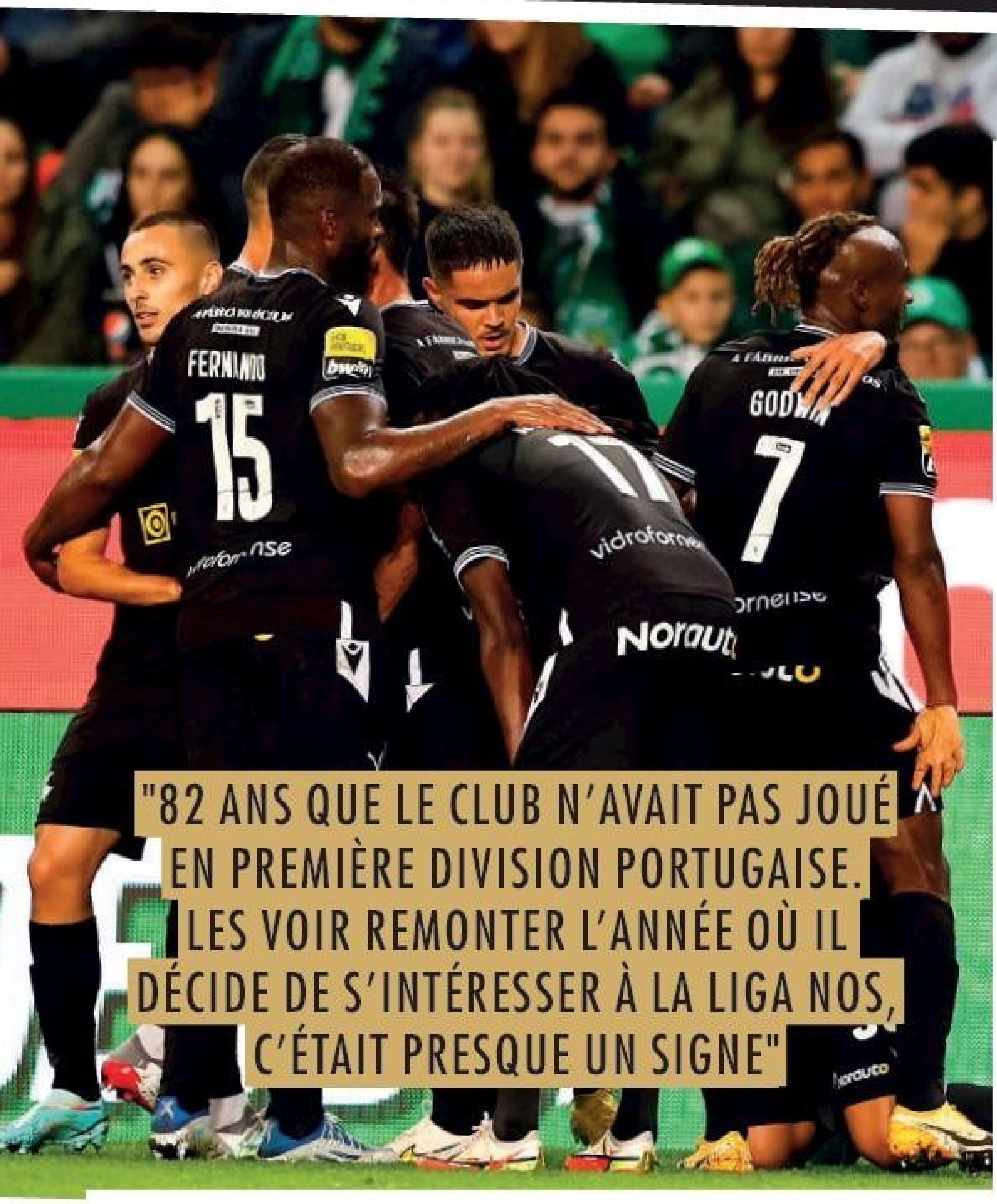
" TÊTE LA PREMIÈRE DEPUIS LE PLONGEOIR DE 10 MÈTRES, AU FIN FOND DU FOOTBALL PORTUGAIS"



Tout a commencé sur le parking de Dom Leitão (Monsieur Cochon de Lait). Karim a la petite trentaine, la coupe de cheveux d'un homme qui ne se laisse pas dépasser par les événements et une connaissance encyclopédique du football forgée par une passion aussi dévorante pour le beau jeu que pour Championship Manager. Il y a joué des heures, il en connait toutes les stars de demain, tous les prospects d'hier. Deux ans déjà qu'il vit à Lisbonne. Le temps passe vite. Une première année pour s'acclimater, un été passé à se mouiller la nuque et déjà c'était l'heure du grand saut. Tête la première depuis le plongeoir de 10 mètres, au fin fond du football portugais.

Il ne voulait pas être pour le Benfica. Il ne voulait pas être pour le Sporting. Trop évident ou trop inutile plutôt. Qu'est-ce qu'un étranger pourrait apporter dans cet antagonisme local si ancré, si fort ? Rien ou pas grand chose. Il n'aurait été rien d'autre qu'un touriste japonais venu voir Neymar, Mbappé et Messi en tribune Paris. Selfie stick dans la main droite, manuel intitulé *« Les 11 règles du football »* dans la main gauche, perdu dans une histoire trop grande pour lui, il se serait détesté. Alors il a cherché. Cherché un club où on avait vraiment besoin de lui. Un club où chaque supporter compte, un club qui puisse ranimer sa passion.

Supporter du PSG depuis toujours, il a connu les Dalmat, Luccin, Potillon et Colleter. Il en connaît toutes les histoires, tous les écueils, les a vécus dans sa chair. S'en souvient comme si c'était hier. Avec le temps, ça s'est étiolé. Il est toujours amoureux bien sûr, ces choses-là ne se contrôlent pas. Mais il est moins passionné tout simplement. Plus distant. Est ce que la signature de Messi a été le point de non retour ? Probablement. Mais ça a commencé bien avant. *« Quand on s'est mis à filmer Beyonce en tribune VIP et à la projeter sur tous les écrans géants du Parc, peut être. »* La nostalgie. La nostalgie. Les émotions étaient plus fortes quand les heures étaient plus sombres, le doublé d'un Neymar trottinant face à Sochaux n'équivaudra jamais celui d'un Amara Diané en fin de course. C'est limpide et de toute façon, *« il ne peut pas exister de vrai supporterisme dans les grands clubs capitalistes »* finit-il par trancher. C'est trop antinomique. Des joueurs payés des millions, une ville qu'ils ne connaissent pas, des places à 100 euros que seuls les touristes peuvent se permettre laissant les smicards les aduler derrière un streaming de mauvaise qualité. Très peu pour lui.



> "82 ANS QUE LE CLUB N'AVAIT PAS JOUÉ EN PREMIÈRE DIVISION PORTUGAISE. LES VOIR REMONTER L'ANNÉE OÙ IL DÉCIDE DE S'INTÉRESSER À LA LIGA NOS, C'ÉTAIT PRESQUE UN SIGNE"

LES OIES DE L'HISTOIRE SONT IMPÉNÉTRABLES

Alors, quand il est arrivé sur ce parking de Dom Leitão et qu'il a senti le fumé du barbecue de ce petit restaurant spécialisé dans le cochon de lait qui a une tête de porc comme enseigne, pour la toute première fois, il s'est dit qu'il était au bon endroit. Qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Il venait de mettre les pieds dans la cantine séculaire de ce qui deviendrait son club, le Casa Pia Atlético Clube. Collé à l'arrière-cuisine, trônait - ou plutôt végétait - l'Estadio Pina Manique, un stade champêtre de 2 574 places en noir et blanc en hommage aux couleurs de la ville, perdu dans la banlieue ouest de Lisbonne. Exactement ce qu'il lui fallait. Un petit tour dans le musée du club, quelques discussions avec les anciens de la zone et les piliers du bar, puis des recherches, des tonnes de recherches sur internet pour finir de s'en persuader et se sentir flancher. Amoureux à nouveau. Pour de vrai cette fois.

82 ans que le club n'avait pas joué en première division portugaise. Les voir remonter l'année où il décide de s'intéresser à la Liga Nos, c'était presque un signe. Ils partagent tellement de valeurs communes. Fondé le 3 juillet 1920 par deux journalistes, un historien et le premier nageur olympique portugais, le Casa Pia Atlético Clube est la section sportive de Casa Pia, une des associations les plus importantes du Portugal. Créée en 1780, elle a pour mission d'accueillir les orphelins, les mendiants et les prostituées, de leur offrir asile et éducation. De leur tendre la main en somme. Sorte de petits frères des pauvres version portugaise. Fort de ce désir d'éduquer et d'aider les plus démunis, c'est d'ailleurs dans cette structure qu'en 1834 le sport sera enseigné pour la toute première fois au Portugal, avant d'intégrer les programmes scolaires face à l'évidence de ses bienfaits. Casa Pia deviendra aussi la première école à construire un gymnase ou encore à proposer des cours de natation. Fait d'armes qui leur vaudra un surnom qui leur colle encore à la peau aujourd'hui et qu'ils tentent de porter majestueusement. *« Os Gansos », (Les Oies)*, les appelle-t-on à cause de ces nageurs qui sortaient torse nu du Mosteiro dos Jerónimos (Monastère des Hiéronymites) - où était implantée l'association - et qui rejoignaient en se dandinant la plage du Bom Sucesso située à quelques encablures de là pour nager jusqu'à épuisement.

Professionnels, ils le sont devenus au fil des ans. Presque malgré eux. Ils en sont beaucoup moins fiers que de leurs valeurs de formation, d'éducation et d'inspiration. Ça se voit au nombre vertigineux d'équipes de jeunes qu'ils comptent dans leurs rangs dont la promesse est de construire des êtres humains avant de ciseler de beaux joueurs de football. Loin du niveau extraordinaire des centres de formation du Sporting et du Benfica ou de leurs infrastructures ultramodernes, Casa Pia a pris le parti - volontairement ou non - de rester au plus proche des valeurs du monde amateur. Jouer au foot pour s'amuser, pour grandir. Respecter les règles et les adversaires, le travail, la solidarité et la diversité. Rien d'étonnant donc à voir des grappes de parents se presser au bord des terrains le dimanche après midi et dire à qui

veut l'entendre à quel point ils sont heureux d'être ici, que c'est plus humain, qu'ils n'y voient pas les pressions ni les dérives du foot moderne qu'ils ont pu connaitre ailleurs.

Jour après jour, Karim a continué de creuser dans l'histoire de son nouveau club, il a fini par y découvrir une photo. Celle qu'on voit accrochée à plusieurs endroits du stade Pina Manique. Celle prise en 1898. Enfin, celle de onze *Casapianos* – orphelins devenus sculpteur, architecte, peintre, médecin ou activiste républicain – un ballon entre les pognes, un maillot rapiécé sur le dos. Ce jour-là, ils s'apprêtent à disputer une partie de foot face aux Anglais du Carcavelos Club, qui ont apporté ce sport dans leurs valises quelques années plus tôt et qui martyrisent tout ce qui ressemble de près ou de loin à une équipe en attendant de trouver un adversaire à leur taille. La victoire 2-0 des Portugais – la première de leur histoire – aura un retentissement majeur dans le pays, considérée aujourd'hui comme le match qui a popularisé le football au Portugal. Le match qui a donné naissance au football portugais, même. Dans la foulée, ces élèves de Casa Pia forment l'Association du Bem qui deviendra avec le temps le Sport Lisboa e Benfica, SLB, fait de rouge et de blanc, trois lettres connues à Lisbonne. Voila pour l'histoire, place au présent.

LES PORTES DE L'EUROPE, FILIPE MARTINS ET VINTED

Son premier match, Karim l'a vu à l'Estádio Nacional do Jamor. Évidemment, le stade champêtre à l'arrière de Dom Leitão n'a pas été homologué par la fédération portugaise pour jouer en première division et c'est ici – dans l'ancien stade olympique de Lisbonne – que Casa Pia a élu domicile en attendant la fin des travaux de Manique. Il espère pouvoir commencer la prochaine saison là-bas, mais il sait bien qu'à Lisbonne, les jours de retard sur les chantiers se comptent en mois voire en années. Alors il prend ses aises. Se garer sur le parking en terre à l'ombre des arbres, marcher vers les quatre agents de sécurité qui contrôlent nonchalamment les billets en discutant entre eux ou vers l'unique guichet si le site internet a crashé au moment de payer sa place. 3 euros, 5 euros, 10 euros selon les matchs. Et puis rentrer, faire le tour du terrain à pied le long de la pelouse, dire bonjour à droite, dire bonjour à gauche. Se trouver une place dans les trois gradins n'est pas difficile. Regarder le match en ayant le luxe d'admirer la ville illuminée en contre-bas grâce à l'absence d'une quatrième tribune n'est pas désagréable. Loin de là. « *Je me suis senti directement à la maison,* souligne Karim. *Le genre de stade où tu as l'impression que tout le monde se connaît. Tu regardes autour de toi et tu ne vois que la famille des joueurs, les jeunes du club accompagnés de leurs parents et les anciens de Casa Pia.* » Le deuxième coup de foudre. Être si proche des joueurs, pouvoir presque discuter avec eux. Revenir à plus de normalité en fin de compte.

Très vite, il décide d'appeler quelques potes. De les emmener à « *Jamor* » comme il dit maintenant. Découvrir la bête de l'intérieur. L'amour est meilleur à plusieurs. Le week-end, il se met à éplucher l'effectif, à regarder des résumés de matchs en boucle, des bouts d'entraînements. Sur le groupe WhatsApp qu'il a crée et qui s'appelle « *Le Kop des Français de Casa Pia* », ils sont deux puis quatre, « *bientôt des milliers* » susurre-t-il sans le souhaiter vraiment. Il continue le travail, il cherche un maillot pour représenter fièrement. Il n'en trouve pas. Sur le site, on indique qu'ils seront prochainement disponibles mais il s'est mis une alerte sur Vinted. Il préfèrerait avoir celui de la saison passée quand Dom Leitão était encore sponsor. « *Avoir un maillot de foot de première division avec une tête de porc floquée dessus. Ça, c'est vraiment la classe* » sourit-il. Mais ce n'est pas près d'arriver. Pour l'instant, il n'a jamais vu de maillot porté dans la rue, jamais d'annonce sur Vinted, non plus. Le triste anonymat d'un troisième club de foot dans une ville trop occupée.

Et puis, tout au bout de la chaine alimentaire, il y a le football. Ce n'est pas le plus important, mais on y vient. Lui qui s'attendait à perdre, à souffrir semaine après semaine, se retrouve dans le Top 6 du championnat. Les portes de l'Europe, il les voit en grand. Bien plus grandes que celles du stade et il sait à qui il le doit. Filipe Martins, 44 ans, né dans la banlieue de Lisbonne et nouvelle sensation des bancs de touche lusitaniens. Dans la plus pure tradition des entraîneurs portugais, Martins est un universitaire. Le football, il y a joué un peu, à un niveau médiocre, il y a dix ans, et c'est bien plus par ses connaissances tactiques que par ses connaissances du haut niveau qu'il se démarque. Tirer la quintessence de ce qu'il a entre les mains, il sait le faire comme ce 7 janvier où son équipe se retrouve à 10 contre 11 dès la fin de la première période face au grand Porto, à ses millions et ses stars et ne concède pratiquement aucune occasion. Colmater les brèches, suivre le plan et récolter les points. 0-0 ce soir-là. Ils auraient pu gagner avec un peu de réussite en plus.

Match après match, Karim s'en est rendu compte. Il a misé sur le bon cheval. D'autant que quand son équipe joue contre les seconds couteaux de Liga Nos, les équipes de « *son championnat* », elle se laisse même aller à produire du jeu. Ce qui nous emmène au dernier point de sa démonstration. Lorsqu'il a décidé de suivre une formation de deuxième zone, c'était aussi pour découvrir le championnat portugais de l'intérieur. Connaître son véritable niveau sans être biaisé par l'écrasante domination des trois mastodontes contre qui personne n'ose franchir la ligne médiane. Il voulait comprendre. Il voulait « *voir tous ces clubs qu'on croise une fois tous les dix ans en Coupe d'Europe* ». « *Ils sont nuls mais ils battent Rennes à chaque fois* » plaisante-t-il avant d'ajouter : « *La seule différence c'est qu'ils prennent cette compétition au sérieux et c'est ça que j'aime ici. Savoir prendre les choses au sérieux, sans se prendre au sérieux* ». Et puis il s'en va. Ce soir, Casa Pia affronte Vicente à l'occasion de la 17ème journée en clôture de la phase aller. Il lui reste du chemin à faire.

"LUI QUI S'ATTENDAIT À PERDRE, À SOUFFRIR SEMAINE APRÈS SEMAINE, SE RETROUVE DANS LE TOP 6 DU CHAMPIONNAT. LES PORTES DE L'EUROPE, IL LES VOIT EN GRAND. BIEN PLUS GRANDES QUE CELLES DU STADE ET IL SAIT À QUI IL LE DOIT"

La vie ~~cachée~~ des stars

Il y a la vie au bureau et la vie en société. Le Jean-Pierre de la compta et le Jean-Pierre du samedi soir et du dimanche matin. Une personne, trois personnalités. Dans le monde du foot, rien n'est différent. Toutes ces actions qu'on aime admirer au ralenti ont leur propre vie dès qu'elles sortent des spotlights et du terrain.

• Par **Ianis Periac** •

Le-coup-franc-de-Messi

34 ans, célibataire, 59 enfants

Petite coupe en brosse sur le coté, dans la vie de tous les jours, Le-coup-franc-de-Messi travaille chez Darty. Il vend des écrans géants et des tondeuses pour parties intimes. S'il le voulait, il vendrait de la décence à Pascal Praud, mais il ne le veut pas. Il ne fait pas de politique. Il se contente de vendre tout ce qu'on lui présente. Mais qu'est-ce qu'il le fait bien ! La voix posée et arrondie, une caresse dans le dos, il met sa cible dans un confort incroyable, l'endort et frappe en pleine lucarne dès qu'il est prêt. Imparable.

Le-centre-de-Trent-Alexander-Arnold

423 ans, célibataire endurci, arrivé en retard une fois, c'était pendant la guerre de cent ans.

Dans la vie de tous les jours, Le-centre-de-Trent-Alexander-Arnold est expert comptable. Il se lève à 6h57, fait 321 pompes et 152 abdos avant de petit-déjeuner de 7h12 à 7h26. Puis, il s'habille et va au bureau en trottinette électrique où il arrive toujours à l'heure. 7h59 pour être précis, car 8h00 c'est déjà en retard. Dans son armoire, il possède sept costumes différents pour les sept jours de la semaine. Ça va du gris chiné au gris anthracite, ils sont tous coupés sur mesure et viennent de grandes maisons. Le week-end, il joue au golf et fait des mots croisés. Le-centre-de-Trent-Alexander-Arnold sait s'amuser, mais c'est surtout un métronome.

Le-contrôle-de-Benzema

78 ans, marié, père de deux enfants, aime les brocantes.

Petite veste en tweed avec coudières sur gilet en cachemire bleu, le contrôle de Benzema passe le plus clair de son temps dans un fauteuil en cuir quand il n'est pas sur un terrain de foot. Il aime fumer la pipe en disant « *Hmmm hmmm, intéressant* », « *Hmmmm hmmm, continuez* », il faut dire qu'il est psychiatre. On peut lui envoyer tous les cas désespérés, les boulets de canon, les parpaings, les passes de Vinicius, il sait toujours comment reprendre la main sur la situation. Pendant ses hobbies, il lit Kant et fait du Yoga en buvant des Jus détox. « *Namaste* » dit souvent Le-contrôle-de-Benzema avant d'installer son interlocuteur dans un nuage de coton.

Les-transversales-de-Toni-Kroos

Âge inconnu, profession inconnue, nom inconnu

Trois femmes à la maison, Les-transversales-de-Toni-Kroos sont polygames. Huit cerveaux dans le boite crânienne, elles arrivent à jongler avec leur emploi du temps sans que jamais ça ne pose de problème. Sept coups d'avance sur tout le monde, elles ont fait fortune dans l'immobilier et vivent désormais de palace en palace. 387, code meurtre. Ce n'était qu'une couverture. Dans la vraie vie, Les-transversales-de-Toni-Kroos sont des Hitmen.

Le-tacle-de-Virgil-Van-Dijk

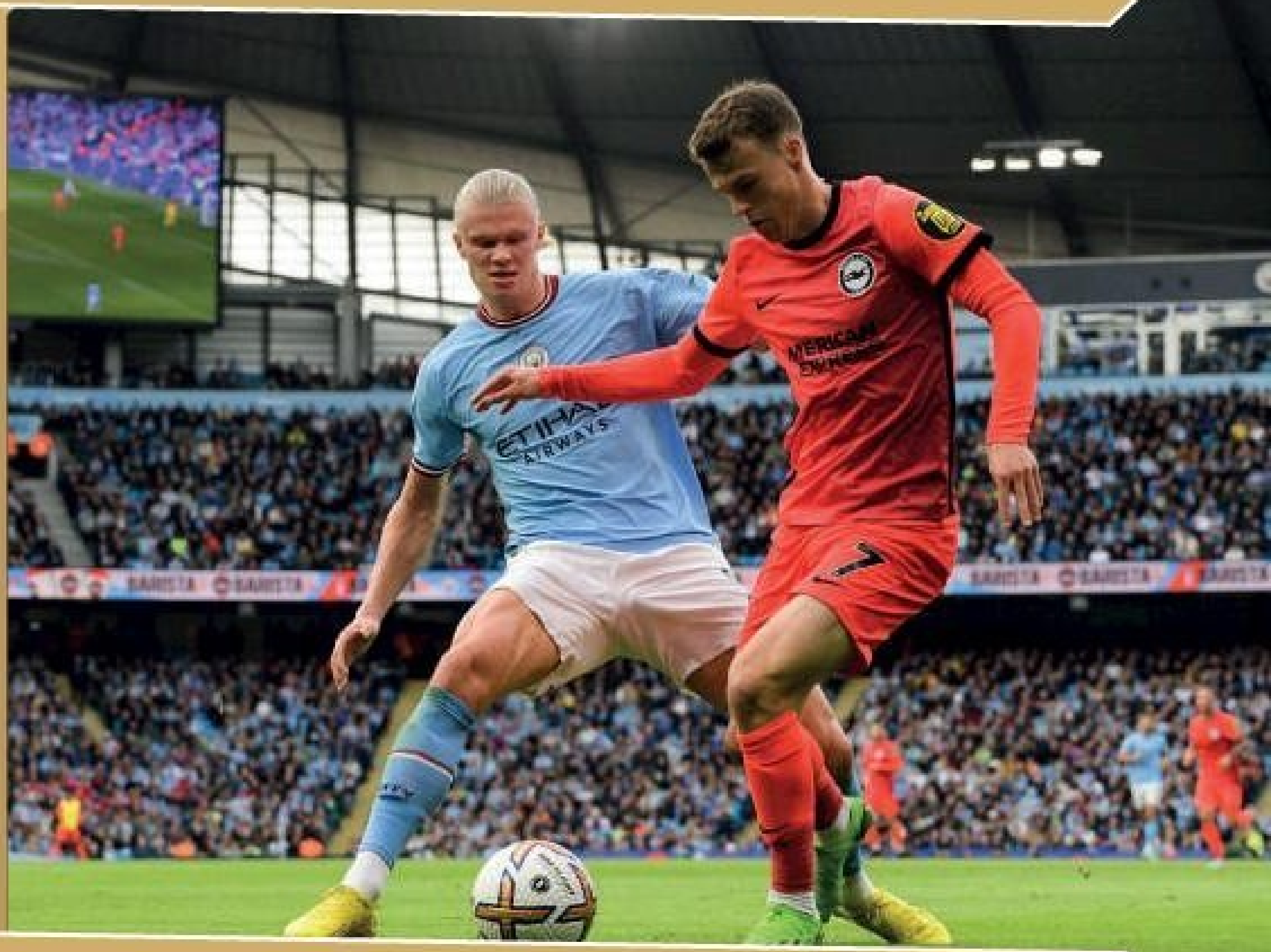
42 ans dont 37 en tant que Docker

Verre de Vodka le matin, verre de rhum à midi. Le soir, Le-tacle-de-Virgil-Van-Dijk boit de l'eau, car il a une réunion des Alcooliques Anonymes. Il sait qu'il ne pourra pas se contenir éternellement et redoute le moment où il explosera, alors il fait tout pour se retenir. C'est pour ça qu'on ne le voit jamais. Cependant, il le sait et tout le monde le sait, un jour ça explosera et c'est tout le stade qui se retrouvera à terre.

La-feinte-de-corps-de-Verratti.

27 ans, clubber, 978 conquêtes

La-feinte-de-corps-de-Verratti est un *fuckboy*. On sait que c'est un salaud. Tout le monde le voit venir avec son sourire enjôleur, ses vêtements violets et ses belles paroles mais personne ne peut rien y faire. Quand il va en boîte, la musique s'arrête dès qu'il rentre sur la piste et tous les clients font un pacte. *« Pas cette fois »* répètent-ils à l'envi. *« Pas cette fois. »* Oui mais voila, La-feinte-de-corps-de-Verratti fait un pas. Puis un autre à l'opposé et enfin un troisième et toute la boîte est déjà en train de danser. Ils ont suivi la musique jusque sur le parking sans voir que La-feinte-de-corps-de-Verratti s'était installée en carrée VIP. Huit magnums de Dom Perignon posés sur la table basse.



Les-cojones-de-Haaland

43 ans, 172 kilos, une hygiène de vie déplorable

Dans la vie de tous les jours, Les-cojones-de-Haaland sont obèses. Un problème d'alimentation probablement. Ce n'est pas grave, ça les aide à faire peur aux autres et à imposer leur volonté. Elles sont le croque-mitaine. Elles sont le parrain de la mafia. Costume taille 78, guitarisées en cas de problème, elles sont toujours prêtes à revendiquer le trône. Capables de déclencher une bagarre dans une pièce vide ou de terminer une émeute à elles seules. Les-cojones-de-Haaland sont carnivores et elles mangent mal équilibré et saignant.

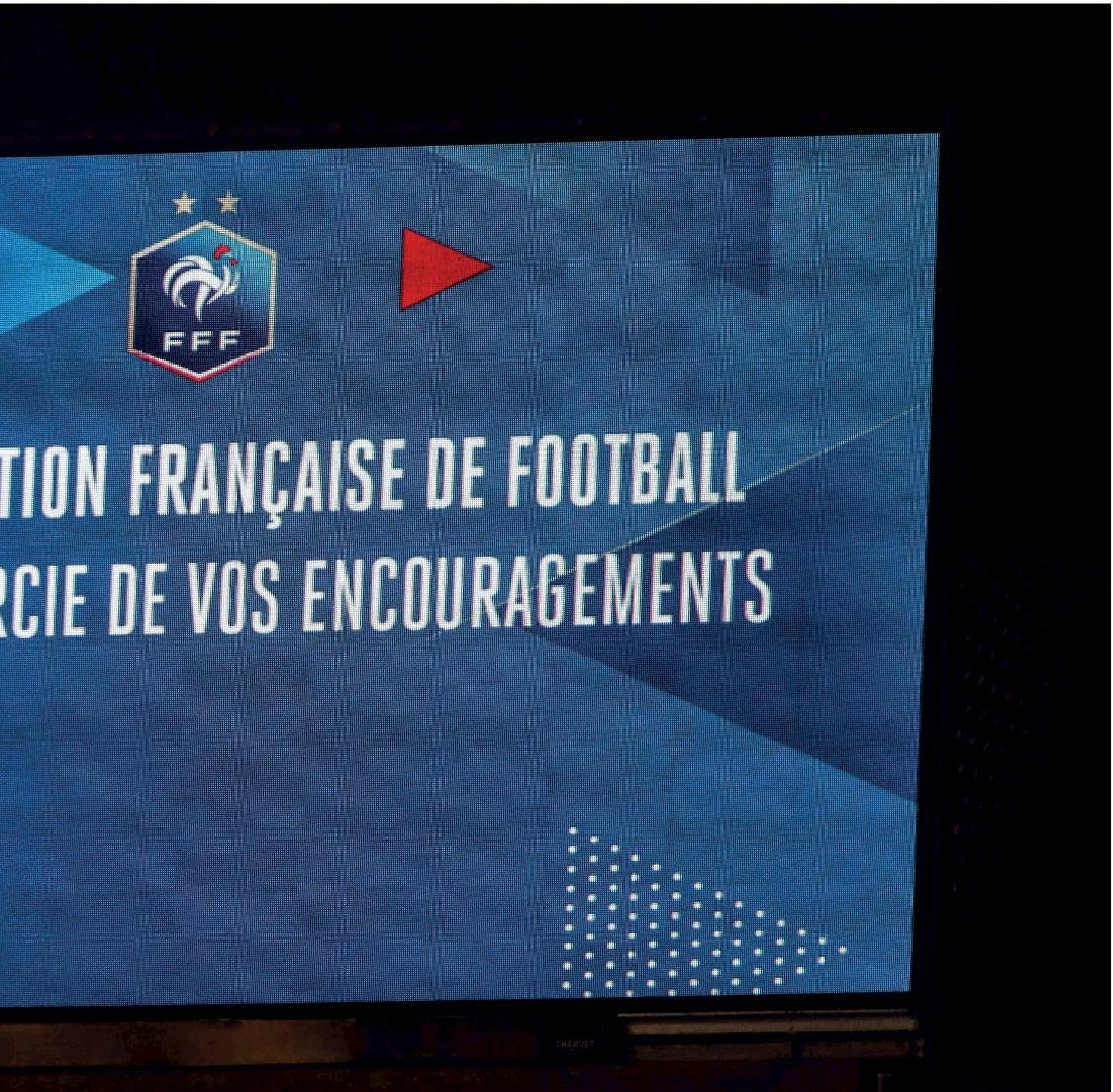
- FRANCE

70 / RENCONTRE
FLORIAN SOTOCA

76 / MY LIGUE 2
AMIR RICHARDSON

78 / MADE IN FRANCE
DANS LES COULISSES DU FOOT AMATEUR

82 / FOOT FÉMININ
LINDSEY THOMAS


FFF
TION FRANÇAISE DE FOOTBALL
RCIE DE VOS ENCOURAGEMENTS

RENCONTRE

- FLO SOTO

« J'AI ENVIE QUE CELA DURE ENCORE 15 ANS »

Une trajectoire singulière, une simplicité sans nom et un attaquant redouté. Le plaisir avant tout et le RC Lens dans le cœur. Du monde amateur aux premières places de Ligue 1, rencontre avec Florian Sotoca.

• Propos recueillis par Rafik Youcef à Lens - Photo So Graphic & Icon Sport •

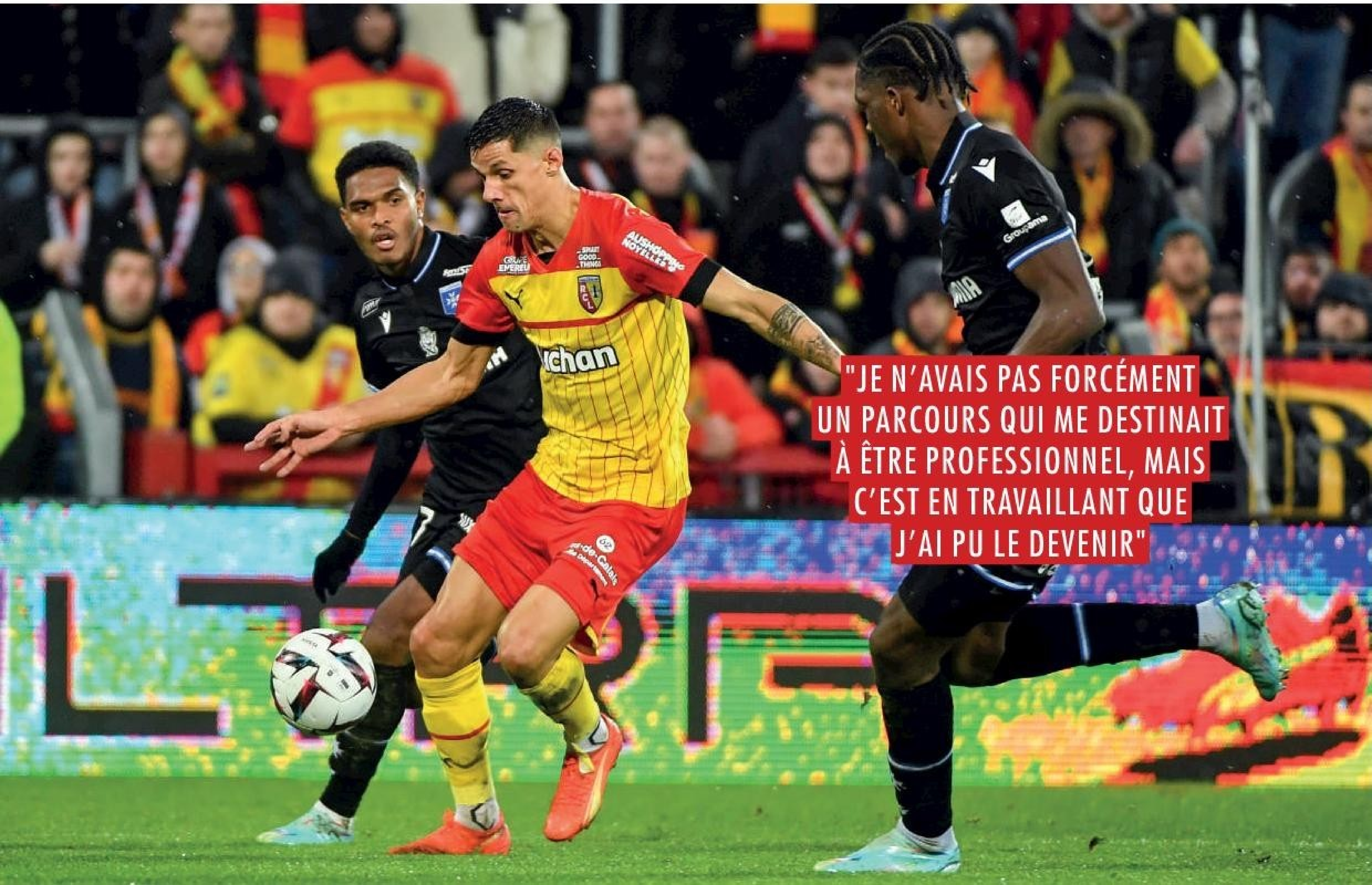
RIAN
CA-

Actuellement, tu es considéré comme l'un des meilleurs attaquants de Ligue 1. Pensais-tu que c'était possible ?
C'est vrai que ma carrière s'est décantée sur le tard, j'ai un parcours un peu atypique. S'il y a dix ans, tu m'avais dit que je me retrouverais deuxième de Ligue 1 avec Lens, un club historique du championnat français, je t'aurais pris pour un fou. Mais la vérité est là, on prend énormément de plaisir à jouer ensemble, je prends énormément de plaisir à être dans ce club, et c'est le plus important. Dans la vie, il faut toujours espérer. Mon rêve était de devenir professionnel, j'ai connu des soucis pour y arriver, mais j'y suis arrivé. Le plus important, c'est de toujours croire en soi-même et en ses rêves.

Comment peut-on penser qu'il est possible de vivre du foot quand on n'a jamais fait de centre de formation ?
Il y a des carrières particulières. J'en ai une. Il y a des parcours atypiques qui font que le foot est universel et fait pour tous. Le monde amateur, je l'ai connu, il est difficile. Vous travaillez à côté, il faut gagner sa vie, mais j'y ai toujours cru et je n'ai jamais rien lâché. Vous passez par des moments compliqués, mais vous vous accrochez. À 32 ans, je vis un rêve tout simplement. Tous les matins, quand je me lève, j'ai la banane parce que je sais la chance que j'ai d'être là et j'essaie de le transmettre aux jeunes. Quand vous sortez d'un centre de formation, vous êtes préparé pour être professionnel. Quand vous passez par la case amateurs, c'est plutôt un rêve. C'est beau d'être là, mais j'ai encore de belles années devant moi. Et j'espère que ça se terminera le plus tard possible parce que je suis tout jeune dans ma tête et j'ai encore envie de progresser.

Est-ce un regret de ne pas avoir fréquenté de centre de formation ?
Non, pas forcément. Ça n'a pas été une frustration. J'étais dans mon petit club à Narbonne, en DH, en CFA2. J'ai vécu une vraie jeunesse, j'ai fait mes études, j'ai fait la bringue. Tout cela m'a permis, peut-être, de m'endurcir, de connaître la vie active, puisque je travaillais à côté. Cela m'a permis de découvrir autre chose. Peut être que si j'avais été dans un centre de formation, je n'aurais pas eu la même carrière, ni le même parcours. J'en suis très fier et pour rien au monde, je ne le changerais.

Tu n'aurais peut-être pas eu une *« vraie jeunesse »* comme tu le dis ?
Oui, tu sais, jeune parfois, vous avez envie de profiter de la vie. C'est ce qui m'est arrivé. Je n'avais pas forcément un parcours qui me destinait à être professionnel, mais c'est en travaillant que j'ai pu le devenir. J'avais un bac STG, en comptabilité, puis un bac+2 à la FAC de Montpellier en animation et commercialisation dans le domaine sportif. Au bout de ce bac+2, il fallait que je travaille puisqu'en CFA2, on avait des petits revenus. Je devais financer mes études et mon appartement. Je travaillais à côté, dans l'entreprise de mon oncle pendant un an. Après cette année, je suis parti à Martigues en CFA. Tout a commencé là.



"LA DH, LA R1 MAINTENANT, CE N'EST PAS FACILE. J'ÉTAIS JEUNE, J'AVAIS 19/20 ANS ET VOUS RENCONTRIEZ DES PAPAS DE 35 ANS, QUI N'ONT QU'UN SEUL BUT, VOUS COUPER EN DEUX"

Tu as une anecdote marquante sur tes années de galère ?
En 2010, j'avais 20 ans, cela se passait bien pour moi dans mon club. J'avais fait un essai à Toulouse où ça s'était plutôt bien passé. Un ou deux mois après, je me fais les croisés et ça me ralentit dans ma carrière. J'aurais peut-être pu passer ce cap-là à ce moment-là. Mais ça m'a renforcé mentalement et psychologiquement. Ma famille a toujours été près de mois. C'est grâce à eux que j'en suis là aujourd'hui. Ce moment a été difficile parce que vous vous dites, je n'étais pas loin et finalement, après ça, il faut tout refaire.

C'est comment la vie de footballeur amateur ?
C'est du football, mais un tout autre football. Vous avez des voyages de cinq ou six heures en minibus, tous serrés. Une fois sur le terrain, ça reste du football. J'ai connu toutes les divisions, DHR, DH, CFA2, CFA, National, Ligue 2, Ligue 1, je les ai toutes faites. La passion l'emporte toujours.

Quelle a été la division la plus dure ?
La DH, la R1 maintenant, ce n'est pas facile. J'étais jeune, j'avais 19/20 ans et vous rencontriez des papas de 35 ans, qui n'ont qu'un seul but, vous couper en deux. Cela reste des moments particuliers, difficiles. Ces divisions-là sont très difficiles. Le National est très difficile même si cela s'est très bien passé avec Grenoble, puisqu'on est directement montés. Après, quand vous découvrez la Ligue 1, tout est amplifié, que ce soit les médias, le staff, les dirigeants, les stades…

Aujourd'hui, tu évolues en Ligue 1, tu es habitué aux nombreux articles à ton sujet. Au début, quand les premiers articles sortaient avec ton nom, étais-tu excité ?
C'est sûr que mes parents ont gardé les premiers articles. Ils les gardaient déjà en DH. C'est toujours flatteur de recevoir ces compliments, mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, c'est de se remettre en question. Je me rappelle d'un article dans l'Indépendant, un journal de Narbonne, à mes débuts. Il y avait mon oncle, mon cousin et moi sur le terrain, donc trois Sotoca. Mon père venait d'arrêter juste avant. C'était sympa de voir cet article qui parlait de notre famille. Ça avait fait un peu le buzz à Narbonne puisque c'est un gros village et tout le monde nous connaissait.

Ils jouaient à quels postes ?
Mon cousin jouait latéral et mon oncle aussi. Je jouais soit milieu droit ou en pointe. Mon père était aussi attaquant, à des petits niveaux, mais il a préféré la vie de famille. Ça m'est arrivé que mon oncle et mon cousin me crient dessus pour revenir défendre, mais ce sont de sacrés souvenirs dans mon club formateur où j'ai passé 22 ans. J'avais 17 ou 18 ans à l'époque et mon oncle était en fin de carrière, il avait 40 ans.

Ça fait quoi d'être adoubé par les supporters et les suiveurs ?
C'est gratifiant. J'ai connu des moments difficiles, je me suis accroché. En être là aujourd'hui, j'en suis fier. J'ai un parcours particulier, comme Jonathan Clauss. On en discutait souvent, en se disant : *« Tu imagines, il y a 5/6 ans on jouait en DH ou en CFA2 devant 100 supporters, aujourd'hui, on reçoit Paris à Bollaert devant 40 000 spectateurs »*. Ce sont des moments magiques, précieux. On sait la chance que l'on a de faire partie de ce

club. Je n'ai pas envie de lâcher ça. Au club, les gens ont la même mentalité et ils sont reconnaissants. Ils nous disent souvent merci pour tout ce que l'on fait. On reflète vraiment la passion de nos supporters.

En quoi les supporters ont-ils un impact sur votre jeu ?

Tu sais, à Bollaert, on vient d'enchaîner dix victoires en dix matchs, ce n'est pas anodin. Quand vous avez Bollaert à guichets fermés pour la 17ème fois, c'est magique. Quand vous rentrez sur la pelouse à Bollaert, vous ne jouez pas à onze. Forcément, cela pousse énormément. C'est en partie grâce à eux si l'on en est là aujourd'hui. En Ligue 2, on faisait des 25 000/30 000 supporters et cela prouve que c'est vraiment un public de passionnés. Cela se ressent à Bollaert où règne une ferveur magnifique. Maintenant, nos adversaires nous craignent à Bollaert, où l'on sait que l'on est encore plus forts. On espère que cela va continuer en deuxième partie de saison même si cela n'est pas facile, parce que dix victoires en dix matchs, ce n'est pas donné à tout le monde. On va essayer de garder notre invincibilité.

Quand tu es arrivé, le club galérait un petit peu en Ligue 2. Toi qui l'as vécu, comment expliques-tu ce renouveau ?

Quand je signe, l'objectif est de remonter en Ligue 1 après avoir passé près de dix ans en Ligue 2. Le club était en difficulté. La première année, cela a tout de suite bien marché même si l'on s'est souvent retrouvés troisièmes ou quatrièmes. À deux journées de la fin, avant le Covid, il y a ce changement d'entraîneur. On gagne nos deux derniers matchs. La saison est arrêtée et on monte. Ce n'était pas facile, mais on est restés parmi les deux premiers la plupart du temps. J'estime que la montée est méritée même s'il restait dix matchs derrière. C'était difficile de vivre ce retour en Ligue 1, que le public attendait depuis des années, avec des jauges dans les stades ou même carrément personne la première année. Mais depuis l'an dernier, on vit des moments extraordinaires avec notre public.

Sans le Covid, tu serais peut-être retombé en National.

C'est sûr que cette montée était particulière puisque ça s'est fait fin février/début mars. C'était des moments délicats, enfermés à la maison. On a eu ce petit moment de bonheur en apprenant la montée depuis chez nous. C'était une année particulière mais importante pour le RC Lens.

Peux-tu décrypter un petit peu le style Haise ?

Je me souviens de sa première causerie à Nice, qui nous a tous marqués. On jouait le maintien et il nous a dit que cela passerait par le jeu. C'est ce que nous avons fait depuis trois ans, où dès la première année, on a essayé de jouer notre jeu. Beaucoup d'équipes qui montent en Ligue 1 mettent le bus, attendent de voir ce qui se passe en restant derrière. Le coach a tout de suite pris les choses en main en nous inculquant ce jeu et cette tactique-là. C'est en grande partie grâce à lui que nous en sommes là. Il est à l'écoute des cadres. Parfois, il nous réunit, nous demande ce que l'on pense. On est très fiers de l'avoir comme manager général du club.

À 32 ans, tu es en pleine bourre, tu n'aurais pas aimé vivre cette période avant ?

Pas forcément. Chacun son parcours et son profil. Il y a des joueurs qui arrivent sur le tard, j'en fais partie. Je suis encore tout frais dans ma tête. J'ai envie que cela dure encore 15 ans, même si ce ne sera pas possible. Il y a des jeunes talents purs qui sortent dès leur plus jeune âge, comme Mbappé, il était destiné à être une star dès son plus jeune âge. Je suis parti de plus loin, mais je réalise la chance que j'ai d'en être là aujourd'hui.

Si cela doit durer encore trois, quatre, cinq ans, je le prends volontiers.

Si tu avais percé avant, tu aurais peut-être mal géré ta carrière ?
Exactement. Si j'avais été pro à 20 ans, peut être que j'aurais fait n'importe quoi et que je n'aurais pas eu cette carrière ni ces progrès.

Ton nom a été cité pour l'équipe de France, comment as- tu réagi à cela ?
C'est fou de voir ça. Mais aujourd'hui, je pars de tellement loin que je ne m'imagine pas en équipe de France. Après, il y a des parcours où l'on a vu des gens arriver sur le tard en équipe de France. Je me sens encore loin de tout ça, je préfère me concentrer sur le RC Lens pour finir le plus haut possible. Il y a tellement de bons joueurs et un bon vivier en France que cela me paraît difficile.

Si tu étais journaliste, quelle question poserais-tu à Florian Sotoca ?
Je ne suis pas encore dans l'après sportif et dans le journalisme, c'est à vous de me poser cette question-là. Ce n'est pas facile comme question. Je demanderais si son rêve, ce n'est pas de toucher la Ligue des Champions et les grands clubs. Forcément, tout joueur rêve de jouer la Ligue des Champions. Mais aujourd'hui, on n'est pas là pour parler de ça. On sait que ce que l'on fait est exceptionnel, mais il faut garder les pieds sur terre. Il y a de grosses équipes, mieux équipées et taillées que nous pour jouer le haut du tableau. Je pense à Paris qui est dans un autre monde, mais aussi à Rennes, Marseille, Nice qui ont de gros budgets, largement devant nous. Aujourd'hui on est devant eux et on va tout faire pour s'accrocher.

Une phrase qui te représente ?
Toujours croire en ses rêves. Vous passez par des étapes difficiles. Mon rêve était de devenir professionnel. Quand je suis retourné à Grenoble, je n'aurais jamais pensé que je serais deuxième de Ligue 1 cinq ans plus tard.

Sur dix, tu te mets combien pour cette interview ?
Allez, on va dire 7, comme mon numéro.

Tu regardes les notes dans la presse ?
Cela m'arrive.

Cela veut dire que tu les regardes tout le temps ça.
Cela m'arrive *(rires)*, souvent. Mais ce n'est pas quelque chose qui va me perturber. Si le journaliste me met 2 et que j'estime ne pas mériter cette note, je ne vais pas l'appeler pour lui mettre un bouillon. Et inversement. Je ne suis pas prise de tête par rapport à ça, chacun sa façon de penser.

Quelle est ta pire note dans ta carrière ?
Peut-être le match à Lille, trois. J'avais raté un peno, cela m'avait fait chier. Mais c'était justifié, dans un match important, penalty loupé, cela ne pardonne pas.

LES BONUS DE L'INTERVIEW SUR **ONZEMONDIAL.COM**

My Ligue 2 avec Amir Richardson

• Propos recueillis par **Rafik Youcef** - Photo Icon Sport •

La Ligue 2 est un championnat qui recèle de nombreux talents. Chaque année, plusieurs pépites franchissent le cap et brillent dans l'élite. Tous les mois, Onze Mondial part à la découverte de ces cracks de l'ombre. Transféré l'été dernier au Stade de Reims, mais resté au Havre où il est l'un des grands artisans de l'incroyable saison du HAC, Amir Richardson (21 ans) a pris le temps de retracer son parcours. Ce fils d'une ancienne gloire de NBA s'exprime avec un recul surprenant pour son jeune âge. Et n'oublie pas de remercier avec insistance sa maman. Morceaux choisis.

LIGUE 2

« LE COVID M'A OUVERT LES PORTES DU MONDE PROFESSIONNEL »

J'ai grandi dans un quartier d'Antibes, près de Nice. Je vivais avec ma mère car mon père habitait aux États-Unis. J'ai une sœur qui vivait avec nous à la maison, tandis que deux autres sœurs et un frère ont grandi aux États-Unis. J'étais un garçon calme et tranquille. Quand j'étais avec mes potes, je me lâchais forcément. Mais devant les gens, j'étais plutôt discret. J'ai arrêté l'école après l'obtention de mon bac STMG. Je voulais finir en beauté mes études avec ce diplôme et ensuite me concentrer sur mon football.

Initialement, je n'étais pas censé jouer au football. Ma mère m'a inscrit au foot uniquement pour que je prenne l'air. Elle ne voulait pas que je sois comme mon père au basket, enfermé dans une salle. Car mon père était basketteur professionnel, il aurait aimé que je fasse du basket. Ils ont ensuite vu que j'avais un petit niveau au football, du coup, j'ai continué. Je n'ai pas essayé d'autre sport. J'ai tout de suite accroché avec le foot. Pour te dire, j'ai un bon niveau au basket. Mais je ne voulais pas en faire en club. Mon père était dégoûté de mon choix au début, mais quand il a vu que j'avais un petit truc, il m'a laissé faire.

J'ai commencé dans le club de mon quartier, l'AS Fontonne. J'y ai joué de U6 à U10. En U11, j'ai rejoint l'OGC Nice. J'y ai passé toute ma préformation et ma formation. J'ai ensuite eu l'envie de voir autre chose pour des raisons personnelles et l'opportunité de signer au Havre s'est présentée à moi via Franck Sale. Il était à Nice et m'a emmené avec lui. Changer d'air m'a fait du bien. Je me suis rapidement intégré, fait de nouveaux potes. Niveau foot, mes premiers mois ont été un peu compliqués. Je suis arrivé blessé. Petit à petit, je me suis remis en forme. J'ai fait une moitié d'année U19 où j'ai alterné le banc et les titularisations. Lors de ma deuxième année U19, j'ai enchaîné les matchs, mais le Covid est apparu. J'ai eu la chance de débuter en Ligue 2 grâce aux nombreux cas de Covid en équipe première. J'ai commencé avec les pros sans avoir disputé le moindre match avec la réserve en

LA TÊTE SUR LES ÉPAULES

« Beaucoup de choses positives peuvent être dites sur moi, j'accueille ça normalement. Je ne me prends pas la tête. Les mots, les écrits, ce n'est rien, l'essentiel, c'est le terrain. Je ne me relâche pas, je ne prends pas la grosse tête. J'ai déjà signé à Reims l'été dernier. C'était important pour moi, pour ma progression. J'ai toujours rêvé de jouer en Ligue 1. J'avais d'autres clubs, mais j'ai choisi Reims car je trouve que c'est un bon projet pour un jeune joueur. Certains joueurs m'ont vivement conseillé de rejoindre le Stade de Reims. Je suis attentivement les résultats du club, ils proposent de belles choses. Les dirigeants sont en contact avec moi. Je veux aussi ajouter que ma mère est mon premier exemple depuis tout petit. Elle a toujours été là pour moi, que ce soit dans le foot ou dans la vie de tous les jours. Merci maman. »

N3. J'ai réussi un bon match et je suis resté avec le groupe. Le Covid m'a ouvert les portes du monde professionnel. Sans le Covid, je n'aurais pas joué aussi vite avec les pros.

Cette saison, on réalise de belles choses. Mais comme on se dit au club, on veut simplement progresser et travailler dans une bonne ambiance. C'est la clé de notre réussite, on travaille tous bien, dans une bonne entente. L'équipe est composée de plusieurs jeunes. On s'est tous connus au centre, nos échanges sont fluides, ça contribue à la belle vie de groupe. On a une affinité particulière entre nous et on la met au service du collectif. Tous les jeunes s'intègrent rapidement, il n'y a pas de temps d'adaptation. Mathieu Bodmer a apporté son expérience, il aide les joueurs, il nous conseille beaucoup. Il est là pour nous. C'est le directeur sportif, et aussi un grand frère. Mon père n'habitait pas avec moi, mais on se parlait tous les jours, comme s'il était là. Pour moi, c'est mon père. Je ne l'ai jamais vu comme les gens. Avant d'être une star du basket, c'est tout simplement mon papa. Évidemment, j'ai regardé des vidéos de lui, de l'époque, il était chaud *(rires)*. C'était l'un des meilleurs intercepteurs de sa ligue. Et ce qui est marrant, c'est que moi, je suis plutôt bon à la récupération. Donc on peut faire un parallèle. Après, c'était un grand joueur. J'espère en devenir un. On ne parle pas vraiment de sa carrière, c'est surtout lui qui me conseille. Il me dit ce qu'il faut éviter. Il me conseille comme un père et un ancien sportif de haut niveau. Il insiste beaucoup sur l'attitude à avoir que ce soit sur le terrain, en dehors ou dans la pression. Il me demande de ne pas faire de bêtises. Il ne parle pas français, on échange en anglais. Il vit encore aux États-Unis, il est venu en France en fin de carrière, mais il a toujours vécu là-bas. Je n'ai jamais ressenti le manque d'un père, car j'ai été habitué à ça depuis petit. J'ai toujours échangé au téléphone. J'aurais aimé le voir plus souvent, ce n'est pas facile, mais ça me va, c'est comme s'il était là.

Je suis Français, Marocain, Américain, je peux même être naturalisé Italien *(sourire)*. Pour l'instant, je n'ai pas fait mon choix, je ne sais pas. J'ai déjà été appelé en équipe de France U20, j'ai aussi fait une sélection avec le Maroc U23. Il paraît que les Américains me regardent. On verra par la suite. Je rêve de jouer au plus haut niveau, de disputer la Ligue des Champions, la Coupe du Monde, et d'écrire mon nom petit à petit dans l'histoire. Ma phrase pour finir : « Rester soi-même ». C'est inutile de s'inventer une vie ou de se donner une image, il faut être naturel.

Made in France

Fabriqué en France

LE 18 JUIN 2022 FERA DATE DANS L'HISTOIRE DU FOOTBALL AMATEUR. EN CE JOUR D'ÉTÉ, DANS LE CADRE DE SON ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À NICE, LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL (FFF) ACTE LA RÉFORME DES CHAMPIONNATS NATIONAUX AMATEURS MASCULINS. UNE ENTREPRISE QUI S'ÉTALE SUR PLUSIEURS SAISONS, MAIS DONT L'IMPACT CONCERNE DÉJÀ LA FIN DE L'EXERCICE 2022-2023 QUI SE PROFILE DANS QUELQUES MOIS. MAIS EN QUOI CONSISTE VÉRITABLEMENT CE REMANIEMENT ? POURQUOI EST-ELLE LANCÉE MAINTENANT ? QUELS CHAMPIONNATS SONT CONCERNÉS ? ÉLÉMENTS DE RÉPONSE.

• Par Florian Sermaise - Photo Icon Sport •

RÉFORME DU FOOT AMATEUR

PEUR SUR LES VILLES

La saison de tous les dangers. Pour tous. À l'instar du football professionnel (Ligue 1, Ligue 2), le football amateur s'apprête lui aussi à vivre des derniers mois de compétition haletants et stressants. Une issue définitivement actée le 18 juin 2022 par l'assemblée générale de la Fédération française de football (FFF). À hauteur de 81,09 %, plus précisément. Un quasi-plébiscite qui place les divisions inférieures sur la route de l'option 1/3/8. Soit un groupe de National, trois de National 2 et huit de National 3 à l'horizon 2025-2026. D'ici-là, les championnats amateurs vont entamer leurs transformations.

UN TIERS DU CHAMPIONNAT À LA TRAPPE

Car si les deux principales divisions hexagonales réduisent définitivement leurs contingents de deux formations chacune (passage de 20 à 18 clubs, quatre relégations effectives), le chantier s'annonce beaucoup plus imposant et longiligne pour les échelons inférieurs. À commencer par le National. À l'issue de l'exercice en cours, ce ne sont pas quatre – comme habituellement – mais six formations qui auront le malheur de descendre. Soit un tiers des équipes du championnat... Un sort jugé *« radical »*, *« compliqué »* et *« injuste »* par Olivier Saragaglia en juillet dernier.

À l'aube de cette saison *« particulièrement relevée »*, l'entraîneur de Sedan délivrait son ressenti dans nos colonnes. *« Dunkerque, Le Mans, le Red Star, Nancy... le championnat de National sera une petite Ligue 2 »*, estimait même le technicien ardennais. Des propos qui seront encore plus véridiques dans quelques mois. Car si deux écuries auront quant à elles le bonheur et le soulagement de rallier directement l'antichambre du foot français, quatre feront le chemin inverse. Au total, ce ne sont donc que dix équipes déjà présentes cette saison en N1 qui renouvelleront leur bail pour la prochaine édition.

CURE D'AMAIGRISSEMENT

Un remue-ménage qui s'annonce encore plus impressionnant aux étages du dessous. Si la troisième division est prévue pour rester à 18 clubs, les quatrième et cinquième échelons vont subir une sérieuse cure d'amaigrissement sur les trois prochaines saisons. Une transition qui démarre donc dès le mois de juin prochain. Pour les accessions, rien ne change en l'état. Chaque leader de groupe, en National 2 comme en National 3, se verra grimper au niveau supérieur. En revanche, c'est vers les trépidantes courses pour le maintien qu'il faut jeter un œil.

Concernant les quatre groupes de seize équipes qui composent le National 2, cinq relégations par poule seront effectives lors de la 30e et dernière journée du 4 juin prochain (contre quatre habituellement). À quoi s'ajoutent les deux moins bons onzièmes, tous groupes confondus. Soit 22 descentes au total, pour former un championnat

"CAR SI LES DEUX PRINCIPALES DIVISIONS HEXAGONALES RÉDUISENT DÉFINITIVEMENT LEURS CONTINGENTS DE DEUX FORMATIONS CHACUNE, LE CHANTIER S'ANNONCE BEAUCOUP PLUS IMPOSANT ET LONGILIGNE POUR LES ÉCHELONS INFÉRIEURS"

"CETTE IDYLLIQUE TROISIÈME DIVISION PROFESSIONNELLE EST L'UN DES VIEUX SERPENTS DE MER DU FOOTBALL FRANÇAIS"

de quatre groupes de quatorze formations en 2023-2024. Qui sera lui-même remplacé par une mouture de trois poules de seize en 2024-2025, pour arriver au résultat final en 2025-2026 : trois groupes de seize clubs. Soit 48 équipes au total formant le N2, contre 64 aujourd'hui.

LE FOOT FÉMININ AUSSI CONCERNÉ

Pour le championnat de National 3, là aussi les travaux sont gargantuesques. Douze groupes de quatorze formations composent aujourd'hui le cinquième échelon. Au crépuscule du présent exercice, cinq formations par poule seront renvoyées au niveau régional. Soit 60 descentes compilées. Objectif : passer à onze groupes de quatorze clubs en 2023-2024, puis à dix poules de quatorze équipes en 2024-2025, et enfin huit groupes de quatorze à l'horizon 2025-2026. Soit une division à 112 formations contre 168 actuellement. Une diète qui réduit automatiquement les chances des candidats de Régional 1 de monter en N3. Et qui pousse donc les Ligues à s'adapter durant cette mue.

Une mue qui concerne, enfin, le football féminin. Dès la saison prochaine, la D2 s'apprête à se transformer en un championnat unique de douze équipes, contre deux poules de douze formations actuellement. Les textes prévoient également la création d'une Division 3, répartie en deux groupes de douze clubs. Et la FFF de préciser que *« les équipes réserves des clubs évoluant en D1 Arkema et possédant un centre de formation agréé »* pourront y participer. Soit. Tous ces changements digérés, reste à comprendre l'intérêt recherché par cette réforme.

TROIS MOTS D'ORDRE

« L'une des volontés premières était de réduire le nombre de clubs en National 2, afin d'améliorer le niveau de cette compétition », présente Philippe Le Yondre, membre du comité exécutif de la Ligue de football amateur (LFA). Une quatrième division qui doit se convertir en véritable *« élite »* du football amateur. Une France *« coupée en trois »* en 2025-2026, qui doit également *« permettre aux clubs professionnels d'offrir à leurs équipes réserves un niveau plus adéquat. C'était aussi l'une des problématiques : donner aux réserves professionnelles un réel niveau de pratique pour faire évoluer leurs jeunes joueurs »*, justifie le dirigeant.

Concernant le National 3, *« il s'agissait d'une très forte demande depuis le début de la mise en place de cette pyramide liée à la réforme territoriale des régions »*, poursuit-il. Un championnat *« un peu hybride »*, qui s'apprête à revenir vers une compétition davantage *« nationale »* que *« régionale »* et gérée de *« manière fédérale »*, avec *« tous les bienfaits qui vont avec »*. Bref, une réforme jugée *« nécessaire »* par Philippe Le Yondre et la Fédération, afin d'augmenter le niveau de compétitivité.

Et qui découle, aussi, d'un *« problème économique »* : *« La somme allouée aux compétitions nationales restera identique. Les clubs seront moins nombreux donc le partage des ressources sera plus important »*, promet celui qui assure également la présidence du district d'Ille-et-Vilaine. Compétitivité, économie et adaptation au football professionnel sont donc les maîtres mots d'une réforme qui s'apprête à donner quelques mots de ventre. Mais qui pourrait, à terme, délivrer la fantasmée Ligue 3 en lieu et place du National. « Très demandée » par les clubs concernés, cette idyllique troisième division professionnelle est l'un des vieux serpents de mer du football français. *« Il faut faire évoluer cette compétition-là »*, reconnaît Philippe Le Yondre, avant de tempérer : *« Mais il faut laisser le temps faire »*. À l'instar des profonds changements annoncés. Peur sur les villes.

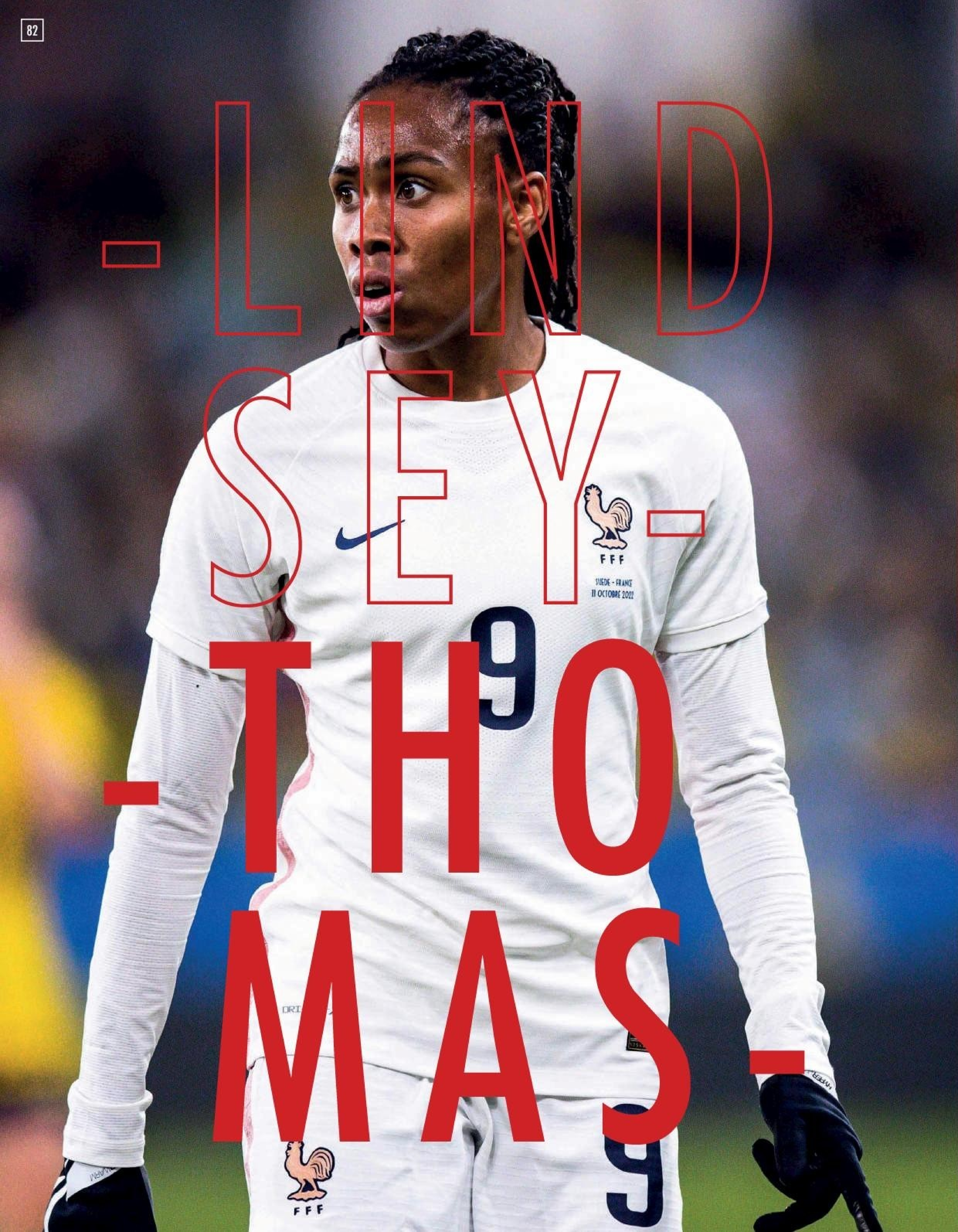
MODE D'EMPLOI

2022/2023 – 2023/2024

	2022/2023	2023/2024
NATIONAL FFF	2 montées **18 CLUBS** 6 descentes	2 montées **18 CLUBS** 4 descentes
NATIONAL 2 FFF	4 montées **64 CLUBS** 4 GROUPES DE 16 ÉQUIPES 22 descentes	4 montées **56 CLUBS** 4 GROUPES DE 14 ÉQUIPES 21 descentes
NATIONAL 3 FFF	12 montées **168 CLUBS** 12 GROUPES DE 14 ÉQUIPES 60 descentes	11 montées **154 CLUBS** 11 GROUPES DE 14 ÉQUIPES 37 descentes

2024/2025 – 2025/2026

	2024/2025	2025/2026
NATIONAL FFF	2 montées + 1 barrage **18 CLUBS** 3 descentes	2 montées + 1 barrage **18 CLUBS** 3 descentes
NATIONAL 2 FFF	3 montées **48 CLUBS** 3 GROUPES DE 16 ÉQUIPES 10 descentes	3 montées **48 CLUBS** 3 GROUPES DE 16 ÉQUIPES 8 descentes
NATIONAL 3 FFF	10 montées **140 CLUBS** 10 GROUPES DE 14 ÉQUIPES 41 descentes	8 montées **112 CLUBS** 8 GROUPES DE 14 ÉQUIPES 25 descentes



- LIND SEY- - THO MAS -

« SI JE N'ÉTAIS PAS PARTIE DE GUADELOUPE, J'AURAIS SÛREMENT ARRÊTÉ LE FOOT »

• Propos recueillis par Rafik Youcef - Photo Icon Sport •

La Coupe du Monde féminine en Australie et en Nouvelle-Zélande approche à grand pas. De nombreuses joueuses postulent et rêvent de figurer dans la liste de Corinne Diacre. Parmi elles : Lindsey Thomas. Si la buteuse de l'AC Milan se veut mesurée sur le sujet, son parcours semé d'embûches et sa soif de victoire pourraient donner des idées à la sélectionneuse. Et si la native de Saint-Claude marchait sur les pas d'un certain… Randal Kolo Muani ? Interview.

Tu as 27 ans et déjà porté le maillot de sept clubs professionnels. Comment expliques-tu tous ces mouvements ?
Je viens de Guadeloupe, je suis arrivée assez jeune en France, j'avais 15 ans et demi. Certains peuvent dire que j'ai un parcours mouvementé, mais tu sais, quand on est jeune, ce n'est pas simple de s'imposer dans son club formateur. Je suis allée chercher du temps de jeu à droite, à gauche. Ça ne m'a jamais posé de problème parce que ça fait partie de la vie d'un footballeur. J'ai pu découvrir différentes manières de faire. Je suis fière de mon parcours, même si j'ai pas mal voyagé.

Pourquoi tous ces clubs ?
J'étais dans mon club formateur, on ne m'a pas forcément donné ma chance. Du coup, j'ai été prêtée . J'ai essayé de revenir, j'ai eu un peu de temps de jeu, mais ça ne s'est pas passé comme prévu. Du coup, j'ai été prêtée à nouveau. Au bout de trois prêts, j'ai dit stop. Quand un club ne compte pas sur toi, il faut partir ailleurs tout simplement. En 2019, j'ai signé en Italie, à l'AS Roma. Tout s'est très bien passé, on a gagné le premier trophée du club, la Coupe d'Italie. Le Milan m'a ensuite recrutée pour jouer la Ligue des Champions et continuer à grandir. Comme je ne me suis pas imposée dans mon club formateur, j'ai enchaîné les prêts en espérant que mon club formateur me donne ma chance, ça n'a pas été le cas. J'ai donc été voir ailleurs.

Quelle a été la grande différence entre la Guadeloupe et la métropole ?
Le changement a été radical. Je me suis retrouvée seule en France. Toute ma famille est restée en Guadeloupe. Je suis arrivée au lycée, je me suis retrouvée qu'avec des filles, sachant que j'avais l'habitude de jouer avec des garçons. Je dormais dans le dortoir, ma famille était loin, ce n'était pas évident. J'ai eu des problèmes avec mes familles d'accueil. J'ai changé trois fois de famille d'accueil.

Tu n'as jamais pensé à arrêter le foot ?
Jamais ! Depuis toujours, je ne veux qu'une chose : devenir footballeuse professionnelle. Je savais pourquoi j'étais là. À mon arrivée à Mérignac, certaines rigolaient quand je leur faisais part de mes ambitions. Aujourd'hui, je peux te dire que je suis contente de moi malgré les galères traversées. Quand tu n'es pas bien, tu rentres à la maison et te retrouves seule, ce n'est pas facile. Tu n'as pas forcément envie d'appeler ta famille car tu ne veux pas les inquiéter. Du coup, tu fais attention à toi et tu essaies de te recadrer. Quand il faut, tu pleures un bon coup. Je me montrais professionnelle à l'entraînement et je craquais à la maison. J'ai connu des moments chauds. Mais grâce à tout ça, je me suis forgée un caractère et j'ai eu la résilience nécessaire. Petit à petit, les choses sont arrivées.

Comment es-tu tombée dans le foot ?
Il faut savoir que je viens de Guadeloupe mais qu'en plus, j'ai grandi sur une petite Île, l'archipel des Saintes. C'est tout petit, on ne la voit même pas sur la carte. Mon cousin jouait dans le club de l'Île. Avec mon papi, on allait tout le temps regarder les matchs. Petit à petit, j'ai eu envie et je me suis inscrite au club, j'avais 7 ans.

"J'AI PU ÉCHANGER AVEC GIROUD. IL EST VENU À MA RENCONTRE CAR IL A SU QUE J'AVAIS JOUÉ À MONTPELLIER, COMME LUI"

En parallèle, je pratiquais d'autres sports : natation, judo et danse. Je me débrouillais bien dans ces disciplines. Le dernier sport que j'ai fait en parallèle avec le foot, c'était l'athlétisme. À 15 ans, j'ai dû faire un choix. J'ai opté pour le foot car à l'athlétisme, j'avais un stress que je n'arrivais pas forcément à contrôler. Au foot, je n'avais aucun stress et je me régalais. Ma famille a accepté ce choix et m'a laissé partir. Sachant que ce n'est pas facile de laisser une jeune fille se rendre à l'autre bout du monde. Je remercie ma famille pour la confiance. Si je n'étais pas partie, j'aurais sûrement arrêté le foot car il n'y avait pas forcément de section féminine à l'époque. J'aurais peut-être continué l'athlétisme. Quand j'ai arrêté, mon coach était déçu, je pense que si j'avais mis la même énergie et le même sérieux dans l'athlétisme, j'aurais pu faire quelque chose. J'aimais beaucoup le 100 mètres et le 200 mètres. Ça m'a servi dans mon football et ce qui est marrant, c'est que je pense être plus rapide aujourd'hui.

Petite, quel type de fille étais-tu ?

Je ne parlais pas beaucoup, j'étais timide. Quand j'étais dans un groupe, on ne m'entendait pas forcément. Je faisais ce qu'on me demandait de faire, pas plus. J'avais du mal à aller vers les autres, j'avais un peu peur. Parfois, on se demandait si j'étais bien là. À l'école, j'ai obtenu mon bac S option SVT. J'ai ensuite commencé la fac en STAPS, mais j'ai arrêté en deuxième année à cause des déménagements. En août dernier, j'ai validé mon BPJEPS force athlétique option haltérophilie. J'envisage de passer le diplôme d'état le plus élevé en France en terme de préparation physique.

Qu'aimes-tu faire en dehors du foot ?

Quand j'avais besoin de changement dans ma vie, je me suis intéressée aux tatouages. J'ai un tatouage qui représente les trois personnes les plus importantes de ma vie, j'en ai d'autres qui sont pour le kiff, un pour ma mère et l'autre en l'honneur de mon oncle décédé il y a trois ans. C'est mon oncle adoptif, je l'avais connu lors de mon passage en Suisse. Il m'avait énormément aidé pour mon intégration et la langue. En dehors de ça, j'aime beaucoup le sport, passer du temps au spa, faire du shopping et aller au cinéma. Sans oublier les restaurants, on mange bien en Italie *(rires)*.

Comment se passe la vie en Italie ?

Je suis désormais bilingue. Le championnat a bien progressé. Quand je suis arrivée en 2019, l'Italie sortait d'un parcours remarquable en Coupe du Monde. Ça avait donné un boost au championnat. Il est devenu professionnel il y a deux ans, ce qui a élevé le niveau. Beaucoup de joueuses étrangères arrivent à chaque mercato. La vie en Italie me rappelle la Guadeloupe, les gens sont chaleureux, ça me plaît. J'ai été agréablement surprise par l'accueil reçu. Que ce soit à Rome ou à Milan, tout s'est bien passé.

As-tu déjà pu échanger avec Maignan, Hernandez, Kalulu ou encore Giroud ?

Lors de notre journée d'activités, j'ai pu échanger avec Giroud. Il est venu à ma rencontre car il a su que j'avais joué à Montpellier, comme lui. On a pu discuter quelques minutes. J'étais dans le même groupe que Théo Hernandez, mais on n'a pas vraiment parlé. Concernant Maignan, j'ai pu le croiser lors d'un shooting en début de saison. Il est très sympa. Ce n'est pas évident non plus d'aller vers eux. On n'ose pas forcément.

Tu as récemment connu l'équipe de France, quel est désormais l'objectif ?

C'était une belle et grande surprise. J'ai connu la sélection en jeunes. Je n'étais pas appelée, mais ce n'était pas une obsession. J'ai continué à travailler, cette

sélection m'a fait plaisir. L'objectif est de progresser avec mon club. Je vise un titre avec mon club et on verra si la sélectionneuse fera, à nouveau, appel à moi lors de cette deuxième partie de saison. Je ne me prends pas la tête, je donne tout au quotidien.

Pourquoi ne pas être la Randal Kolo Muani de l'équipe de France féminine ?
(Rires) Je ne sais pas. On verra ce que les prochains mois me réservent. Ce serait magnifique. Surtout qu'il est passé tout proche de quelque chose d'immense. Pourquoi ne pas l'imiter, on ne sait jamais. Je serais très fière si c'était le cas.

Quels sont les rêves de Lindsey ?
Je rêvais de remporter un titre avec les professionnelles. J'ai réussi à le faire en gagnant une Coupe d'Italie avec l'AS Roma, il y a deux ans. Maintenant, je vise un titre de champion dans un championnat majeur. Je rêve aussi de disputer une grande compétition avec l'équipe de France. Et la cerise sur le gâteau, ce serait de remporter un titre avec les Bleues. Mais ces rêves sont encore loin *(rires)*. Ce serait magnifique. Il me reste du temps pour y arriver. Après ma carrière, je rêve de voyager et de découvrir d'autres pays. J'aimerais aussi créer ma propre salle de sport à l'avenir et intégrer un club pour apporter mon expérience et mon savoir.

Si tu étais journaliste, quelle question poserais-tu à Lindsey Thomas ?
Je lui demanderais : *« Es-tu fière de ton parcours jusqu'à maintenant ? »*, sachant que je n'en ai pas forcément parlé. Je ne me rends pas compte de mon parcours depuis les années passées sur ma petite Île. Je répondrais : *« Je suis fière de ce que j'ai réalisé, je ne me rends pas compte de tout, mais il est vrai que j'ai vécu plein de choses, je ne sais pas si c'était normal ou non. J'ai traversé plein de phases, j'ai toujours vécu à 8 000 kilomètres de ma famille, je ne pouvais les voir qu'une fois par an. Beaucoup me disent qu'ils ne comprennent pas comment j'ai fait. Quand je regarde en arrière, je me dis que je suis fière donc »*.

Si tu devais terminer l'interview par une phrase qui te représente, que dirais-tu ?
Je vais te donner un mot : « Résilience ». Je n'ai jamais rien lâché. J'ai cru en ce que je voulais faire depuis mon arrivée en France. Je savais que j'allais connaître des hauts et des bas, mais j'ai gardé la même ligne directrice, je suis restée droite dans mes bottes. J'ai continué avec les valeurs qu'on m'a inculquées. Et ça m'a permis d'être là où je suis. J'ai cru en mes rêves et je continue à le faire.

Comment te noterais-tu pour cette interview ?
(Rires) Mon agent me dit souvent que je gère bien en interview. Je vais donc me mettre un 9 sur 10. Pour une fois, je me mets une bonne note. La Lindsey d'avant aurait dit 6 sur 10.

LES BONUS DE L'INTERVIEW SUR
ONZEMONDIAL.COM

"JE VISE UN TITRE DE CHAMPION DANS UN CHAMPIONNAT MAJEUR. JE RÊVE AUSSI DE DISPUTER UNE GRANDE COMPÉTITION AVEC L'ÉQUIPE DE FRANCE"

Les différent marquer et ce qu

Les défenses remportent des championnats, mais les buts gagnent des matchs. Mieux, ils disent beaucoup de l'homme qui fait trembler les filets car un humaniste ne le fera jamais avec l'aigreur d'un misanthrope ou la folie d'un esthète. Comme la manière de danser, de parler ou de se déplacer, la manière de marquer un but dit beaucoup sur ce que vous êtes. Exemples.

• Par Ianis Periac •

Le lob

Vous auriez pu fermer les yeux et frapper le plus fort possible comme n'importe quel attaquant de seconde zone. Vous auriez pu fermer les yeux et frapper à côté du ballon comme n'importe quel Harry Maguire. Oui mais voilà, vous avez l'œil ouvert et le bon. Vous avez vu le gardien avancé, votre cerveau a fait le reste. Vous avez toujours été bon en calcul rapide. V=1/3πr2.h ÷√(354Δ), si vous frappez le ballon avec un angle de 30° et une force équivalente à 2 Newton divisés par le poids d'Eden Hazard, le cuir viendra se loger dans la lucarne, hors de portée du dernier rempart, impuissant. Mieux, il viendra caresser les filets soigneusement en leur récitant du Verlaine et dira de vous que vous êtes un génie. Un vrai. Un peu torturé, mais tellement beau.

Vos modèles
Riquelme, Verlaine, Baudelaire, Totti.

La patate de forain

Vous avez vu l'ouverture, vous avez frappé. Normal, vous êtes là pour défourailler. La dentelle, ce n'est pas votre truc, sauf si elle est rose et affriolante. Vous êtes un acteur porno au top de sa carrière. Frapper, frapper, frapper et toujours très fort. Au mieux vous marquez, au pire vous faites passer un message. Stéroïdes, pilule bleue, « *War Machine* » tatoué sur les dorsaux, vous êtes un bourrin c'est vrai. Mais il en faut toujours un dans une équipe.

Vos modèles
Lex Steele, Rocco, Brock Lesnar, Adriano, Diego Costa.

Le but de renard

Votre plus grande qualité, tout le monde la connaît, vous êtes là. À l'affût. Toujours prêt à sauter sur une bonne occasion, toujours prêt à la pousser au fond ou à voler le business d'un autre. Costard, cravate, évidemment vous travaillez dans la finance. Tour Séquoia à La Défense, 42ème étage, bureau à baies vitrées.

Vos modèles
Patrick Drahi, Pippo Inzaghi, Rudi Völler, Carlos Ghosn.

L'extérieur du pied

Vous auriez pu frapper du plat du pied sécurité ou du coup de pied comme tout le monde, mais vous avez préféré mettre l'extérieur. Au micro de Thierry Henry, vous avez dit que c'était à cause de l'esthète qui sommeillait en vous, il a souri parce qu'il n'a pas mordu. Non, ce n'est pas une question de beauté, c'est parce que vous êtes limité, vous n'avez ni pied gauche, ni plan B. Vous êtes un pervers narcissique et le soir avant de vous coucher, vous vous regardez nu dans le miroir en vous passant de l'huile de coco. Celle aromatisée à la vanille.

Vos modèles
Ricardo Quaresma, Ad Laurent, Nicolas Bedos.

es façons de e ça dit de vous

But de la tête

Vous avez à peine sauté. Vous êtes grand. C'est tout.

Vos modèles
Victor Wembanyama, Bol Bol, John Carew.

L'enroulé petit filet

La vérité, tout le monde la connaît, c'était un simple plat du pied et le gardien était masqué. Il est parti trop tard, les filets ont tremblé. Oui mais voilà, vous avez fait la bonne célébration et recoiffé votre mèche alors les gens ont dit que c'était un but magistral. Les bons mots au bon moment, vous avez enrobé le tout dans un vocable incompréhensible fait d'anglais et de new tech. Vous êtes un communiquant. Vous êtes la startup nation et vous avez toujours préféré le faire savoir au savoir-faire. Bravo.

Vos modèles
Harry Kane, Robinho, Paul Pogba et Emmanuel Macron.

Le coup du foulard

Vous auriez pu frapper directement, vous avez préféré placer un coup du foulard à l'entrée de la surface. Qu'elle rentre ou non n'avait pas beaucoup d'importance, le score était déjà de 4-0. Ce qui compte, c'est le geste. C'est d'ailleurs ce que vous vous dites tous les matins avant de mettre votre pull en cachemire sur les épaules et de partir vers votre galerie d'art de Saint-Germain-des-Prés militer pour la situation des Indiens d'Amazonie.

Vos modèles
Socrates, Carlos Caszely et Éric Cantona. Mais aussi Bernard-Henri Lévy et Arielle Dombasle et c'est là que le bât blesse.

Le but collectif

450 passes. Des myriades d'ouvriers, d'orfèvres et de compagnons du devoir ont travaillé pour que la balle arrive dans vos pieds à cet endroit du terrain. Vous auriez pu décaler votre partenaire, mais vous avez préféré battre le gardien et la mettre au fond. Pourquoi ? Vous vous êtes longtemps demandé pourquoi mais au fond de vous, vous le savez bien, vous êtes un chef d'entreprise. *« Un leader »* comme vous dites avec la bedaine qui sort de votre chemise Pierre Cardin. *« Un exploiteur »* répondent vos employés.

Vos modèles
Tywin Lannister, Patrick Pouyanné, Gareth Bale.

Le CSC

Vous n'aviez rien à faire là, mais vous avez voulu aider. Donner un coup de pouce. Rendre à César ce qui appartient à César. Mais votre pied gauche a discuté avec votre pied droit et vous vous êtes emmêlé. La balle, vous l'avez prise pleine poire, vous avez perdu connaissance et quand vous avez rouvert les yeux, vos propres filets tremblaient encore. C'est votre vie depuis tout petit. D'ailleurs, vous avez mauvaise haleine et vous avez de l'acné. Vous auriez aimé être un Prince, vous êtes un crapaud. Mais vous pouvez encore trouver l'amour et tout transformer. Un simple baiser suffirait.

Vos modèles
Thilo Kehrer, Pierre Richard.

- C ' É T A I T M I

90 / CLASSIC TEAM

BULGARIE 1994

92 / ÉTOILE FILANTE

CARLOS EDUARDO

93 / HA11 OF FAME

ALESSANDRO DEL PIERO

EUX AVANT

BULGARIE 1994

LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE

• Par Florian Sermaise - Photo Icon sport •

Alors que la Coupe du Monde 2022 organisée au Qatar est encore dans toutes les mémoires, retour sur l'un des parcours les plus mémorables de la compétition : celui de la Bulgarie, lors de l'édition 1994 aux États-Unis.

Mémorable, car totalement inattendu. Présent dans la compétition pour la sixième fois de son histoire, la Bulgarie ne doit son salut qu'à un miracle vécu le 13 novembre 1993, en France. Une date cauchemar pour les uns, le début d'un rêve pour les autres. Ce jour-là, la sélection des Balkans se déplace au Parc des Princes pour y disputer la dernière journée des éliminatoires de la World Cup programmée l'été suivant. Au moment du coup d'envoi, où résonne encore dans les travées le célèbre titre *« L'Amérique »* de Joe Dassin, Hristo Stoichkov et sa bande occupent la troisième place, un point derrière les Bleus. Et sont virtuellement éliminés, donc.

RIEN D'EMBALLANT

Encore plus lorsqu'Éric Cantona ouvre le score après la demi-heure de jeu (32e). Mais l'égalisation rapide d'Emil Kostadinov relance les débats (37e) et sème la peur dans l'Hexagone. Avant que l'attaquant bulgare ne se transforme en pire cauchemar du football français. On joue les dernières secondes de la rencontre lorsque le joueur du FC Porto crucifie d'une lourde frappe sous la barre l'équipe de France de Gérard Houllier, quasiment qualifiée deux matchs plus tôt… Emil Kostadinov, lui, ne fait pas dans le sentiment et envoie presque miraculeusement sa sélection vivre son rêve américain.

Mais, là encore, rien ne prédestine véritablement la Bulgarie à un parcours de prestige. Quelques mois après avoir fait pleurer la France, les Lions disputent quatre rencontres de préparation qui n'augurent rien d'emballant. Quatre matchs, quatre nuls : contre le Mexique (1-1), les modestes Oman (1-1) et Koweït (2-2), puis l'Ukraine (1-1). Huit ans après leur dernier passage au Mondial, les Bulgares n'ont clairement rien d'un épouvantail. Encore moins lorsque le Nigeria s'amuse avec eux le 21 juin 1994, pour leur entrée en lice (0-3). Déjà dos au mur, les hommes de Dimitar Penev se doivent de réagir. Et le font !

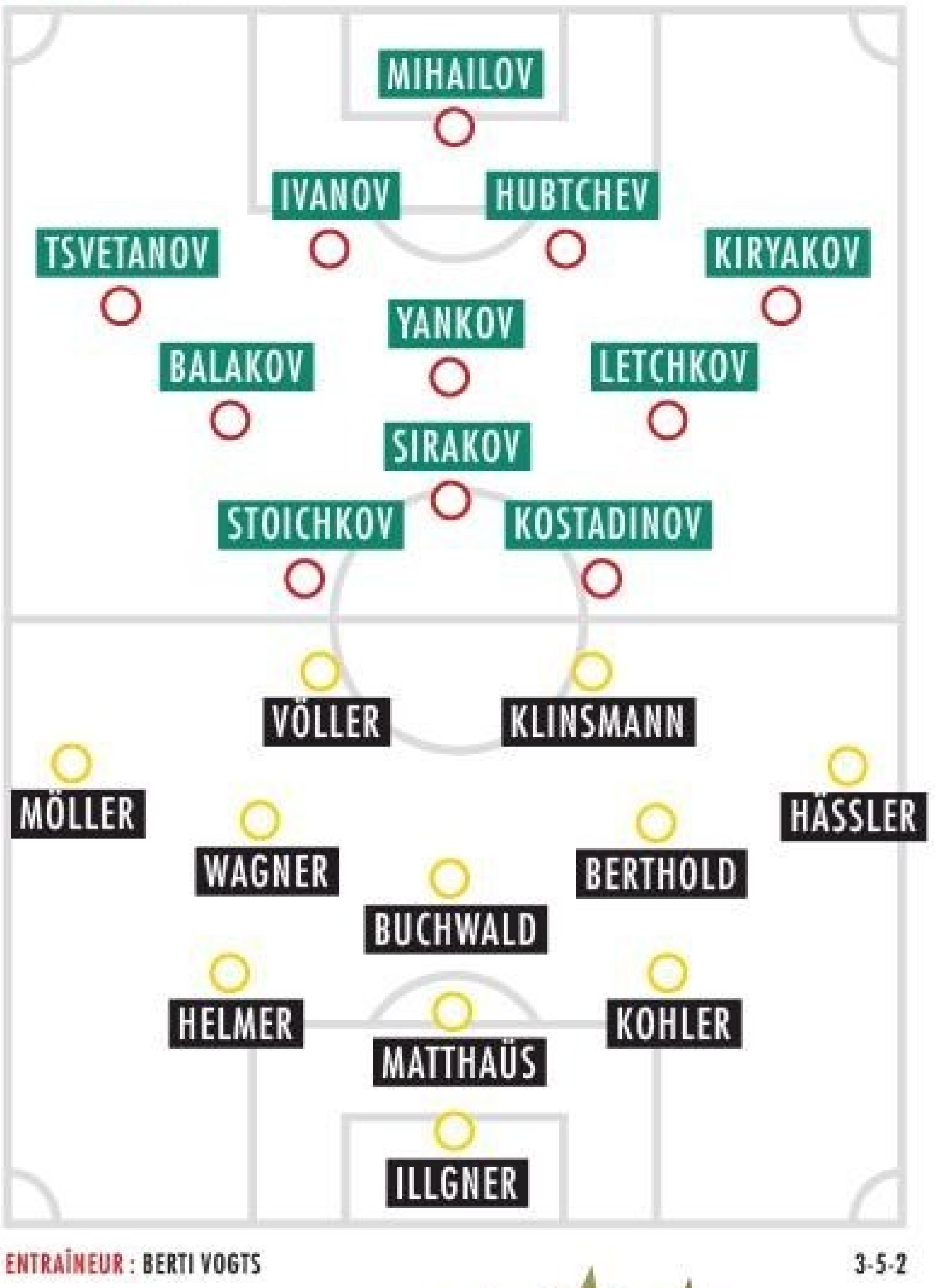
Guidée par son maître à jouer Hristo Stoichkov, la Bulgarie prend sa revanche et remporte le premier match de son histoire dans la

BULGARIE - ALLEMAGNE

QUART DE FINALE COUPE DU MONDE 1994, 10 JUILLET 1994, GIANTS STADIUM D'EAST RUTHERFORD (USA).

2-1

ENTRAÎNEUR : DIMITAR PENEV — 4-3-3



ENTRAÎNEUR : BERTI VOGTS — 3-5-2

compétition (4-0). Une finale face à une Argentine secouée par l'exclusion pour dopage de sa star Diego Maradona se profile alors. En confiance, les Européens prennent le dessus sur les Sud-Américains (2-0) et filent vers le tour suivant. Au programme ? Des retrouvailles avec le Mexique, affronté quelques mois plus tôt en préparation. Même adversaire, même score (1-1) et donc tirs au but pour se départager. Ça passe (3 tab à 1) !

MONTÉE EN PUISSANCE

Lancée, la Bulgarie poursuit son épopée en augmentant la cadence. Car c'est désormais l'Allemagne, championne du monde en titre, qui se profile. Même pas peur. Stoichkov (75e) et Letchkov (78e, 2-1) retournent la Nationalmannschaft en trois minutes après l'ouverture du score de Lothar Matthaüs au retour des vestiaires (47e). Un exploit authentique pour les Lions, désormais dans le dernier carré. Évidemment une première dans leur histoire.

Mais la marche, cette fois-ci, s'avère trop haute. Éreintée, la Bulgarie plie devant l'Italie et son buteur Roberto Baggio, malgré le sixième but de Hristo Stoichkov dans le tournoi (1-2). Pour se consoler, les Balkaniques prennent part à la petite finale contre l'autre sensation de la compétition, la Suède. Mais le mal est déjà fait, les Scandinaves le font méchamment savoir au Rose Bowl de Pasadena (0-4). L'épopée n'en reste pas moins mémorable et historique pour la Bulgarie qui ne parviendra plus à se qualifier pour un Mondial après son élimination dès le premier tour en France quatre ans plus tard. C'est ce qu'on appelle une parenthèse enchantée. |

LE SAVIEZ-VOUS ?

Si le football bulgare ne bénéficie pas des effets de cette épopée les années suivantes, celle-ci permet notamment, à court terme, de sacrer Hristo Stoichkov comme le meilleur joueur de la planète. Co-meilleur buteur du tournoi avec le Russe Oleg Salenko, celui qui évolue alors au FC Barcelone se voit effectivement attribuer le Ballon d'Or 1994. |

ÉQUIPE DE BULGARIE

ZOOM

SURNOMS
Les Lions, les Tricolores

COULEURS
Blanc, vert et rouge

PREMIER MATCH
1924

STADE
Stade national Vassil-Levski (43 230 places)

PALMARÈS
Néant

CARLOS EDUARDO

LOIN DU ROUDOUROU

• Par Florian Sermaise - Photo Icon sport •

Auteur d'une performance aussi rare que retentissante en octobre 2014 sous le maillot de l'OGC Nice, l'actuel milieu de terrain brésilien de Botafogo, Carlos Eduardo (33 ans), passe sans doute à côté d'une prestigieuse carrière que son talent lui promettait.

Les filets du Roudourou en tremblent encore. Nous sommes le 26 octobre 2014, l'OGC Nice de Claude Puel se rend à Guingamp dans le cadre de la 11e journée de Ligue 1. Jusqu'à maintenant, les Aiglons et leur technicien vivent un début d'exercice contrasté, entre performances contre Lille ou à Monaco et claques contre Marseille, Bordeaux ou Bastia. C'est d'ailleurs une semaine après la houleuse rencontre face aux Corses que les Azuréens prennent la direction des Côtes-d'Armor pour se remettre la tête à l'endroit. Débarqué en prêt depuis le FC Porto durant l'été, le milieu de terrain Carlos Eduardo prend l'expression au pied de la lettre. Voire plus.

UNE PREMIÈRE DEPUIS 1984

À peine le temps pour le Guingampais Claudio Beauvue d'ouvrir le score (8e) que l'Auriverde égalise (12e). Quelques minutes plus tard vient le doublé (26e). Puis le triplé (43e). Loin d'être un buteur, le néo-Niçois a déjà réussi sa soirée. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Le Brésilien ajoute deux nouveaux pions (50e, 64e) à son festival, participe grandement au large succès de son équipe (7-2) et dégoûte complètement le portier adverse Jonas Lössl, dont les gants sont jetés à la poubelle. Surtout, Carlos Eduardo devient le premier joueur de l'élite du football français à inscrire un quintuplé depuis le Messin Tony Kurbos en 1984. Une autre époque.

Crédité d'un (très) rare 10/10 dans L'Équipe le lendemain matin, le milieu de terrain fait sensation. Et se fait, accessoirement, connaître du grand public. Car jusqu'à ce fait d'arme retentissant et mémorable, la destinée de Carlos Eduardo est pour le moins discrète malgré un talent évident. La faute, notamment, à un manque de caractère criant et une irrégularité chronique. Révélé au pays du fútbol, le natif de Ribeirão Preto fait doucement parler de lui à ses 18 ans, sous les couleurs du modeste Desportivo Brasil. Mais son incapacité à s'affirmer et son faible tempérament l'empêchent de s'exprimer totalement chez lui.

LE FINANCIER PLUTÔT QUE LE SPORTIF

Après des passages à Ituano, Fluminense puis au Grêmio Barueri, Carlos Eduardo file de l'autre côté de l'Atlantique s'engager avec Estoril (Portugal), en 2010. En deuxième division, le Sud-Américain étale ses qualités et participe à la remontée du club dans l'élite. L'occasion d'exploser enfin et d'attirer l'œil d'un des cadors, le FC Porto, trois ans plus tard. Rare satisfaction d'une saison décevante sur les bords du Douro, le droitier confirme ses aptitudes balle au pied et sur coup-franc. Mais son irrégularité, encore une fois, lui valent quelques passages par la réserve et surtout un prêt pour l'exercice suivant. À Nice, donc. Et sur la Côte d'Azur, ce fan de Zinedine Zidane convainc son monde. Au-delà de son coup d'éclat d'octobre 2014, le joueur de 25 ans termine meilleur buteur de son équipe (10 réalisations) et donne envie à son entraîneur et sa direction de le conserver. Histoire de s'affirmer une bonne fois pour toute et de creuser son immense marge de progression. Il n'en sera rien. Été 2015, Carlos Eduardo revient à Porto et file finalement vers le modeste championnat saoudien pour *« assurer ses arrières financièrement »*, selon ses propres dires. Et infliger des regrets à Claude Puel, au passage.

« Je ne le blâme pas, il pourra mettre sa famille à l'abri comme on dit, souffle le technicien à l'époque, dans les colonnes de L'Équipe. *Nice, c'était le choix sportif, il en a fait un autre, financier. C'est un vrai bon joueur que tout le monde avait découvert la saison dernière. Il aurait pu exceller en France s'il était resté une seconde saison, il avait plein de paliers à franchir en L1. »* À Al-Hilal jusqu'en 2020, Carlos Eduardo s'essaye ensuite au Shabab Dubaï (Émirats arabes unis), à Al-Ahli (Arabie Saoudite) jusqu'à retrouver cet été le Brésil et Botafogo. Loin, bien loin du Roudourou.

ALESSANDRO DEL PIERO

LA CLASSE À L'ITALIENNE

• Par Florian Sermaise - Photo Icon sport •

Icone du calcio durant les années 90 et 2000, Alessandro Del Piero figure aussi parmi les footballeurs les plus doués de sa génération. Sous le maillot de la Nazionale et de la Juventus, l'attaquant de poche fait parler son sens du but, du jeu et, évidemment, toute sa classe.

Au-delà de leur talent évident, il y a des joueurs qui marquent les esprits par leur classe, leur charisme et leur état d'esprit. Alessandro Del Piero est de cette trempe. Ses grands débuts professionnels entre 1991 et 1993 avec le Calcio Padoue, son club formateur, n'augurent pourtant pas forcément cette destinée. Le petit attaquant (1,74 m), très peu utilisé par la formation de Serie B, est même jugé trop frêle par certains. Paradoxalement, malgré son faible temps de jeu et rendement (1 but en 14 matchs), le natif de Conegliano parvient à taper dans l'œil de la Vieille Dame turinoise. Le mariage avec la Juventus est officiellement proclamé en juillet 1993.

LES PREUVES D'AMOUR SE MULTIPLIENT

Des débuts avec les jeunes, quelques minutes glanées par-ci par-là avec les pros… et la lune de miel peut prendre forme l'été suivant, lorsque l'abbé du football Marcello Lippi scelle définitivement l'union. Désormais titulaire indiscutable, le joueur de 19 ans multiplie les preuves d'amour. Sur la scène nationale, tout d'abord. Sur celle de l'Europe, ensuite. Les premiers titres commencent à tomber dans la besace, en même temps que les faits d'armes. Meilleur espoir européen de l'année 1996, il remporte cette même année sa première et unique Ligue des Champions au profit de l'Ajax Amsterdam (1-1, 4 tab à 2). La suivante, il mène une nouvelle fois sa troupe en finale de la compétition. Et malgré sa réduction de l'écart à Munich, la Juve tombe les armes à la main face au Borussia Dortmund (1-3).

Même déception au même stade de la compétition lors de l'édition suivante, face au Real Madrid (0-1). Et ce, en dépit de ses dix buts inscrits précédemment. Meilleur buteur de la version 1997-1998, Alessandro Del Piero passe encore à côté d'un sacre européen en 2003, cette fois-ci privé par le rival de l'AC Milan (0-0, 2 tab à 3). L'avant-centre transalpin se console avec des trophées nationaux à la pelle. Au total : six Scudetti, une Coupe nationale, cinq Supercoupes d'Italie et même… un titre de champion de Serie B. Car au-delà de sa palette technique, qu'il bonifie à la finition comme à la dernière passe, celui qu'on surnomme Pinturicchio fait preuve d'un attachement sans faille lorsque sa belle trébuche.

SUR LE TOIT DU MONDE

Au lendemain de l'affaire du Calciopoli, la Vieille Dame est reléguée en deuxième division en 2006. À l'instar de Gianluigi Buffon, entre autres, l'attaquant reste fidèle aux couleurs turinoises et leur permet même de retrouver l'élite quelques mois plus tard, grâce à ses vingt pions plantés. Il entre définitivement dans le cœur des tifosi bianconeri après celui des fans de la Nazionale. International depuis 1995 (91 sélections, 27 buts), le Turinois est de toutes les campagnes avec la Squadra Azzurra jusqu'en 2008 : les pires (1996, 2002, 2004, 2008), la plus frustrante (2000) et, bien sûr, la victorieuse (2006). En Allemagne, le néo-champion du monde participe grandement à la fête, avec un but décisif en demi-finale contre le pays hôte (2-0) et un tir au but converti en finale face à la France (1-1, 5 tab à 3).

Au panthéon du football transalpin, Alessandro Del Piero peut désormais s'offrir du bon temps à l'étranger. Mari admiratif, il distille quelques cadeaux d'adieu à sa promise avant de partir. Hormis les trophées, il grave par exemple son histoire par un titre de meilleur buteur de Serie A en 2008. Meilleur réalisateur de l'histoire du club (290 buts), il quitte le Piémont sous des ovations pour des dernières danses au Sydney FC (2012-2014) et au Delhi Dynamos FC (2014). Avant de se retirer définitivement du jeu l'année suivante. Joueur de talent et d'instinct, Alessandro Del Piero aura épaté la galerie par sa technique soyeuse, son professionnalisme, son altruisme et son réalisme. Un fuoriclasse. La classe à l'italienne, en somme.

-GEO

« C'EST PUISSANT QUE MBAPPÉ OSE S'AFFIRMER FACE À SON PRÉSIDENT »

• Propos recueillis par **Rafik Youcef** - Photo **N'kruma** •

Une petite discussion footballistique d'avant-interview donne le ton. Georgio semble être un fin connaisseur. L'entretien confirme le pressentiment. À l'occasion de la sortie de son album *« Années Sauvages »*, le rappeur révèle qu'en parallèle de l'écriture de ses textes, il a remporté la Ligue des Champions et la Premier League avec Arsenal… sur Football Manager. Rien que ça. Discussion à la cool avec un basketteur-footeux.

Quel est ton rapport au football ?
Je suis tombé dans le foot par ma famille. Mon père kiffait le foot et y jouait même si ce n'était pas à un niveau très élevé. Mon grand-père était également dingue de ballon et entraîneur. Mon premier gros souvenir de foot, c'est l'Euro 2000, j'avais 7 ans. Avec notamment le but en or de Trezeguet en finale. Le Mondial 98, lui, est très vague dans mon esprit. Par contre, l'Euro 2000, j'étais conscient de tout. Voilà ce qui m'a fait kiffer le foot.

As-tu joué au foot ?
Mon premier sport, c'est le football. J'ai pratiqué ce sport en tout premier. Mais je t'avoue que j'ai très peu joué, je me suis vite orienté vers le basket. J'ai joué entre mes 8 ans et mes 9 ans. Je préférais le football sur playstation *(rires)*. Je trouvais le terrain trop grand quand on faisait les tours de piste. J'ai touché à tous les postes, j'évoluais dans un petit club proche d'Angers. Je ne me souviens pas du nom du club.

Quel était ton niveau ?
J'étais trop jeune pour me souvenir de tout ça. En tout cas, je n'ai jamais eu l'envie de percer dans le foot. J'étais un simple kiffeur. J'ai vite intégré un sport-étude grâce au basket, du coup, cette idée n'a pas eu le temps de me traverser l'esprit.

Les jeunes sont plus attirés par le foot que par le basket. Pourquoi selon toi ?
La popularité du football est tellement énorme en Europe, notamment en France. Du coup, ça donne plus envie de jouer au foot. C'est un sport qui est plus accessible, plus couvert par les médias. C'est un peu le serpent qui se mort la queue. La France brille sur la scène internationale, donc c'est un peu logique. Il y a moins de place pour les autres sports. Et puis, au basket, il y a de nombreuses petites règles et techniques qui peuvent être compliquées à comprendre. Par exemple, un joueur a 8 secondes pour dépasser le milieu de terrain ou l'équipe a 24 secondes pour attaquer. Le foot est un sport plus facile à comprendre quand tu commences à

RGIO

ALBUM
"ANNÉES SAUVAGES"

regarder. La seule règle *« compliquée »*, c'est le hors jeu.

Étais-tu fan d'un club ?
J'avais deux clubs. Toute la famille de ma mère est de Paris, tandis que la famille de mon père est d'Angers. Mon grand-père m'a transmis sa passion du PSG, il m'avait offert le survêtement du club. J'étais fan. Je kiffais Arsenal aussi. La saison 2004-2005 m'a marqué, c'était l'époque des « Invincibles ». Et tu avais plein de Français : Henry, Pirès, Vieira, Wiltord, avec d'autres grands joueurs comme Ljungberg ou Bergkamp, sans oublier Arsène Wenger. Même si je faisais du basket, j'ai toujours suivi et kiffé le foot. Je passais beaucoup de temps sur la play devant PES, et ensuite FIFA. Je me suis aussi bien amusé sur Football Manager.

Pourquoi Football Manager ?
J'aime bien l'idée de gestion d'un club : récupérer des jeunes joueurs, les faire évoluer, les envoyer en prêt et monter une grande équipe. Pendant la préparation de mon album, j'ai passé énormément de temps sur Football Manager en studio, je suis parvenu à réaliser un doublé championnat - Ligue des Champions avec Arsenal. J'ai mis plusieurs saisons avant de remporter ces deux titres. J'ai misé sur des talents à fort potentiel et monté une grosse équipe offensive.

Tu étais quel type de coach ?
J'aime bien que mes équipes soient tournées vers l'attaque. Je joue en 4-3-3 avec un 10, avec ce dispositif, c'est plus facile de passer sur les côtés et de trouver son attaquant de pointe. Ce schéma permet de trouver plein de possibilités dans le jeu.

Le football est présent dans l'écriture de tes textes ?
J'ai fait une référence footballistique, pour la rime et aussi parce que j'aime bien le joueur, Leroy Sané. Je dis : *« Tous mes petits frères veulent l'argent du pavé, la voiture et le train de vie de fou de Leroy Sané »*. C'est une petite référence sur le mode de vie des footballeurs qui fait rêver tous les jeunes. J'aime bien regarder le foot, me rendre au Parc, suivre l'actualité, par contre, je ne parle pas trop de foot dans mes textes. Pour moi, ce sont des références trop faciles qui ont déjà été trop faites dans le rap. Du coup, ça ne m'intéresse pas d'aller sur ce terrain-là.

C'est vrai que les liens entre rappeurs et footballeurs sont très étroits…
Complètement. D'ailleurs, Alpha Wann a une bonne phrase à ce sujet. Il a lâché : « La street rêve du foot, mais les footeux rêvent de la street. Millionnaire, ils préfèrent traîner avec des voyous que mettre des hat-tricks ». Ce qu'il dit est vrai. Le rap et le foot partagent de nombreux points communs : la jeunesse, la détermination, la passion et l'envie de réussir. Il faut savoir qu'on vient quasiment tous de milieux populaires.

Quel joueur t'impressionne ?
Kylian Mbappé, forcément. Il fait tellement rêver. Je kiffe ce joueur. Je valide sa récente prise de position par rapport aux propos de Noël Le Graët sur Zinedine Zidane. Je trouve ça puissant qu'il ose parler et s'affirmer face à son président de fédération. Parvenir à dire ce qu'on pense avec autant d'impact à ce niveau-là, c'est très fort. Je trouve ça couillu. Tout le monde n'aurait pas pu faire ça. Je pense même que certains ont osé parler car Mbappé a osé le faire. Pour revenir au terrain, il a impressionné durant la Coupe du Monde. C'est un joueur hyper rapide, beau à voir jouer et décisif. En tant que Parisien, je kiffe Neymar, il dégage un vrai truc sur le terrain. Il donne l'impression de marcher sur l'eau. Et j'ai une pensée pour mon autre club : Arsenal. Ils font une belle année, Gabriel Jesus me faisait trop plaisir avant sa blessure. J'espère qu'ils vont remporter le championnat.

Comment as-tu trouvé la Coupe du Monde ?
Avant la compétition, je ne connaissais pas Randal Kolo Muani. Il m'a fait une belle impression. Je vais continuer à le suivre. J'ai kiffé Richarlison aussi. Et mention spéciale à Di Maria, j'ai toujours adoré ce joueur. Je l'ai toujours trouvé hyper fort. Il est technique et hyper juste dans son jeu. Sa prestation en finale a montré tout ce que j'aime de ce joueur-là. L'équipe du Maroc a fait plaisir aussi, avec une belle défense et une vraie assise tactique. Ils n'avaient pas les meilleurs joueurs et ont réussi à faire de grandes prestations, ils se sont battus avec le cœur. L'Angleterre et le Brésil ont proposé de belles choses, ils auraient pu aller au bout. Et évidemment, l'équipe de France m'a fait rêver, pas forcément dans le jeu car on a été dominés lors des gros matchs : face à l'Angleterre, le Maroc et l'Argentine. La finale, c'était vraiment un match de fou, on ne pourra pas l'oublier.

Le choc entre le PSG et le Bayern approche en Ligue des Champions. Quel est ton pronostic ?
Beaucoup de joueurs sont blessés au Bayern, notamment Manuel Neuer, c'est lui qui avait fait le boulot lors de la finale 2020 face à nous. Le PSG a toutes ses chances. Bon après, je ne sais pas si tu as vu le prix des places, mais on n'y sera pas *(rires)*.

> "RANDAL KOLO MUANI. IL M'A FAIT UNE BELLE IMPRESSION. JE VAIS CONTINUER À LE SUIVRE. J'AI KIFFÉ RICHARLISON AUSSI. ET MENTION SPÉCIALE À DI MARIA, J'AI TOUJOURS ADORÉ CE JOUEUR"

OÙ EST FOFANA ?

Saurez-vous le retrouver ?

MUNEGU
CENTRE-VAL
LOIRE
PACK
SECURITE
munegu

LA PHOTO DU MOIS

SOLUTION

UPTOGO
UPTOGO
VÉHICULES PREMIUM & SPORTIFS
FERRARI
TESLA
LAMBORGHINI
PORSCHE
QUAND LA PASSION RIME AVEC PRÉCISION
www.uptogo.fr
UPTOGO, PREMIÈRE MARKETPLACE D'ANNONCES
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AUX VEHICULES PREMIUM & SPORTIFS
auto moto
leblogauto.com
AUTONEWS
L'AUTOMOBILE AU QUOTIDIEN
FLAT6 Magazine